

A .88. / .81

Geneve Doivent a Salguez

Flaugergues et Salgues filz marc.ts de

Laine de cette ville £ 225.15.. pour le montant de

16 couvertes de laine blanches, quilz nous ont

vendues et livrées pour conte desd. Cardonnet et gilly

lesquelles nous leur avons envoiées en 1 bl. ....

de leur marque par voye de beaucaire à ladresse de

mons. Jaques Lasson de lion pour payer en prochain

Payements de Saintz Seavoir

4 grand repasse	a 18 ₶ pce	72..	225.. 15
4 repasse extraordinaire fin a 15 ₶		60..	
4 [illegible] extraordinaire	a 13 ₶ 2 s 6 d	52.10	
		22.10	

MÉMOIRE

COURONNÉ

PAR LA SOCIÉTÉ ROYALE *DE MÉDECINE DE PARIS*,

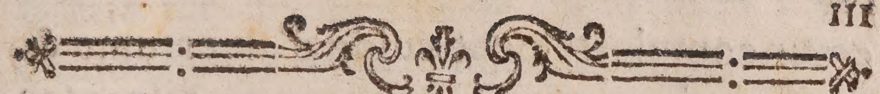
DANS LEQUEL, après avoir exposé les idées générales que l'on doit se former sur la nature de la fievre, & sur celle des maladies chroniques, on tâche de déterminer dans quelles especes & dans quel temps des maladies chroniques la fievre peut être utile ou dangereuse, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement ?

PAR M. DUMAS, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Associé correspondant de la Société royale des Sciences de la même Ville.



A MONTPELLIER,
l'Imprimerie de JEAN-FRANÇOIS PICOT, seul Imprimeur du Roi & de la Ville.

M. DCC. LXXXVII.



AVERTISSEMENT.

MON deſſein n'eſt pas d'abuſer d'un Avertiſſement pour avoir occaſion de faire l'éloge du ſujet ſur lequel roule ce Mémoire; ce que j'en dirois ne rendroit pas meilleure la maniere dont je l'ai traité. Ceux qui ſavent juger des choſes trouveront dans cette queſtion, une ſource abondante & précieuſe de lumieres pour la Médecine qui la propoſe, & un travail difficile & glorieux pour le Médecin qui entreprend de la réſoudre. Il y aura peu de mal ſi les autres s'en forment une idée différente.

Mon intention eſt encore moins de prévenir le Lecteur ſur la confiance qu'il doit donner aux idées d'après leſquelles j'ai tâché de répondre à cette queſtion épineuſe : le développement de mes preuves, l'enſemble de faits pratiques qui leur ſert de baſe, les autorités reſpectables ſur leſquelles je m'appuye, ſuffiront pour ceux qui ſont capables d'en apprécier la valeur. Je parle des Médecins ſages & honnêtes, qui voudront bien apporter à cette appréciation un eſprit libre de préjugés, & un

cœur complettement vuide d'amertume & de fiel. Les autres peuvent se dispenser de me lire, ce n'est pas pour eux que j'écris, & il m'importe fort peu qu'ils m'approuvent ou qu'ils me blâment. Il est des hommes indifférens de qui l'opinion ne peut tourner ni au profit ni au désavantage de l'amour propre. Le suffrage de la Société royale, dont certaines gens s'efforcent vainement d'affoiblir le poids, suffit à mon orgueil en même-temps qu'il ajoute à ma conviction.

Cependant, les témoignages d'estime que j'ai reçu de la Société, l'honneur qu'elle m'a fait en m'admettant à partager le prix avec un homme qui, par ses travaux littéraires, mérite d'occuper une place distinguée dans la république des sciences (1); cette ivresse des premiers succès qu'éprouve dans toute sa plénitude une jeune tête que l'habitude n'a point encore

---

(1) M. *Pujol*, connu par plusieurs couronnes obtenues dans la même Société, est l'auteur de l'un des Mémoires *entre lesquels il lui a paru juste de partager le prix.* Ce jugement de la Société m'a été annoncé par M. Vicq-d'Azir, en ces propres termes : je laisse deviner le motif qui m'engage à placer ici cette note, qui seroit sans doute inutile & vaine pour tout autre que moi.

flétrie ſur ces ſortes de jouiſſances ; cet enthouſiaſme naturel qui accompagne toujours le bruit de l'impreſſion, & dont il eſt bien difficile d'écarter les premiers preſtiges, tout cela ne m'auroit jamais déterminé à ſoumettre mon Mémoire au jugement ſévere du public, ſi je n'y avois été pouſſé par les ſollicitations de l'amitié, dont la voix conſolante a ſur un cœur ſenſible plus de puiſſance, que la gloire même n'a de délices pour une ame qui n'y eſt point encore préparée. Inſtruit par l'expérience à me défier de mes propres forces, je m'étois armé d'avance pour réſiſter au plaiſir d'être perſuadé par mes amis. Je n'oſe riſquer, leur diſois-je, des frais conſidérables d'impreſſion que mon ouvrage ne vaut ſeulement pas, & dont je déſeſpere être jamais dédommagé par le mince débit qui pourra s'en faire dans le petit nombre de ceux auxquels mes foibles productions inſpirent un intérêt réel. Mes amis, dont le zele eſt au-deſſus de tous les obſtacles, leverent bientôt cette difficulté, qui me paroiſſoit ſans repliques, & ils prévinrent toutes les miennes en propoſant une ſouſcription, qui fut accueillie par pluſieurs perſonnes de l'art, avec une bonté que ma mémoire ne me rappellera jamais, ſans ouvrir mon

cœur à toutes les illuſions d'une vanité qu'elle rend pardonnable, & d'une aſſurance qu'elle autoriſe. Je pourrois nommer parmi celles-là pluſieurs Médecins célebres, dont le nom ſeul ſeroit un éloge. Mais c'eſt avec une ſatisfaction bien douce, une jouiſſance bien ſentie, que j'ai vu les Etudians en Médecine de Montpellier, (auxquels je reſterai toute ma vie attaché par les plus délicieux ſouvenirs) faciliter l'exécution d'un projet, dont je dois la réuſſite entiere au zele de ce Corps intéreſſant, à qui le goût irréſiſtible pour les moyens d'inſtruction de tout genre, donne une ſupériorité ſi frappante ſur tous les autres Corps de jeunes gens, qu'il ſeroit bien difficile d'en déſigner un ſeul qui méritât de lui être comparé (1). Enfin, ce projet, préſenté & ſoutenu avec tant d'avantage, n'a été contrarié que par

(1) Ce Corps, ſi injuſtement décrié, ſi peu connu, ſi mal jugé, feroit encore aujourd'hui la ſurpriſe & l'admiration du grand *Rouſſeau*, qui porta autrefois ſur lui un jugement plein de ſageſſe & de vérité : *je puis aſſurer*, dit-il, *que malgré la mauvaiſe réputation des Étudians, je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeuneſſe, qu'il ne ſeroit aiſé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits.* Conf., tom. 2, pag. 164.

deux ou trois perſonnes, accoutumées à trouver dans les intérêts de leur amour propre, des motifs pour redouter les progrès de la ſcience, & pour oppoſer des obſtacles continuels à tout ce qui peut les favoriſer.

On s'attend peut-être à remarquer dans cet Ouvrage des principes hypothétiques, arbitraires & incapables d'élever le Médecin juſqu'à la pratique de ſon art. C'eſt là une de ces imputations miſérables, qui forment le dernier retranchement des hommes dont la philoſophie intolérante s'irrite & ſe révolte contre tout ce qui n'eſt point conforme aux idées qu'ils font profeſſion de défendre, je ne ſais pourquoi. Je crois m'être ſuffiſamment mis à l'abri de leur colere, en laiſſant de côté toutes les conſidérations purement ſpéculatives, tous les objets de ſimple théorie, pour ne m'attacher qu'à la recherche des faits dont je ne déduis des principes qu'en forme de corollaires & de conſéquences. La nature de mon ſujet n'étoit pas ſuſceptible de ſe prêter au génie verſatile & arbitraire d'une hypotheſe ; & je n'ai d'ailleurs ni l'adreſſe ni la volonté de mettre à profit une diſpoſition pareille, ſi elle ſe rencontroit par haſard dans une autre matiere ; car perſonne ne hait plus que moi l'eſprit d'hypo-

these qu'on a fauſſement voulu confondre avec l'eprit de ſyſtême qui lui eſt diamétralement oppoſé, puiſque dans le langage de la bonne philoſophie *ſyſtême* & *méthode* ſont deux expreſſions ſynonymes qui déſignent préciſément les mêmes choſes.

Je me flatte d'avoir réuſſi à développer la véritable doctrine médicinale, que j'ai dégagé autant qu'il m'a été poſſible, de toutes les prétentions inutiles, étrangeres & haſardées, au joug deſquelles elle eſt long-temps demeurée aſſervie. Je l'ai toujours fait marcher de niveau avec la doctrine d'*Hippocrate*, qui fut celle des anciens ſages, qui la tenoient immédiatement de la nature, & qui l'ont tranſmiſe au petit nombre de vrais Médecins, dont la Médecine peut encore s'honorer aujourd'hui. Mais l'eſprit des modernes, pour qui la noble ſimplicité de nos premiers maîtres n'a rien de touchant, ſemble avoir pris à tâche de cacher l'évidence & la pureté de leurs principes, ſous l'étonnante obſcurité des conceptions les plus vaines & les plus ridicules. C'eſt à juſte titre que l'on appliqueroit aux Médecins de notre ſiecle, ce que l'ingénieux *Fontenelle* diſoit des Philoſophes de ſon temps : *rien n'eſt plus nouveau pour nous que les anciens.*

Avouons-le cependant à la gloire de

l'Univerſité de Montpellier, elle renferme dans ſon ſein un homme qui a ſu lire, qui a ſu méditer les ouvrages des anciens, pour y prendre tout ce qu'ils ont d'utile & de réellement applicable à la Science en général, & à la Médecine en particulier; un homme capable d'achever la réforme dont la métaphyſique des connoiſſances médicinales a beſoin depuis long-temps, & dont la pratique retireroit des avantages d'une eſtimation impoſſible; un homme de qui les leçons ne peuvent laiſſer exempts d'enthouſiaſme, les eſprits faits pour les recevoir, avec cette force & cette netteté qui donnent à ſes principes un caractere d'évidence que l'on rencontre rarement en Médecine. Cet homme eſt M. *de Grimaud*, mon maître & mon ami. . . . . *de Grimaud*, homme rare par le génie & par le cœur !

En publiant tout ce que je dois à ce grand Profeſſeur, je me ſens ramené vers un autre objet éternel de ma gratitude & de mon reſpect, M. *Vigarous*, dont les travaux, heureuſement d'accord avec ceux de ce dernier, concourent de la maniere la plus avantageuſe & la plus utile pour la ſcience, à l'inſtruction générale & à la gloire de l'Univerſité.

J'ai placé quelques notes dans le courant

de mon Mémoire; j'ai même ajouté au texte depuis le jugement de la Société royale; mais ces légers changemens n'alterent en rien ce qu'il contenoit dans le principe; & je prendrai d'ailleurs le ſoin de les indiquer à meſure qu'ils ſe préſenteront, en renfermant entre deux parentheſes tout ce qui ne ſe trouve pas dans mon manuſcrit.





MÉMOIRE

SUR la queſtion propoſée par la Société royale de Médecine de Paris, en ces termes :

DÉTERMINER dans quelles eſpeces & dans quel temps des maladies chroniques la fievre peut être utile ou dangereuſe, & avec quelle précaution on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement ?

Multa pertranſibunt & ſcientia augebitur.
BACON.

L'IMPORTANCE de la queſtion dont je dois m'occuper dans ce Mémoite, m'annonce que je vais parler à des Médecins ſages & vraiment philoſophes, qui ſentent la néceſſité de montrer dans toute ſon étendue le pouvoir indéfini de la nature, d'apprécier la valeur de ſes droits, de faire voir la variété des reſſources qu'elle tire de ſon propre fonds, de reſpecter le développement régu-

lier & ordonné des actes par lesquels elle opere la conservation du corps, soit qu'elle entretienne paisiblement & sans effort l'exercice des fonctions qui se développent dans l'état d'une santé ferme & vigoureuse, soit qu'elle dirige des moyens plus énergiques & plus puissans contre les causes de destruction qui la menacent, & de nous amener enfin à l'usage d'un procédé médicinal, qui, parfaitement d'accord avec la maniere dont elle agit, ne fait que la solliciter à des mouvemens semblables, ou du moins analogues à ceux qu'elle a coutume d'établir & de diriger contre les causes réelles des maladies.

Il est encore une vérité digne de fournir matiere aux méditations du Médecin philosophe, & sur laquelle la question proposée par la Société doit jeter un nouveau jour, c'est que la maladie considérée du côté de la nature, consiste dans un appareil d'efforts, qui a pour objet d'écarter loin du corps les causes de lésion dont il est atteint, de secouer les impressions désagréables, souvent même douloureuses qu'il en reçoit, de dissiper les accidens que cette cause traîne à sa suite, & de rétablir enfin dans le corps l'ordre de mouvemens qui marque, arrête & fixe son existence & sa durée, en même-temps qu'il regle la marche successive, constante & non-interrompue de ses fonctions. *Natura est morborum medicatrix, luctam init illa cum materiis morbificis, vias ipsas sibi facit & motus producit*, Hip. 6 epid., sect. 5. En sorte qu'en modifiant les idées de *Van-Helmont*, de *Campanella*, de *Sydenham*, de *Sthaal* & de quelques anciens, nous pourrions dire que la maladie, prise dans toute sa généralité, est un acte salutaire de la nature, auquel elle se trouve invitée par l'impression d'une cause nuisible & meurtriere,

mais qui, une fois mis en jeu, tend toujours à la conſervation du corps, vers laquelle il ſe porte d'une maniere néceſſaire; en effet, ſi la fievre peut ſeule & par elle-même fournir aux maladies un moyen de terminaiſon heureuſe, & ſi la nature peut, en décidant la fievre, ſe ménager une voie de guériſon, il eſt clair que ſi d'un autre côté elle pouvoit exciter la fievre dans toutes les eſpeces poſſibles de maladies, il n'y en auroit aucune qui fût invinciblement liée à la deſtruction du corps, & qui ne trouvât dans elle-même un ſecours proportionné à la violence de la cauſe qui l'entretient, & à l'intenſité des ſymptômes dont elle s'accompagne.

Il eſt bon de remettre de temps en temps le Médecin dans la véritable route qu'il abandonne, & de le rappeller quelquefois à ſa deſtination premiere dont il s'écarte trop ſouvent; il eſt bon de lui répéter avec opiniâtreté que ſon pouvoir, borné à interpréter les loix de l'économie vivante, ne s'étend point à lui en preſcrire de nouvelles; que la nature, ennemie de la contrainte, échappe à qui veut lui donner des entraves; que pour aller d'un pas égal avec elle au but qu'elle ſe propoſe, il faut ſuivre fidellement ſa marche ſans la dévancer jamais; que l'art ne peut rien ſur elle s'il ne lui reſte conſtamment aſſervi, & qu'au contraire, il devient vraiment maître de ſes efforts lorſque ſon miniſtere, entiérement ſubordonné aux deſſeins de la nature, ſe forme & ſe regle d'après les intentions pures & ſaines qui la dirigent.

Ce principe faiſoit le dogme fondamental de la doctrine d'*Hippocrate*, *Medicus naturæ miniſter non imperator*, & c'eſt le ſeul qui ſe ſoit ſoutenu ſans altération, à travers les ruines des hypotheſes

nombreuſes qui ont retardé les progrès de la Médecine, & dont l'étonnante ſucceſſion fera la gloire des anciens, la honte des modernes & le découragement de ceux qui viendront après. Il eſt bien remarquable que les premieres idées générales, auxquelles ſe ſont élevés les obſervateurs Médecins, paroiſſent être les plus ſaines, les plus raiſonnables & les plus complétement dégagées d'erreurs.

C'eſt donc à ce principe primitif & invariable, qu'il faudroit rapporter toutes nos connoiſſances; c'eſt lui que nous devrions prendre pour la meſure des vérités médicinales, & pour la regle unique d'après laquelle il nous eſt donné de connoître les rapports de liaiſon qui exiſtent entre la théorie & la pratique, & qui rendent l'une plus ou moins applicable à l'autre, ſelon qu'elles ſemblent émaner toutes deux de ce principe, d'une maniere plus ou moins rigoureuſe.

Or, ces deux ſources de nos connoiſſances médicinales, ainſi réunies & confondues, tombent ſur les mêmes points d'utilité, tendent aux mêmes fins, vont au même but, & nous aſſurent par conſéquent l'efficacité des moyens que la Médecine comprend dans toute l'étendue de ſon domaine. Mais pour cela, il faut circonſcrire & fixer les limites de ces moyens; il faut les diſtinguer nettement des reſſources propres à la nature, ſur leſquelles l'art n'a preſque point de priſe, & dont il n'approche jamais que par voie d'analogie & de comparaiſon. Il ne ſeroit pas difficile de prouver que les ſecours les moins équivoques & les mieux entendus, dont la Médecine puiſſe ſe glorifier, ſont des imitations heureuſes, des procédés que la nature met en uſage dans des circonſtances analogues; & celui-là ne ſeroit pas un Médecin ordinaire qui pourroit ſurprendre la

nature au moment où elle prépare & développe une maladie, & la ſuivre juſqu'au point où elle commence à en opérer la ſolution, pour ſaiſir d'une maniere nette & préciſe l'enſemble de moyens dont elle dirige sûrement l'action vers la fin qu'elle ſe propoſe dans chaque circonſtance ; & en effet, la nature & l'art ayant pour fin commune la conſervation du corps, commis à leurs ſoins, ils doivent agir de concert, ſe comporter d'après les mêmes vues, & marcher d'un commun accord vers le but unique & ſimple qui leur eſt preſcrit, de maniere que les moyens employés par l'un, ſoient le plus ſouvent des répétitions réfléchies de ceux dont l'autre fait uſage pour produire les mêmes effets : & voilà pourquoi rien ne contribue avec plus d'avantage à éclairer le traitement d'une maladie que la connoiſſance des moyens naturels de ſolution qu'elle affecte ; en ſorte que les méthodes curatives les plus efficaces & les plus sûres, ſont en même-temps celles qui rentrent le mieux dans les voies de guériſon que la nature s'eſt impoſée de ſuivre.

L'ordre ſuivant lequel ſe ſuccedent les phénomenes conſtitutifs d'une maladie, embraſſe néceſſairement une partie des actes ſalutaires qui la mettent en voie de ſolution, & qui lui procurent une terminaiſon heureuſe. La plupart de ces phénomenes en effet, forment un enſemble, un ſyſtême d'efforts, dont l'action ſe dirige toujours sûrement contre la cauſe de la maladie, & dont la marche ſucceſſive eſt toujours diſpoſée de maniere qu'elle tend à faciliter le rétabliſſement de la ſanté. Mais d'un autre côté, ces phénomenes ſe trouvent liés & combinés avec d'autres actes deſtructeurs, qui agiſſent en ſens contraire, & qui font incliner la maladie à la mort, en rendant les premiers inutiles ou

impuiſſans. Il nous importe également de connoître l'une & l'autre claſſe de ces phénomenes, & de poſer entr'eux des limites qui puiſſent ſervir à nous en dévoiler les véritables rapports.

Ce ſeroit donc une entrepriſe importante & digne des ſages auxquels je m'adreſſe, que celle qui auroit pour objet de diſtinguer parmi les phénomenes d'une maladie, ceux qui entrent dans le ſyſtême des moyens que la nature emploie & dirige conrr'elle, de les oppoſer à ceux qui la chargent de ſymptômes allarmans, & qui tendent à lui imprimer un caractere ſenſible de malignité; d'aſſigner le rapport ſous lequel ces phénomenes s'aſſemblent & ſe combinent; de marquer à chacun d'eux le rang qu'il doit occuper dans la deſcription d'une maladie, & l'attention qu'il mérite de la part du Médecin dans l'ordre naturel des indications curatives; de meſurer l'étendue des biens ou des maux que l'on doit en attendre; de rechercher l'influence réciproque des uns ſur les autres, en les circonſcrivant néanmoins par des limites poſées d'une maniere invariable; de fixer les relations de dépendance dans leſquelles ils ſont les uns à l'égard des autres; de ſuivre avec exactitude tous les changemens, toutes les transformations qu'ils ſubiſſent; de noter les circonſtances qui vont à altérer, à aggraver & à rendre dangereux des ſymptômes bons en eux-mêmes, mais qui deviennent nuiſibles, par cela ſeul qu'ils tombent ſous tel concours de circonſtances, plutôt que ſous tel autre; & d'aſſigner enfin, dans le ſyſtême entier des maladies, les ſymptômes qui conviennent ou qui nuiſent à chaque eſpece, & dans la durée totale d'une même maladie, ceux qui peuvent influer d'une maniere avantageuſe ou funeſte, ſur chacun des temps dont elle eſt compoſée.

Maintenant

Maintenant, de tous les phénomenes capables de produire de grandes révolutions dans la nature d'une maladie, & de contribuer puiſſamment à décider la maniere heureuſe ou malheureuſe dont elle ſe termine, il n'en eſt aucun qui jouiſſe d'une puiſſance auſſi étendue que la fievre, & qui ait une influence auſſi marquée & auſſi certaine ſur la conduite du Médecin, ſoit pour lui indiquer l'inſtant où il doit agir, & réprimer dans la nature une activité ſurabondante qui la ſollicite à des efforts vicieux, & qui lui fait tourner contre elle-même un ſurcroît de forces dont l'art dirigeroit mieux le développement & l'emploi, ſoit pour lui aſſigner le temps où il doit ſe renfermer dans les bornes d'une expectation prudente, & laiſſer à la nature la liberté de mettre à profit un reſte d'activité néceſſaire, dont l'art acheveroit bientôt d'étouffer le germe par une précipitation aveugle. La fievre eſt donc le ſymptôme par lequel on devroit commencer l'examen dont nous propoſons ici le plan, & c'eſt ſur elle particuliérement que doivent s'arrêter les conſidérations du Médecin, lorſqu'il s'agit de rechercher ce que la nature fait pour l'événement heureux ou malheureux d'une maladie.

La Société royale nous propoſe aujourd'hui d'établir des principes pour appuyer nos connoiſſances ſur ce point, c'eſt-à-dire, qu'elle nous demande non-ſeulemeut de déterminer d'abord quelles ſont dans la claſſe entiere des maladies chroniques, celles qui ont des avantages ou des dangers à attendre de la fievre, & d'aſſigner enſuite quels ſont, dans le cours total d'une même maladie, les temps pour leſquels ce ſymptôme ſeroit favorable ou funeſte; mais elle exige de plus, que nous lui donnions des regles poſitives & cer-

taines, d'après lesquelles nous puissions nous conduire toutes les fois qu'il s'agit d'exciter ou de modérer la fievre dans le traitement des maladies désignées. Cette question embrasse l'histoire entiere des maladies chroniques, & il est aisé de voir que malgré son importance, elle a été bien mal éclaircie jusqu'à présent, parce que l'on a négligé de remonter aux principes, & de se former des idées justes sur les effets généraux de la fievre, avant d'en tirer des conséquences relatives aux maladies qu'elle accompagne communément, parce que l'on n'a point assez étudié la fievre dans ses différentes especes, & que l'on s'est mis hors d'état de saisir & de distinguer ce que la fievre fait par elle-même, d'avec ce qu'elle produit à raison des différentes causes qui la modifient diversement, & qui la divisent en plusieurs especes essentiellement distinctes les unes des autres; d'où il est arrivé que les Auteurs ont noté certains effets de la fievre, sans en appercevoir d'autres qui co-existoient également avec elle, & qu'ils ont dès-lors séparés & désunis des choses dont la liaison étoit bien évidente, & dont la production devoit visiblement être rapportée à un principe identique & commun. Ainsi, pour répondre à l'intention de la Société royale, il faudra donc considérer la fievre d'une vue générale, isolée, & indépendamment des maladies qu'elle accompagne pour l'ordinaire; examiner chacun de ses phénomenes, séparé & détaché de tous ceux auxquels il se trouve lié dans la génération d'une même maladie; déterminer ensuite quels sont les rapports sous lesquels l'ensemble de ces phénomenes, qui constituent le symptôme fébrile en général, peut être avantageux ou nuisible, & de ces différens rapports, former un tableau qui puisse s'appliquer

aux différentes eſpeces de maladies chroniques, & aux circonſtances indéfiniment variées des mêmes eſpeces.

Afin de remplir avec plus d'exactitude, de préciſion & de clarté, toutes les parties du deſſein dont je viens de tracer le plan, & dont la vaſte étendue me permettra de ſaiſir & d'embraſſer la queſtion ſous toutes les faces qu'elle préſente, je diviſerai ce Mémoire en trois parties.

1°. Dans la premiere partie j'expoſerai mes idées générales ſur la fievre, & ſur la nature des maladies chroniques, ayant toujours en vue de montrer comment les mouvemens fébriles peuvent influer ſur la cauſe réelle de celles qui, parmi ces maladies, ſont évidemment aſſujetties à reſſentir leur influence & leur pouvoir. 2°. La ſeconde contiendra l'application de ces principes généraux, & j'y examinerai préciſément *dans quelles eſpeces & dans quel temps des maladies chroniques la fievre peut être utile ou dangereuſe*. 3°. Enfin, la derniere établira des regles de précaution & de prudence, d'après leſquelles un Médecin doit ſe conduire pour exciter ou modérer la fievre au beſoin. Voilà ce que la Société royale demande, & ce que je me propoſe d'éclaircir dans ce Mémoire. Mon ſujet n'étant point lié au ſort mobile des opinions, je tâcherai de prendre un langage qui convienne également à toutes les ſectes, & tel qu'il doit être pour honorer la vérité, dont l'inviolable amour, ſuivant une belle idée de M. *Sims*, doit compoſer la religion du Médecin. Si je m'écarte un inſtant de ce but louable, j'y ſerai bientôt ramené par les lumieres de ceux à qui je vais parler.

PREMIERE PARTIE.

IDÉES générales ſur la fievre & ſur la raiſon finale de ſes mouvemens. Définitions de la fievre. Néceſſité d'en donner une deſcription exacte. Deſcription de ſes phénomenes principaux. Rapport de ces phénomenes avec ceux des maladies nerveuſes. Utilité de la fievre concomittante, relativement aux maladies qu'elle accompagne. Comparaiſon des maladies aiguës aux maladies chroniques, &c.

AVANT de déterminer les effets avantageux ou nuiſibles que produiſent les mouvemens fébriles par rapport à certaines eſpeces & à certains temps des maladies chroniques, & de développer les précautions avec leſquelles ces mouvemens doivent être excités ou modérés, il eſt de la plus grande importance que nous nous formions des idées juſtes & préciſes ſur la maniere dont il faut conſidérer & concevoir l'enſemble des phénomenes particuliers à la fievre, & ſur la nature réelle des maladies à la deſtruction deſquelles ces phénomenes peuvent s'appliquer.

On a beaucoup écrit ſur la fievre ; on écrit beaucoup encore tous les jours, & cependant nous ſommes, ainſi qu'autrefois, réduits à demander ce qu'elle eſt. Si en prenant ce mot dans le ſens le plus étendu, & en remontant à ſon étymologie la plus probable, nous voulions entendre en général

par fievre, tout acte de la nature qui a pour objet de purifier le corps, & de *chasser loin de lui les germes de mort qui flottent dans son sein*, il seroit inutile de chercher à marquer les limites de ses avantages, puisque d'après cette signification ils devroient se trouver indistinctement départis à toutes les circonstances des maladies susceptibles de ressentir l'influence salutaire de la nature, & de gagner par ses secours, sans avoir rien à perdre par ses erreurs. Or, c'est là le cas de toutes les maladies prises dans leur état primitif, & jusqu'à ce qu'elles soient dénaturées, dérangées par l'action des causes extérieures, & par les vices de traitement qui tendent sans cesse à troubler l'ordre & la régularité de leur marche primordiale.

Mais cette prétention outrée sur la raison finale des mouvemens fébriles, nous mene à deux erreurs grossieres, contre lesquelles il nous importe également d'être prémunis. La premiere, est de comprendre dans la même classe des actes essentiellement différens par la maniere dont ils procedent, quoique parfaitement semblables par l'objet unique de la conservation du corps, vers lequel convergent tous les actes de la nature. La seconde, est de n'envelopper qu'une partie des rapports sous lesquels la fievre peut & doit être considérée. Il ne faut pas croire en effet que la fievre soit le seul moyen de conservation qui puisse être opposée à l'action des causes destructives des maladies. Nous devons reconnoître que la nature agit le plus souvent par des procédés sur lesquels il ne nous est permis de former aucune conjecture raisonnable, & qu'il est dès-lors absurde de vouloir confondre indifféremment sous la dénomination générale de fievre, toutes les ressources qu'elle tient sous la

dépendance infinie de ſa puiſſante activité. Ainſi, toutes les fois que la ſubſtance même du corps dégénere par la force de certaines altérations ſurvenues à la craſſe des humeurs, ou à la matiere qui compoſe le fond des organes, il réſulte de ces dégénérations des maladies qui, malgré la diverſité de leur nature, ont néanmoins cela de commun, qu'elles reconnoiſſent pour cauſe une matiere hétérogene, nuiſible, étrangere au corps, dans la compoſition duquel elle ne peut entrer, & qui dès-lors a beſoin d'être attaquée dans ſa nature intrinſeque, & d'éprouver le travail de la coction, dont l'effet eſt de l'altérer, de la transformer, & de la charger enfin de propriétés qui, au moins en général, la rapprochent de celles que poſſede le corps; & ce travail ſe fait indépendamment de tout effort fébrile, & d'une maniere qui échappe à nos conceptions, & qui ſurpaſſera toujours la ſphere étroite de notre intelligence. Les Médecins praticiens ſavent que la coction peut avoir lieu dans des maladies qui ne s'accompagnent d'aucun ſigne manifeſte de fievre, & réciproquement ils reconnoiſſent que la fievre peut ſe ſoutenir au même degré de vigueur, ſans apporter le plus léger changement à la dégénération des humeurs, leſquelles ſubſiſtent donc dans leur état de crudité maladive, ſans éprouver les moindres apparences de coction, malgré la permanance & la continuité des mouvemens fébriles, qui ſont dès-lors inſuffiſans pour amener la nature à mettre en acte cette opération majeure, que ſuppoſe toujours la deſtruction complette des maladies humorales.

(La coction eſt dans le fait ſi peu dépendante de la fievre, qu'*Hippocrate*, en recherchant quelles

ſont les cauſes capables de la décider ou de la rendre au moins plus prompte & plus facile, n'en parle ſeulement pas, & il réduit ces cauſes à trois principales, dont une des plus conſidérables eſt ſans contredit la chaleur innée ou le principe de la vie, qui s'efforce de rétablir les humeurs dans leur état naturel, & dans la poſſeſſion des qualités qu'elles ont perdues, *quam quidem particulam, dùm ad naturalem ſtatum reducere conatur inſitus calor, concoctionem in ipſis humoribus ſimùl & ſemel introducit*, *&c. dit* Proſp. Mart. *dans le com. de ce paſſage d'*Hippocrate, *pag.* 300. Il ſemble en effet, que la coction étant ce que la nature oppoſe à la crudité, pour la combattre d'une maniere directe, elle doit s'exercer ſur le même objet (c'eſt-à-dire, ſur la dégénération ſpécifique qui détermine la maladie), conſtituer un phénomene du même ordre, & ſe rapporter à une cauſe particuliere, qui jouiſſe par conſéquent, comme la ſienne, d'une exiſtence réelle & poſitive. *Hippocrate*, en faiſant l'énumération des maladies qui ſe guériſſent par l'intermede de la coction, inſiſte principalement ſur les fievres qu'il regarde comme celles qui ont le plus d'avantages à retirer de cet acte ſalutaire; en ſorte que dans ſes principes la coction agit le plus ſouvent contre la fievre, loin d'en être le produit; elle la maîtriſe, loin d'être maîtriſée par elle; elle exiſte à ſes dépens, loin d'emprunter ſon exiſtence de ſes propres efforts; car ſi la coction diſſipe & détruit la fievre, je ne vois pas trop comment on pourroit la faire naître de la *fievre* comme par voie de néceſſité & de génération rigoureuſe. Il eſt facile de ſe convaincre par ce traité d'*Hippocrate*, qu'il conſidéroit la fievre & la coction comme deux choſes très-diffé-

rentes, qui méritoient d'être ſoigneuſement diſtinguées, & qui, ſans une erreur étrange, ne pouvoient ſe placer dans la même claſſe de faits, & s'attribuer à un principe commun; cela tient du reſte à une idée précieuſe du pere de la Médecine, d'après laquelle il a toujours diſtingué la cauſe de la fievre, d'avec les mouvemens fébriles produits par cette cauſe; & c'eſt une des idées dont *Proſper Martian* a tiré le plus grand parti pour lier & co ordonner les principes épars, & confuſément répandus dans les divers ouvrages de ce grand homme. La fievre n'eſt donc pas le ſeul inſtrument de guériſon qui ſoit au pouvoir de la nature, & les procédés qu'elle met en uſage pour réſiſter à la préſence meurtriere de certaines cauſes maladives, n'ont bien ſouvent, avec ſes phénomenes, aucun rapport d'analogie & de reſſemblance).

Il ne feroit guere plus ſage de borner l'idée que nous devons nous former de la fievre, à celle d'un acte eſſentiellement propice, & finiſſant toujours par opérer une dépuration avantageuſe des ſucs hétérogenes, nuiſibles, qui alterent la ſubſtance du corps, & qui établiſſent les différentes cauſes, capables de troubler & de déranger le libre exercice de ſes fonctions; car il ne nous eſt pas permis de douter qu'il eſt nombre de circonſtance dans leſquelles la fievre peut être comptée parmi les accidens étrangers qui ſurchargent une maladie, & qui vont à la transformer ou à la compliquer d'une maniere plus ou moins pernicieuſe. Nous en avons un exemple dans la fievre ſécondaire de la petite vérole, qui change bruſquement ſa nature, & la fait quelquefois paſſer tout d'un coup à un état de malignité bien décidée.

Auſſi cette fievre ſécondaire fournit-elle au Médecin les indications principales qu'il doit ſuivre dans ce période de la petite vérole ; de ſorte que ſon attention ſe tourne toute entiere à combattre cette fievre en elle-même, ſans avoir égard à la nature de la maladie dont la guériſon paroît être abſolument ſubordonnée à la ſuppreſſion de la fievre concomitante ; & s'il eſt permis quelquefois d'oublier & de ſuſpendre l'emploi des ſecours indiqués par cette fievre, pour s'occuper de ceux qui conviennent à l'état & à la nature de la maladie eſſentielle, ce n'eſt que dans le cas où les moyens qu'elle demande ſont propres en même temps à modérer les ſymptômes fébriles, à les arrêter au milieu de leurs progrès, & à faciliter la deſtruction complette de la cauſe qui les a ſuſcités. Telles ſont, par exemple, les inciſions des puſtules, recommandées par *de Haën* qui, en même-temps qu'elles rendent la marche de la ſuppuration plus libre & plus facile, affoibliſſent auſſi par voie de révulſion les ſpaſmes qui frappent les plans les plus ſuperficiels de la peau, & qui peuvent être regardés comme une des cauſes ordinaires de la fievre dont nous parlons, quoiqu'elle puiſſe réellement être déterminée par des cauſes fort différentes, ſe compliquer avec toutes les dégénérations des humeurs poſſibles, & prendre le caractere commun dont les maladies régnantes portent l'empreinte ſenſible (1). Du reſte,

(1) Je ſais bien que la fievre ſécondaire ſuppoſe preſque toujours un état de dégénération ou même de purulence, dans lequel réſide la véritable raiſon des dangers attachés aux mouvemens fébriles dont il forme la cauſe matérielle, ce qui pourroit nous porter à croire que la fievre ſécondaire n'eſt point meurtriere par elle-même, & qu'elle ne produit des effets nuiſibles qu'à raiſon de l'état maladif qui co-exiſte avec elle, & que ſes efforts s'appliquent à combattre. Mais outre qu'il eſt des petites véroles dans leſquelles la fievre

cet accident eſt ſi grave par rapport à la petite vérole, & il ajoute tellement à ſes dangers, que c'eſt lui ſeul qui établit en grande partie l'énorme différence que les Praticiens ont remarqués entre la malignité d'une petite vérole diſcrette qui ſuit paiſiblement ſon cours, & celle d'une petite vérole confluente, qui dans ſa marche développe des ſymptômes allarmans, parmi leſquels la fievre ſécondaire mérite d'occuper la premiere place. C'eſt pour avoir négligé la conſidération de ce principe, que bien des Praticiens ont échoué dans le traitement de cette maladie, au moment où la diminution des ſymptômes émanés de ſon eſſence, ſembloient aſſurer le ſuccès de leurs ſecours. Et voilà pourquoi *Zacutus Luſitanus* ſe plaignoit avec raiſon de ce que les Médecins de ſon temps abandonnoient les malades attaqués de la petite vérole, immédiatement après la ſortie totale & réguliere de l'éruption varioleuſe. Il ſeroit facile de multiplier des exemples analogues, qui prouvent que la fievre n'eſt point néceſſitée à produire toujours des effets ſalutaires par rapport à celui qui en éprouve les atteintes.

Il eſt encore remarquable, contre l'opinion des Médecins qui accordent à la fievre une efficacité ſans borne, pour empêcher le progrès d'une maladie bien ordonnée, & qui ſe repoſent ſur le compte

ſécondaire ſe borne à produire des phénomenes nerveux dont l'appareil n'appartient à aucune altération humorale, comme l'a reconnu M. *de Haën*; & que dans ce cas, la fievre réduite à ſon état de ſimplicité le plus pur, eſt bien certainement dangereuſe par elle-même, il eſt clair que la fievre eſt tellement confondue avec la dégénération humorale qui la cauſe dans les cas où il en exiſte quelqu'une, qu'il eſt impoſſible de les ſéparer, & qu'on eſt en droit par conſéquent d'attribuer à la fievre les dangers dont la purulence s'accompagne.

de ſes événemens, dans l'idée confiante d'une ſécurité ſans réſerve ; il eſt remarquable, dis-je, que très-ſouvent la fievre, loin de travailler à la deſtruction de la maladie qu'elle accompagne, forme au contraire une affection primitive & fondamentale, qui renferme en elle-même la raiſon immédiate de ſon exiſtence & de ſa durée. En ſorte que pour emporter sûrement des maladies, quelquefois fort différentes entr'elles, il faut les attaquer dans leur principe, en cherchant à détruire la fievre qui les entretient, & ſous la dépendance de laquelle leurs phénomenes procedent. Ainſi, il eſt bien des fievres intermittentes, dont la ſuppreſſion enlève & diſſipe des affections graves qui avoient refuſées de céder à l'uſage des remedes les mieux appropriés. C'eſt ce qui arrive à toutes les fievres intermittentes, inſidieuſes ou malignes, qui marchent toujours chargées de quelques ſymptômes terribles, & dont la gravité tranchant d'une maniere pernicieuſe, demande l'adminiſtration prompte du quinquina qui, donné à propos, arrête ſubitement & les accès de fievre, & les progrès de l'affection maladive, qu'une ſeule & même cauſe enveloppe & confond ſous la forme & le génie d'une même eſpece de fievre intermittente. Le célebre M. *Ranh*, qui a écrit le meilleur traité ſur l'uſage du kina, obſerve qu'il arrive ſouvent que les accidens dont ces fievres pernicieuſes s'accompagnent, diſparoiſſent totalement à la fin du premier accès, & ne reviennent qu'au moment où la fievre éprouve un ſecond paroxyſme ; en ſorte que l'exiſtence de ces maladies, différentes entr'elles, paroît être intimement liée à celle des mouvemens fébriles, qui eſt donc pour la nature une occaſion de les reproduire, & cela, ſuivant un ordre ſi conſtant, qu'elles ſe montrent

& s'éclipſent avec eux, ſans qu'il ſoit poſſible à l'art de les prévenir, ou même de les modérer autrement qu'en s'oppoſant au retour de l'accès. Tous les Auteurs qui ont parlé des fievres pernicieuſes, ont fait conſiſter leur caractere eſſentiel dans la co-exiſtence d'un ſymptôme malin, ſuſceptible de céder comme elles à l'adminiſtration du quinquina; & l'obſervation a prouvé que de toutes les maladies connues, il n'y en avoit aucune qui ne pût s'unir avec elles, & leur devenir ſubordonnée au point de ſubir les mêmes révolutions, de demander les mêmes remedes, de commencer & de finir en même temps. *Torti* a vu des cardialgies, des ſyncopes, des léthargies, des convulſions, &c. guéries par le ſpécifique des fievres. *Werlof* rapporte des faits analogues, & *Mercatus* & *Morton* en avoient déjà raſſemblés pluſieurs long-temps avant eux. Les Auteurs qui ont écrit depuis, ne laiſſent rien à déſirer ſur cet objet. *Bruning* a vu des mouvemens épileptiques ſe diſſiper par l'uſage des moyens les plus propres à calmer ceux de la fievre. On peut voir dans les ouvrages des Médecins, pluſieurs exemples de maladies ſubitement arrêtées par ce ſeul ſecours. *Sydenham* nous a laiſſé celui d'un téneſme; *Lauter*, celui de pluſieurs accès convulſifs; *Medicus*, celui de quelques maladies nerveuſes; *Senac*, celui d'un délire; *Quarin*, celui d'une affection hypocondriaque; &c. Il ſeroit trop long de détailler ici toutes les maladies que les fievres pernicieuſes peuvent amener à leur ſuite, qu'elles entretiennent, pour ainſi dire, & dont la terminaiſon, placée en quelque ſorte ſous leur dépendance, n'arrive qu'à l'inſtant où leur propre ſolution ſe conſomme.

(Mais non-ſeulement les maladies attachées aux

fievres intermittentes pernicieuſes diſparoiſſent en même temps qu'elles, lorſque les unes & les autres ſont produites par une même cauſe (dont l'imagination ne peut, ſans un travail pénible, iſoler l'exiſtence, pour la diſtinguer des mouvemens fébriles, en nous la repréſentant comme quelque choſe d'antérieur, & à l'établiſſement de la fievre, & à celui de ces maladies co-exiſtentes); il eſt de plus certain que les altérations produites dans les humeurs par l'effet de la fievre, ſont quelquefois ſubitement arrêtées dans leur progrès, dès qu'on vient à leur oppoſer les fébrifuges les plus actifs & les plus décidés. *Torti*, en parlant des fievres dont le caractere pernicieux ſe prend de la tendance qu'elles affectent vers la continuité, preſcrit de donner tout de ſuite le kina ; & il le preſcrit avec d'autant plus de ſûreté, que cette tendance paroît être plus rapide, pag. 349 & ſuiv. Or, une fievre intermittente ne ſe transforme en continue que par le déplacement de la cauſe maladive, qui, fixée auparavant ſur les premieres voies, paſſe dans le ſyſtême vaſculaire, & déprave la maſſe entiere des fluides ; d'où il ſuit que ſi le kina vient à prévenir ce paſſage, & à enrayer par-là les progrès de l'affection nouvelle qui ſe préparoient ſous les efforts fébriles, c'eſt en agiſſant ſur la fievre, c'eſt en lui oppoſant des obſtacles dont elle puiſſe reſſentir l'efficacité, & non point en attaquant dans ſon principe cette altération qui touche au moment de ſe former, puiſqu'elle n'eſt pas ſuſceptible d'être changée par ce remede, dont le pouvoir ne s'étend qu'à détourner les accès de fievre qui contiennent le germe & la cauſe primitive de ſon introduction dans le corps.)

Mais ſans nous écarter de notre ſujet, il eſt facile

de reconnoître dans un grand nombre de maladies chroniques, cette ſubordination apparente de la fievre à la maladie qui la ſuit & l'accompagne du moment où elle commence à s'établir, juſqu'à celui où elle finit de quelque maniere; c'eſt ce qui a lieu toutes les fois que le développement de la fievre précede celui de l'affection chronique qui vient après, & s'identifie tellement avec les mouvemens fébriles, qu'elle ſe proportionne toujours à leur intenſité & à leurs progrès, & qu'elle n'éprouve de révolutions que conſéquemment à celle qu'ils éprouvent eux-mêmes; ainſi, M. *Stork* a vu des tumeurs édémateuſes chroniques, entretenues par une fievre intermittente, avec laquelle elles augmentoient dans un rapport conſtant, céder à l'uſage ſuivi du quinquina que demandoit la fievre qui, dans ce cas, formoit bien viſiblement l'affection principale, & le véritable objet ſur lequel devoient ſe fixer toutes les vues curatives du Médecin. Le même Obſervateur rapporte avoir guéri des anaſarques, des aſcites par une méthode de traitement qui avoit évidemment pour but unique de ſupprimer la fievre concomitante; & à cette occaſion il remarque fort bien que dans les cas d'hydropiſies décidées ainſi par une fievre intermittente, les obſtructions de quelques viſceres ne peuvent s'oppoſer à l'adminiſtration du quinquina, lorſque la fievre que l'on a deſſein de combattre par ce remede n'a point aſſez d'efficacité pour réſoudre & détruire ces obſtructions qui rendent l'hydropiſie plus rebelle aux effets des médicamens convenables, dont l'emploi eſt devenu, par le fait de la fievre primitive, & difficile & inſuffiſant. *Werlof* cite l'obſervation d'une femme qui, tourmentée depuis long-temps par des accès de fievre & de goutte, fut délivrée des uns

& des autres par l'uſage du quinquina, dont l'efficacité auroit dû ſe borner à prévenir les retours de la fievre, ſi ceux de la goutte n'avoient eu avec ces premiers une liaiſon intime & néceſſaire. *Muſgrave* rapporte un fait entiérement ſemblable. *Morton*, *Stool*, *Selle*, *Medicus*, *Cotuni*, & pluſieurs autres, ont vu des rhumatiſmes dont la guériſon ſuivoit de près celle de la fievre à laquelle ils paroiſſoient être attachés, ou plutôt complétement ſubordonnés. J'ai eu connoiſſance d'un tabés avec une fievre lente continue, qui avoit réſiſté à un traitement méthodique & ſuivi, & dont les progrès devinrent faciles à modérer dès qu'on eut empêché les retours de la fievre.

Enfin, la prétention de réduire la fievre aux phénomenes ſenſibles qui prouvent un effort ſalutaire de la part de la nature, nous conduit encore à méconnoître la relation intime qui regne entre l'ordre des mouvemens fébriles, & l'eſpece d'altération maladive qu'ils ſuppoſent établie dans la ſubſtance du corps; cependant ces deux choſes ſe trouvent ſi étroitement unies, qu'il eſt bien difficile de les ſéparer; en ſorte que la fievre retient toujours quelque choſe de relatif aux altérations qui la cauſent, ou que pour mieux dire, elle porte dans tous les cas des caracteres de différence tranchans, ſelon la diverſité des cauſes qui décident ſon exiſtence & ſoutiennent ſa durée. De là vient qu'il n'eſt pas poſſible de poſer une méthode générale de traitement appliquable à toutes les fievres, parce que le but de cette méthode devant être d'attaquer la fievre dans ſon principe, & de détruire juſqu'à la cauſe dont elle dépend, il faut qu'elle ſoit déterminée par la nature de cette cauſe, & qu'elle varie dès-lors ſelon la diverſité des modifications corporelles, capables de

l'exciter & de l'entretenir. C'eſt là néanmoins l'objet qui nous intéreſſe ſérieuſement ; & c'eſt, à bien dire, le ſeul qui mérite de trouver place dans le plan des études que ſe propoſe le Médecin-praticien, parce que c'eſt le ſeul qui puiſſe jeter quelque lumiere ſur le traitement méthodique de la fievre, & nous la repréſenter ſous les rapports qui la rendent ſuſceptible d'être attaquée par les ſecours de l'art.

Mais en rejetant l'opinion de ceux qui portent l'utilité de la fievre au-delà de ſes propres limites, & qui en font l'inſtrument de toutes les guériſons que la nature opere ; il faut auſſi nous tenir en garde contre les erreurs non moins dangereuſes, attachées à l'opinion contraire. Il faut nous éloigner également des deux extrêmes, & ne pas croire que la fievre ſoit un effet abſolu & rigoureux des altérations établies dans la ſubſtance du corps auxquelles ſes mouvemens ſont liés par les loix d'une indiſſoluble néceſſité ; car il y a bien des maladies qui ſe développent & ſubſiſtent dans le corps ſans être accompagnées de fievre, & c'eſt même une vérité dont la claſſe des affections chroniques pourroit nous fournir plus d'une preuve. Toutes les maladies qui s'annoncent par la perte des ſens & de la raiſon, celles qui ſe manifeſtent par une ſuſpenſion preſqu'entiere des fonctions vitales, celles ſur-tout dont l'effet eſt d'oppoſer un obſtacle ſoutenu au libre exercice des mouvemens par leſquels s'exécutent la circulation des humeurs ; toutes ces maladies, dis-je, marchent pour l'ordinaire complétement dégagées de fievre, avec laquelle même elles ſemblent contraſter. Nous voyons tous les jours des icteres, des hydropiſies, des tumeurs, &c. & d'autres affections graves chroniques, dans

lesquelles il n'eſt pas poſſible d'appercevoir les moindres ſignes de fievre ; & cependant l'altération maladive ſubſiſte, & tous les phénomenes qu'elle doit produire ſe ſuccedent ſans que rien s'opposât d'ailleurs au développement libre des ſymptômes fébriles, s'il devoit avoir lieu.

En ſuivant le parallele des affections réellement fébriles, oppoſées aux maladies qui paroiſſent dépouillées de tous les caracteres eſſentiels à la fievre, nous ſerons frappés de rencontrer entr'elles des traits de reſſemblance qui nous autoriſent à les identifier & à les confondre ſous pluſieurs points de vue, puiſqu'elles cedent à la même méthode de traitement & qu'elles ſe terminent par des moyens de ſolution analogues. Ce qui prouve bien que la circonſtance d'être avec fievre ou ſans fievre, ne change pas la nature d'une maladie, & que dès-lors l'altération, ou plus généralement l'état du corps auquel répond cette maladie, n'eſt point rigoureuſement aſſujetti à ſe préſenter ſous l'appareil des ſymptômes fébriles ; & comme cet état peut donc exiſter également & ſans ceſſer d'être ce qu'il eſt dans le réel, quoiqu'il n'entraîne avec lui aucun mouvement de fievre ſenſible, il eſt clair qu'en général la fievre n'eſt pas liée d'une maniere indiſſoluble & néceſſaire à la préſence de telle ou telle altération maladive.

J'ai dit que ſouvent on ne pouvoit établir aucune différence légitime entre des affections eſſentiellement fébriles, & d'autres maladies qui manquent de tous les ſignes caractériſtiques de la fievre. C'eſt ce que je dois prouver par l'obſervation. *Hippocrate* en parlant des accidens qui accompagnoient les maladies épidémiques dont il donne la deſcription, obſerve que ces accidens

étoient avec fievre ou ſans fievre, quoiqu'ils tinſſent toujours au même fonds de maladie. Voy. épid. liv. 3. *Sydenham*, dans la deſcription qu'il nous donne de la fiévre qui régnoit à Londres en 1667, dit, qu'il parut une diarrhée ſans fievre apparente, qui étoit comme la fievre épidémique décidément inflammatoire, puiſqu'elle demandoit les mêmes moyens curatifs, qu'elle cédoit comme elle à l'uſage des moyens antiphlogiſtiques, & qu'elle devenoit plus rebelle au contraire par celui des purgatifs & des aſtringens les plus doux. M. *Stool* obſerve que dans les temps où il regne une épidémie de fievres, les maladies chroniques doivent être traitées comme la fievre établie épidémiquement, quoiqu'il ſoit bien certain que ces maladies en reſtent preſque toujours exemptes. Les fievres intermittentes ſont ſujettes à ſe préſenter ſous la forme de pluſieurs autres maladies qui ſe produiſent ſans la plus légere apparence de fievre, qui ſe guériſſent comme elles par le quinquina, & auxquelles par conſéquent il ne manque autre choſe que les mouvemens fébriles pour avoir avec ces dernieres la plus parfaite reſſemblance. Nous rapporterons bientôt pluſieurs exemples qui pourront s'appliquer ici. En général le corps peut être altéré de diverſes manieres, ſans que ces altérations donnent lieu à aucun ſymptôme qui puiſſe être comparé à la fievre, ſoit qu'elles ne faſſent pas ſur la nature une impreſſion capable de la ſolliciter aux mouvemens qui conſtituent l'eſſence de ce ſymptôme, ſoit qu'elles ſe produiſent avec une intenſité aſſez grande pour empêcher ces mouvemens de s'étendre & de ſe déployer d'une maniere convenable à ſon développement libre & ſoutenu. Car dans ce dernier cas l'impreſſion du principe morbifique eſt ſi vivement reſſentie par la nature, qu'elle appelle

& dirige vers la partie qui en eſt le ſiege principal toutes les forces, dont la diſtribution libre & facile forme une condition néceſſaire à l'exiſtence du ſymptôme fébrile. On voit tous les jours des affections locales qui ſe refuſent à exciter la fievre juſqu'à ce que, par des moyens appropriés, on ſoit parvenu à les généraliſer. *Morton* parle d'une douleur de côté ſi vive qu'elle étouffoit pour ainſi dire la fievre dont les ſignes ne ſe manifeſtoient dans toute leur évidence, que lorſqu'on faiſoit uſage de la ſaignée ou du laudanum. Or il eſt clair que ces moyens agiſſoient en facilitant la diffuſion générale, la répartition uniforme, le développement égal des forces concentrées & accumulées en maſſe ſur la partie affectée de douleur. C'eſt, du reſte, une obſervation que tous les Praticiens ont pu vérifier.

Mais unechoſe ſur-tout doit nous rendre ſuſpectes les prétentions de ceux qui font dépendre la fievre de l'impreſſion méchanique & néceſſaire du principe morbifique, & qui veulent que ce principe la produiſe par voie de génération rigoureuſe, c'eſt ſon utilité évidente dans la plupart des maladies, je dirai même ſon efficacité abſolue dans pluſieurs dont elle a droit de réclamer la guériſon; car il faut reconnoître avec tous les bons Obſervateurs, qu'il y a des fievres vraiment dépuratives & qui travaillent d'elles-mêmes à l'élimination de la cauſe morbifique, quelque fortement enracinée qu'elle ſoit dans la ſubſtance du corps. C'eſt dans ces ſortes de fievres que *Torti* interdiſoit avec ſoin l'uſage du quinquina, dont l'adminiſtration mal entendue eſt ſuivie d'accidens ſi funeſtes. Il faut reconnoître que la fievre eſt très-ſouvent critique par rapport à d'autres maladies plus réfractaires & que

dans le ſyſtême entier des maladies, il s'en trouve pluſieurs dont la ſolution n'arriveroit jamais, ſi elle n'étoit aidée & favoriſée par ſes mouvemens favorables. Il y a plus encore, c'eſt que toutes les maladies aiguës qui, dans leur premier temps, doivent reſter livrées au pouvoir de la nature, ne demandent alors d'autres ſoins à la Médecine que ceux qui ſe réduiſent à ſoutenir la fievre & à ménager ſagement l'emploi des forces auxquelles ce ſymptôme ſuppoſe une énergie capable de répondre à ſon intenſité & de fournir à ſon entier développement.

Enfin, nous attachant à quelques uns des phénomenes particuliers à la fievre, faut-il en faire une claſſe de maladies, bornée à recevoir les affections dans leſquelles ces phénomenes ſe rencontrent, & la regarder comme ſéparée de toutes les autres maladies par des limites dont il nous ſeroit bien difficile de meſurer l'étendue ? Mais que deviendroient alors les maladies qui ne développent aucuns de ces phénomenes dans le cours entier de leur durée & qui cedent néanmoins aux moyens curatifs indiqués par des affections eſſentiellement fébriles ? N'eſt-il pas abſurde de circonſcrire tellement la claſſe des fievres, qu'il nous faille les détacher des maladies dont elles ſe rapprochent au point de ſe confondre avec elles par l'identité du traitement ? Et pouvons-nous, ſans un danger évident pour la pratique, établir une notion de la fievre, d'après certains caracteres ſenſibles qui n'en donnent qu'une idée inexacte, & dont les bornes ne peuvent admettre toutes les maladies ſuſceptibles de céder aux mêmes ſecours de l'art & d'être regardées comme ſemblables par le Médecin qui eſt autoriſé à placer dans la

même classe naturelle toutes les maladies qui indiquent les mêmes moyens curatifs, même dans le cas où plusieurs d'entr'elles manqueroient des caracteres apparens sur lesquels la notion de cette classe seroit fondée. Ainsi tous les Observateurs ont eu occasion de voir des diarrhées, des dyssenteries, de cholera-morbus, &c., régner d'une maniere épidémique en-même-temps que des fievres dont le génie & le traitement s'appliquoient à toutes ces affections du même ordre, & qui portoient toutes également les caracteres de l'épidémie régnante, quoiqu'elles ne présentassent aucuns de ceux qui appartenoient à la fievre proprement dite. C'est un fait confirmé par les observations de tous les Auteurs qui ont travaillé sur les épidémies, dans le nombre desquels on doit consulter principalement *Hippocrate*, *Sydenham*, *Grant*, *Huxham*, *De Haën*, *Pringles*, *Lind*, *Stork*, *Stool*, *Plenciz*, *Medicus*, *Tissot*, *Vagler*, *Roëderer*, &c.

Le célebre Medicus a avancé que toutes les maladies périodiques tiennent beaucoup de la nature réelle des fievres intermittentes, quoiqu'elles se produisent sous des signes bien différens de ceux qui les manifestent pour l'ordinaire. Il déduit cette analogie avec raison de ce que ces deux formes de maladie se succedent mutuellement, & de ce que lorsqu'il arrive aux premieres de venir à la suite des fievres intermittentes mal traitées, elles affectent les mêmes périodes, le même ordre de révolutions que ces fievres observoient dans leur développement antérieur. On a vu une fievre intermittente dégénérer en une espece de colique de poitou qui augmentoit aux heures marquées pour l'accès de la fievre précédente & qui se termina par des douleurs dans les bras & les jambes, sui-

vies d'une paralisie dont le kina opéra la guérison. Les Ouvrages des Observateurs sont remplis de faits qui prouvent combien ce remede a de puissance sur toutes les maladies périodiques, à l'égard desquelles il agit comme dans les fievres intermittentes. *Van-Swieten* parle d'une douleur de tête qui revenoit à des intervalles réglés, & qui, après avoir résisté à la saignée, aux purgatifs antiphlogistiques, à l'application des ventouses, à celui des vésicatoires, & à l'usage de bien d'autres secours, ne céda qu'à celui du kina. *Torti & Butter* ont vu des ophtalmies périodiques très-douloureuses, dissipées par le même remede. Le célebre M. *Fouquet* m'a communiqué une observation semblable, qu'il a faite sur lui-même. Après avoir epuisé tous les remedes tempérans & rafraîchissant contre une ophtalmie qui revenoit à des époques réglées, il en fut délivré par l'usage du kina. Le même Praticien m'a dit avoir obtenu les plus heureux effets de ce remede pour arrêter un vomissement de sang, dont la circonstance particuliere étoit d'éprouver des retours périodiques & réguliers, qui le rendoient susceptible d'être combattu par la qualité tonique du fébrifuge. Je pourrois citer des exemples de surdité, d'aveuglement, de céphalagie, de convulsions épileptiques, de tétanos, de paralisie, d'émoptysie, de coliques, d'icteres, d'asthme, & de plusieurs autres affections pareilles, dont la marche assujertie aux loix de certaines révolutions périodiques, s'est dérobée à l'action des moyens les mieux indiqués en apparence pour être irrévocablement arrêtée par l'administration prudente de cette précieuse écorce. On trouvera ces faits répandus dans les écrits de *Sydenham*, de *Torti*, de *Werloff*, de *Storch*,

de *Sauvages*, de *Medicus*, de *Tode*, de *Brüning*, de *Stool*, de *Ranh*, & de tous les Auteurs qui ſe ſont acquis l'autorité d'établir des regles en Médecine.

Toutes les fievres locales qui ſont entretenues par la même cauſe materielle que les fievres générales du même genre avec leſquelles elles s'identifient parfaitement, ſoit par l'eſpece de ſolution qu'elles éprouvent, ſoit par la nature du traitement qu'elles indiquent, en different néanmoins en ce que portant & appuyant leur impreſſion ſur un organe déterminé, elles ne peuvent s'accompagner d'aucun des caracteres ſenſibles que la fievre générale imprime au ſyſtême entier des organes, comme ſont par exemple la fréquence & la viteſſe du pouls, la chaleur de tout le corps, la contraction de la peau, la ſucceſſion alternative du froid & du chaud, &c. Enfin nous verrons dans la ſuite qu'il exiſte une analogie bien marquée, une correſpondance bien intime entre la nature des fievres priſes dans leur état de ſimplicité abſolue & celle des maladies nerveuſes placées dans le même état de pureté. Y a-t-il en effet quelque différence qui ſoit au moins conſéquente pour la pratique, entre l'eſſence d'une fievre ſimplement nerveuſe & dénuée de toute eſpece d'altération dans la ſubſtance du corps, & celle d'une affection nerveuſe ſans fievre, c'eſt-à-dire, qui ne ſe produit ſous aucun des phénomenes propres à l'état fébrile ? Et cette circonſtance d'être dépouillée de fievre empêche-t-elle que cette derniere parte de la même cauſe maladive & qu'elle ſoit attaquable par les mêmes moyens ? Ainſi, par exemple, ne doit on pas confondre avec l'affection hypocondriaque par ſpaſme, & ranger dans la même claſſe cette fievre qui dépend d'un ſpaſme

fixé ſur les organes digeſtifs d'une maniere lente & chronique, que l'on connoît ordinairement ſous le nom de fievre de *Fernel*, qui en a donné une deſcription ſuivie, dans laquelle il la rapporte à des obſtructions lentes établies dans le foie? Puiſque ces deux maladies reconnoiſſent la même cauſe, & ne ſont que deux modifications différentes du même état maladif, qui toutes deux offrent les mêmes indications à remplir & ſe montrent ſuſceptibles de céder à la même méthode de traitement. Et en effet, dans l'un & l'autre cas, il s'agit de calmer l'irritation extrême des organes digeſtifs, & de réſoudre les congeſtions humorales qu'elle décide, par l'uſage bien ménagé des tempérans & des apéritifs, toujours proportionnellement à la ſenſibilité individuelle du ſujet. Dans l'un & l'autre cas convient éminemment la méthode que M. *Pomme* a voulu étendre à toutes les eſpeces de maladies nerveuſes, & qui, comme on le ſait, conſiſte dans l'emploi ſoutenu du régime & des remedes les plus relâchans poſſibles.

La même identité de nature ſe remarque encore entre toutes les maladies décidées par l'atonie ou la foibleſſe du ſyſtême nerveux, & la fievre lente décrite par *Morton*, ſous le nom d'atrophie ou de pthtiſie nerveuſe, & qui dépend d'un état d'atonie ou de foibleſſe dont les effets reſſentis d'abord dans les organes digeſtifs, ſe répetent principalement ſur l'organe cellulaire & ſe manifeſtent par la maigreur, l'atrophie & tous les ſignes de la conſomption. Auſſi cette eſpece de fievre ſe guérit-elle par tous les moyens appropriés en général contre les maladies dépendantes de foibleſſe, & il n'y a preſque pas de différence réelle entre le traitement qui lui convient & celui que de-

mandent, par exemple, les tabés, le rachitis, la paralifie, &c. lorfque ces affections reftent réduites à leur état de fimplicité nerveufe & qu'elles ne reconnoiffent d'autre caufe que l'affoibliffement abfolu ou relatif des forces inhérentes aux organes dont elles occupent une portion plus ou moins étendue de la fphere.

Concluons avec M. Selle (1) *que la claffe des fievres ne forme point une claffe naturelle de maladies*, que l'efpace qu'elle comprend, ne peut être fixée par des limites invariables, & qu'il eft impoffible enfin d'affigner au jufte des maladies qu'elle doit admettre ou rejeter, puifque l'effence de la fievre n'eft arrêtée par aucun caractere déterminé, qui ne la confonde avec des maladies dont elle differe effentiellement, ou qui ne la diftingue & la fépare de celles dont la plus parfaite analogie la rapproche.

En voilà plus qu'il ne faut pour prouver combien il eft difficile de donner une bonne définition de la fievre, de la faire connoître en elle-même & de développer pleinement fon effence ou fa nature réelle. Car comme une définition ne peut embraffer l'enfemble ou la totalité des phénomenes qui conftituent l'état fébrile, & comme d'un autre côté dans la férie de ces phénomenes il n'en eft aucun dont l'énumération ne foit effentielle pour nous donner une idée jufte & complette de la fievre & de tous les rapports fous lefquels elle peut être confidérée, il eft aifé de fentir la néceffité qui nous oblige de fubftituer l'hiftoire ou la

---

(1) Voyez l'introduction pleine de philofophie & de fens, que ce grand Médecin a mis à la tête de fon excellente Piréthologie, *Rudimenta Pirethologiæ methodicæ*, pag. 84.

description exacte des phénomenes que produit la fievre, aux définitions qu'on a voulu en donner jusqu'à présent.

Ces définitions, en effet, sont toutes affectées du vice commun de n'exprimer que quelques-uns des symptômes les plus apparens de la fievre, & de la représenter le plus souvent sous les caracteres qui peuvent le moins servir à nous la faire connoître, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en jetant un coup-d'œil sur celles de ces définition qui paroissent être les plus familieres & les plus généralement répandues.

La plupart des Auteurs ont, d'après *Galien*, fait consister la fievre dans une augmentation de chaleur dépendante d'une affection du cœur, transmise à tous les organes par le moyen des arteres & des veines, & accompagnées de plus d'un désordre sensible dans l'exercice ordinaire des fonctions. Mais *Galien* attachoit au mot *chaleur* une idée bien différente de celle qu'on lui prête communément, & il la regardoit comme l'effet ou le produit de l'action augmentée des forces vivantes, dont le siege, selon lui, étoit placé dans la région du cœur; & dès-lors, en définissant la fievre une augmentation de chaleur, *Galien* se bornoit à dire, que dans l'acte fébrile les forces & les mouvemens augmentoient d'intensité & d'énergie; ce qui est absolument conforme à la vérité, & rend sa définition plus raisonnable & plus sage que celles qui depuis ont été données sur le modele de la sienne (1); car tous ceux qui ont voulu comme lui

---

(1) (Cette interprétation véritable des idées de *Galien* sur la chaleur donnée par un des hommes qui ont le mieux étudiés & entendus les Ouvrages de ce Prince de la Médecine, M. de *Gri-*

attribuer la fievre à une chaleur ſupérieure, à celle qui exiſte dans l'état de ſanté, n'ont entendus parler que d'une chaleur phyſique, capable de faire impreſſion ſur nos organes ; & d'après cette fauſſe maniere de voir, ils ont été conduits à retrancher du nombre des phénomenes conſtitutifs de la fievre, le période par lequel débutent ſes accès, & qui eſt caractériſée par une ſenſation de froid bien intenſe. Je ne vois pas en effet, comment il ſeroit poſſible de faire entrer le friſſon fébrile dans l'ordre des phénomenes qui appartiennent à la fievre, & qui découlent de ſa nature, ſi ſon caractere eſſentiel & fondamental portoit uniquement ſur l'augmentation de chaleur phyſique, & s'il n'y avoit rien autre qui pût concourir à la déterminer ce qu'elle eſt.

Mais il y a plus encore, c'eſt qu'il n'eſt pas rare de trouver dans les Obſervateurs des exemples de fievre, dont toute la durée eſt remplie par le période de froid, qui empêche l'établiſſement du ſecond, & ſe prolonge juſqu'à la terminaiſon complette de l'accès. *Galien* même cite un cas de

---

maud; cette interprétation, dis-je, ne peut mettre *Galien* à l'abri du reproche que lui fait M. *Coray*, d'avoir laiſſé quelque choſe d'obſcur & de vague dans ſa définition, en n'aſſignant pas un ſens aſſez déterminé au mot *chaleur*, lorſqu'il l'employe pour exprimer le caractere diſtinctif de la fievre, puiſque pluſieurs paſſages de ſes écrits ſemblent prouver qu'il a diſtingué dans bien de cas la chaleur fébrile de la chaleur vitale, réſultante de l'action vive, & ſoutenue des forces qui animent le corps pour la confondre avec la chaleur phyſique & ſenſible, comme l'avoit entendu *Fernel*, & comme on le voit dans les deux paſſages que cite M. *Coray*; *febris eſt nativi caloris in æſtuoſiorem converſio. . . . . Signa vero febricantium colligimus ex calore intento & inacceſſibili.* Il ſeroit heureux que tous les bons Médecins puſſent conſulter ſur cet objet & ſur bien d'autres l'excellente diſſertation de M. *Coray*, *pirethologiæ ſinopſis*, dont le ſavant M. *le Févre de Villebrune*, a ſçu tirer parti pour éclaircir pluſieurs ſentences d'*Hippocrate*.)

cette eſpece de fievre, qu'il rapporte à la diſtribution vicieuſe des forces qui, ramaſſées, concentrées à l'intérieur, ne peuvent s'étendre & ſe porter ſur toute l'habitude du corps d'une maniere convenable à la propagation égale & uniforme de la chaleur fébrile. Ici viennent ſe placer ces états de fievres lypiriques, dans leſquels le Malade brûlé d'une ardente chaleur dans ſes viſceres intérieurs, éprouve un froid inſuportable à l'habitude extérieure de ſon corps. On peut encore ranger dans la même claſſe, & noter d'après les mêmes vues, ces eſpeces de fievres dont parle *Senac*, dans leſquelles la chaleur & le froid ſe trouvent inégalement repartis, de maniere que les Malades éprouvent un degré conſidérable de chaud dans les parties ſupérieures, & un froid extrémement vif dans les parties inférieures. *Senac*, à cette occaſion, cite le fait d'un homme qui, dans le paroxyſme fébrile, étoit affecté de ces deux ſenſations à la fois, dont il rapportoit l'une au côté droit & l'autre au côté gauche de la diviſion latérale du corps. Enfin perſonne n'ignore que le peuple eſt dans l'uſage de diſtinguer la fievre ſelon qu'elle ſe fait ſentir en froid ou en chaud; & le peuple livré ſans réſerve à l'impulſion naturelle des ſens paroît moins ſujet à ſe tromper ſur les objets de ſenſation, que ne l'eſt le Philoſophe dont l'eſprit, inceſſamment abuſé par les preſtiges de ſes préjugés ou de ſes opinions, ferme ſa vue à tout ce qui refuſe de s'y prêter.

Mais ce qui eſt encore plus déciſif contre l'idée de ceux qui font conſiſter la fievre dans une augmentation de chaleur phyſique, c'eſt qu'il y a bien des circonſtances dans leſquelles cette augmentation de chaleur a lieu quoique la fievre n'exiſte pas. Ainſi nous voyons tous les jours la

chaleur monter à un degré très-élevé après de violentes émotions de l'ame, des courfes prolongées, des exercices fatigans, &c. Ainfi le fecond période de la digeftion eft affez ordinairement marqué par une augmentation fubite de chaleur qui parcourt le corps dans toute fon étendue.

Il arrive très-fouvent qu'après la terminaifon complette d'une fievre, la chaleur monte & fe foutient au-deffus de fon intenfité naturelle, & M. *de Haën* a obfervé qu'elle demeuroit élevée pendant fept à huit jours à quatre ou cinq degrés au deffus de la température ordinaire; en forte que la chaleur eft de 100 à 101 degrés au thermomettre de *Farenheit*, pendant les huit jours qui fuivent la terminaifon d'une fievre, au lieu de refter à 95 ou 96 degrés, comme elle eft dans l'état ordinaire. On doit placer ici l'obfervation de *Galien*, qui a vu des fievres purement nerveufes céder à l'adminiftration d'un cordial, de maniere cependant que la chaleur fébrile fe prolongeoit au-delà & fubfiftoit encore indépendamment de la fievre, fi ce remede étoit donné long-temps après l'invafion, & lorfque le période de froid avoit déjà fait quelques progrès. *Quod fi paululum aliquando morere utique febris ne tum quidem calor tamen multus iis advenit. Metod. med.*

Enfin (& cette derniere obfervation fuffiroit pour renverfer l'idée que nous combattons); il eft des états effentiellement fébriles, dans lefquels il n'y a pas de chaleur fenfible, ou qui foit du moins appréciable par le moyen du tact & du thermomettre; de forte qu'il faut s'en rapporter au témoignage du Malade fur la réalité de fon exiftence, comme M. *de Haën*, *Gefner* & plufieurs autres ont eu occafion de s'en convaincre

bien des fois. Il y a du reste une espece de fievre pernicieuse, dont le caractere distinctif est un froid glacial qui pénetre le corps du Malade dans toutes ses parties, & qui se soutient au même degré d'énergie depuis le commencement du paroxysme jusqu'à la mort qui le termine. Cette espece de fievre pernicieuse forme la sixieme division de *Torti* sous le nom distinctif de fievre algide, *febris algida*.

Cette définition de la fievre, tirée de l'augmentation de chaleur physique, est donc insuffisante, erronée, & elle mene a des conséquences d'une absurdité frappante. Cependant elle vaut bien au moins celle qu'ont donné depuis les Chimistes qui, entêtés de fermentations, d'effervescences, d'explosions, &c. ont voulu faire consister la fievre dans un mouvement de fermentation ou d'effervescence imprimé au sang ou aux humeurs qui roulent dans les vaisseaux..... comme si la marche progressive des humeurs, soutenue par l'iradiation continuelle de la vie, ne s'opposoit pas à ce qu'elles éprouvassent cette sorte de mouvement qui ne peut s'établir d'une maniere convenable sur un objet incessamment mobile, & pour lequel semble n'être pas fait le repos nécessaire au développement des fermentations chimiques!

Cette définition vaut bien encore celle qu'ont imaginé les Méchaniciens, exclusivement attachés aux phénomenes les plus manifestes & les plus susceptibles d'être livrés à l'art expérimental & soumis au calcul. Ainsi *Boerhaave* s'arrêtant à la plus grande vélocité du pouls, comme au phènomene essentiel de la fievre, la définit, un état de plus grande vélocité dans le mouvement des arteres & du cœur. *Sauvages* la regarde comme

un état dans lequel les forces du pouls ſont augmentées relativement à celles des membres, &c. Toutes ces définitions dans leſquelles on fait dépendre la production de la fievre, des changemens quelconques qui ſurviennent dans les modifications du pouls ; ces définitions, dis-je, ont le déſavantage commun d'aſſimiler la fievre à des états qui ne different en rien de la ſanté la mieux établie ; car le pouls eſt ſujet à éprouver des altérations par des circonſtances qui ne ſuppoſent aucun dérangement dans l'exercice des fonctions, & qui agiſſent indépendamment de toute cauſe maladive. Ainſi M. *Zimmermann* aſſure que le pouls d'un homme qui s'abandonne à la colere eſt altéré au point de donner 140 pulſations dans une minute, tandis que chez un homme pris de fievre le nombre de pulſations va de *96* à 110, quelquefois à 120, rarement à 130 & ne monte jamais à 140, ſi ce n'eſt dans les cas où il n'eſt pas permis de former la moindre eſpérance ſur le ſort du Malade.

Il eſt vrai de dire en général que tous les ſignes tirés du pouls ſont d'une nature trop fugitive & trop variable pour qu'ils puiſſent ſervir à établir d'une maniere fixe nos idées ſur l'eſſence de la fievre ; car outre que le pouls étudié ſur deux parties différentes dans le même inſtant ou ſur la même partie dans deux inſtans ſucceſſifs de la durée d'une même maladie, ne préſente pas toujours le même aſſemblage de modifications (1) ; il eſt cer-

(1) Cette inconſtance, cette variabilité du pouls a été reconnue par ceux même qui ont porté le plus loin leurs prétentions ſur la valeur réelle de ce ſigne, pour élever le Médecin à la connoiſſance des parties que la maladie intéreſſe ſpécialement, & des organes par leſquels doivent ſe faire les évacuations critiques. Le ſavant M. *Fouquet*, qui a fait paroître tant de chaleur pour défendre la Doc-

tain qu'il exiſte des fievres dans leſquelles le pouls s'éloigne à peine de ſon rithme naturel, d'autres dans leſquelles il ne s'en éloigne que pour devenir & plus lent & plus rare, ce qui annonce une véritable diminution dans les forces des arteres & du cœur. *De Haën*, *Werloff* & *Sarcone* ont ſinguliérement multipliés les exemples de ces ſortes de fievres, & *Morton* aſſigne en général ce caractere à toutes celles qui ſe maſquent ſous l'apparence de quelqu'autres maladies. On peut le remarquer ſur-tout dans certaines fievres purement nerveuſes, dans le troiſieme ſtade de la fievre des priſons décrite par *Pringles*, dans le même période de la fievre bilieuſe américaine dont parle *Hilari*; enfin il ſe trouve très-ſouvent dans la fievre que *Maningham*, *Gilchriſt*, *Huxham* ont fait connoître, ſous le nom de fievre lente nerveuſe, & dont la cauſe doit être attribuée à une dégénération pituiteuſe des humeurs qui en infectent la maſſe entiere; cauſe que *Sims* & *Glaſſe* ont bien reconnue, quoiqu'ils aient prétendus à tort qu'elle avoit toujours ſon ſiege dans les premieres voies.

Galien n'ignoroit pas que la fievre pouvoit avoir lieu dans des cas où le pouls étoit plus lent & plus rare qu'à l'ordinaire; & dans ſon Traité de la méthode de guérir, il donne la deſcription d'une fievre qui affectoit principalement les premieres voies, & qui s'accompagnoit d'une rareté

---

trine de *Solano*, & de ſi grands moyens pour l'accréditer, M. *Fouquet* ne s'eſt point laiſſé aveugler ſur l'inſuffiſance de ce ſigne, & il l'a repréſenté dans tous ſes Ouvrages comme incapable d'éclairer le Praticien qui ne voudroit ſe procurer des lumieres que par lui. Voyez les notes ajoutées à la trad. des fiev., cont. de *Lind*.

& d'une lenteur extrêmes dans les mouvemens du pouls. Tous les Praticiens ſavent que la plupart des fievres qui intéreſſent les organes digeſtifs, ſont aſſujetties à ſe préſenter ſous une forme intermittente, au caractere de laquelle l'état du pouls participe quelquefois; de ſorte qu'il ne retient aucune des modifications d'après leſquelles ſont établies les idées dont nous combattons ici la fauſſeté. Dès-lors, pour admettre ces définitions, il faudroit nous décider à rayer du catalogue des fievres toutes celles que nous avons vu manquer des caracteres dont elles ſuppoſent l'exiſtence néceſſaire à la production des accès fébriles; dès-lors il n'eſt pas poſſible de s'entendre, & nous tombons dans l'incapacité de reconoître une fievre à travers les apparences trompeuſes qui nous la dérobent, de la diſtinguer des autres maladies, dont ſa définition mal entendue la rapproche, & de former une claſſification lumineuſe qui puiſſe facilement ſe rapporter & s'appliquer à la pratique. C'eſt bien de ces définitions qu'il ſeroit permis de dire avec un homme éloquent : *qu'elles détruiſent l'art en voulant le ſimplifier*.

On commence à ſe dégoûter de ces définitions fondées ſur des principes trop mécaniques, & on a preſque abandonné aujourd'hui les idées de *Boërhaave*, de *Bellini*, de *Sauvages*, pour dire en général que la fievre conſiſte dans l'action augmentée du cœur & de tout le ſyſtême vaſculaire; de ſorte que l'on réduit encore les mouvemens fébriles à ceux qui ſe portent ſur l'organe de la circulation, & qui s'annoncent par les dérangemens ſenſibles dont la marche progreſſive du ſang peut être affectée. Il eſt clair que cette définition n'embraſſe, ainſi que les autres, qu'une partie des phénomenes

qui ont coutume de coincider avec l'état fébrile, & qu'elle se refuse évidemment à comprendre certaines especes de fievres, dans lesquelles le phénomene qui lui sert de base ne se rencontre pas; car quoique l'état fébrile soit le plus souvent marqué par une action vive de tout le systême vasculaire, & qu'il puisse être décidé par tous les moyens d'excitation appliqués sur quelqu'une des parties principales de ce systême, il existe cependant des fievres caractérisées par un affoiblissement des forces inhérentes à cet appareil d'organes, porté au point qu'elles indiquent l'usage des remedes irritans, capables de retirer les forces de la profonde inertie dans laquelle elles sont plongées, & de les rappeller à leur mode naturel d'activité & de vigueur. Telles sont ces fievres auxquelles la syncope se joint comme symptôme dominant, & qui s'annoncent par des défaillances décidées sans cause manifeste, & répétées si fréquemment qu'il est nécessaire, suivant la remarque de *Torti*, d'employer des odeurs fortement stimulantes pour en prévenir les retours. La débilité de l'organe vasculaire paroît être si essentielle à cette espece de fievre, que *Werlof* a établi sur elle, & principalement sur la foiblesse du pouls, le signe unique qui la distingue des affections soporeuses, dont plusieurs autres caracteres la rapprochent. Enfin la prétention de borner les phénomenes sensibles de la fievre à l'organe de la circulation, & de ne noter que ceux qui se produisent sur le cœur, les arteres & les veines, est suffisamment détruite par le fait des fievres pituiteuses qui, selon la remarque de M. *Stool*, intéressent spécialement les fonctions animales, & ne portent qu'une atteinte légere aux fonctions vitales, dont l'exercice se continue encore

avec aiſance, & dont l'économie ſubſiſte dans une intégrité apparente. *Rat. med.*

Ce que nous faiſons connoître des définitions qu'on donne ordinairement de la fievre, ſuffit pour nous prouver combien il eſt difficile de la repréſenter ſous des traits qui embraſſent à la fois tous ſes phénomenes, & qui puiſſent ſe prêter aux modifications variables dont ils paroiſſent ſuſceptibles. Cette difficulté vient ſans doute de ce que la fievre n'étant point une eſpece de maladie déterminée, mais plutôt un accident des maladies, capable de s'unir & de ſe compliquer avec des cauſes maladives bien différentes, elle doit néceſſairement ſe montrer ſous une apparence bien différente, ſelon qu'elle exiſte avec telle ou telle altération des humeurs; car ce ſont ces altérations humorales qui conſtituent les cauſes des maladies auxquelles la fievre ſe joint comme ſymptôme, & dont le plus ſouvent elle facilite la deſtruction. Or, il n'eſt pas douteux que ces altérations diverſes introduiſent des changemens notables, même dans les caracteres eſſentiels de la fievre, & qu'elles la modifient au point de rendre méconnoiſſables ceux de ces caracteres qui paroiſſent accompagner les mouvemens fébriles avec le plus de conſtance, & qui ſemblent dès-lors former comme néceſſairement le phénomene de leur production. Ainſi, l'altération inflammatoire ou phlogiſtique porte ſur les modifications du pouls un caractere qui ſuffit pour la diſtinguer, non-ſeulement de la fievre éphémere dans laquelle l'égalité & la ſoupleſſe du pouls contraſtent aſſez viſiblement avec la plénitude, la vîteſſe & la fréquence de celui qui a lieu dans une fievre inflammatoire bien établie, mais encore de toutes les eſpeces de fievres poſſibles, dont aucune ne marche

avec la même intenſité de force & de vigueur. Nous avons déjà remarqué que la dégénération pituiteuſe des humeurs, décide ſouvent une eſpece de fievre lente, qui eſt marquée par la lenteur du pouls, l'affoibliſſement de toute la conſtitution, & une proſtration totale des forces. Nous aurions pu ajouter que dans les fievres entretenues par cette ſorte d'altération maladive, la chaleur n'eſt pas ſenſiblement augmentée ; de ſorte que, ſelon l'obſervation de *Galien*, il faut arrêter long-temps la main ſur le corps pour s'appercevoir de ſon accroiſſement. Mais dans ces fievres par cauſe pituiteuſe, la chaleur a de plus un caractere par lequel elle differe de celle qui accompagne les fievres dont la formation eſt due par exemple à une dégénération bilieuſe, c'eſt qu'elle laiſſe ſur le tact une impreſſion de molleſſe & d'humidité, qui n'a rien de ſemblable à l'*âcreté vivement pénétrante* de la chaleur produite par la ſurabondance de la bile, & dont *Galien* comparoit l'impreſſion à celle *que la fumée fait ſur les yeux.*

Enfin, il eſt bien ſolidement acquis aujourd'hui, par une infinité d'obſervations, que la circonſtance d'avoir ſa cauſe fixée dans les premieres voies, aſſujettit une fievre à des redoublemens périodiques, dont la puiſſance appuye également ſur tous ſes phénomenes principaux, qui ſe changent & s'alterent à meſure que la fievre s'éloigne de la marche continue pour avancer vers la rémittente ; & ce progrès s'acheve avec d'autant plus de vîteſſe, que l'altération maladive, dans laquelle conſiſte la cauſe de la fievre, occupe une portion plus étendue des premieres voies, & ſe trouve placé ſous une dépendance plus entiere & plus abſolue de ces organes.

Il y a donc deux ſortes de phénomenes à conſidérer dans la fievre ; les uns qui ſe rapportent à elle ſeule, qui découlent de ſon eſſence, & qui exiſtent toujours les mêmes dans ſa plus grande ſimplicité ; les autres qui ſont relatifs aux diverſes altérations maladives avec leſquelles la fievre ſe joint & ſe complique ; & dès-lors les modifications indéfinies qu'ils admettent, doivent ſe proportionner à la variété des cauſes dont ils empruntent leur exiſtence & dont ils ſuivent les changemens. Il en eſt de la fievre comme de la petite vérole, dont les caracteres particuliers qui la ſpécifient & la déterminent à être ce qu'elle eſt, ſe modifient diverſement par les complications qu'elle contracte, & dont la ſimplicité primitive s'efface & s'altere à meſure qu'elle s'unit avec les divers germes de maladie qui ſe développent dans les corps expoſés à ſes atteintes.

Maintenant il me ſemble que nous ne devons faire entrer dans la deſcription de la fievre, que ceux de ces phénomenes qui dépendent d'elle excluſivement, & qui la caractériſent de maniere à nous la faire connoître par-tout où elle ſe trouve, & à nous la faire diſtinguer des cauſes de maladie qu'elle accompagne pour l'ordinaire. Dans cette vue, il faut en exclure tous les ſymptômes qui ne lui appartiennent pas en propre, & la dépouiller de tous ceux qu'elle doit à la co-exiſtence de certaines altérations humorales qu'elle s'applique à détruire, pour s'arrêter uniquement aux phénomenes qui ſe produiſent avec d'autant plus de vérité & d'évidence, qu'elle touche de plus près à ſon état de ſimplicité primitive, dénuée de toute eſpece de complication, & qui dès-lors lui devenants eſſentiels, peuvent ſeuls ſervir à nous déve-

lopper ſa nature. D'après cette maniere de décrire la fievre (ſur laquelle eſt fondée toute la méthode lumineuſe du ſavant M. *de Grimaud*) nous ſerons conduits à regarder la collection des phénomenes que nous raſſemblerons comme conſtituant la fievre en général, & à faire autant d'eſpeces différentes de fievre, qu'il y a de dégénérations ou de cauſes matérielles capables de l'exciter, de l'entretenir & de la modifier en s'identifiant avec elle. Et en ſuivant cette idée, nous devrions examiner d'abord quelles ſont les influences avantageuſes ou nuiſibles que la fievre en général peut avoir ſur le ſyſtême entier des maladies chroniques, & les comparer enſuite aux effets de chaque eſpece de fievre priſe en particulier, afin de déterminer plus préciſément les divers rapports ſous leſquels le ſymptôme fébrile peut être utile ou dangereux, par rapport à certaines eſpeces & à certains temps des maladies chroniques. Mais comme la Société royale ne paroît pas exiger de nous un travail auſſi complet, je crois que pour répondre directement à ſon programme, il me ſuffira de marquer les différens effets de la fievre ſimple, & conſidérée en général dans les différens cas des maladies propoſées, & d'indiquer, comme en paſſant, ceux que telle ou telle eſpece de fievre pourroient produire dans les mêmes circonſtances. Je vais donc expoſer d'une maniere générale les traits caractériſtiques de la fievre ; & lorſque nous en ſerons venus aux applications, je noterai en peu de mots, & comme par occaſion, les avantages ou les dangers qu'on a droit d'attendre des phénomenes qui appartiennent plus ſpécialement aux différentes eſpeces.

Et d'abord, pour nous prêter à l'établiſſement d'une méthode facile, nous devons diviſer la durée

totale de la fievre en trois temps ou périodes, dont chacun comprend un aſſemblage de phénomenes qui ne ſe produit pas dans les deux autres, & qui occupe & circonſcrit l'eſpace de ſon développement partiel.

Le début de la fievre eſt communément marqué par un ſpaſme général qui, des plans des plus ſuperficiels de la peau, s'étend juſqu'aux organes intérieurs, & entraîne les forces de la circonférence du corps vers le centre épigaſtrique, ſuivant une direction contraire à leur diſtribution naturelle. C'eſt ce ſpaſme fixement établi qui décide tous les ſymptômes dont le premier période eſt accompagné, comme ſont, par exemple, le dérangement de toutes les fonctions, le friſſon, le reſſerrement & la contraction de l'organe de la peau, la langueur, la foibleſſe, l'amaigriſſement, la diſparition des vaiſſeaux ſanguins, & de la couleur vermeille qu'ils entretiennent dans l'état ordinaire de ſanté, le deſſéchement des plaies & des ulceres placés à la ſuperficie du corps, les laſſitudes ſpontanées, les horripilations, le mal-aiſe, la diſpoſition au ſommeil, la difficulté de reſpirer, une ſenſibilité déplacée qui répond par des ſenſations vives aux moindres cauſes d'excitation, une inertie profonde dans les forces muſculaires, qui ne peuvent exécuter avec aiſance les mouvemens accoutumés, &c. Tous ces effets dépendent ſans-doute des ſpaſmes qui frappent l'organe de la peau, & qui s'établiſſent enſuite ſur différentes parties, ſuivant des directions infiniment variées. On peut rapporter auſſi quelques-uns de ces ſymptômes au changement d'ordre introduit dans la diſtribution ordinaire des mouvemens vitaux qui, au lieu d'aller du centre épigaſtrique à la circonférence du corps, ſuivent

une direction rétrograde, & se portent de la circonférence au centre ; mais l'existence du spasme fébrile s'annonce sur-tout d'une maniere évidente par la production du froid que ressentent les malades, & du frisson qui agitent tous leurs membres ; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que la sensation de froid dont se plaignent les malades, ne répond point à une diminution proportionnelle de chaleur ; en sorte que souvent la chaleur observée au thermometre, reste non-seulement à son degré naturel, mais encore elle augmente & s'éleve quelquefois d'une quantité considérable. MM. *de Haën* & *de Haller*, ont observé qu'elle pouvoit prendre un accroissement de douze ou treize degrés, & monter par conséquent jusqu'au cent dix-septieme ou cent dix-huitieme du thermometre de Fareinheit. M. *Cullen* a bien vu que la sensation du froid étoit ressentie par le malade, quoique sa peau paroisse chaude à toute autre personne. *Med. prat.*

Ces observations confirment que le froid du premier période de la fievre est occasionné par le spasme fébrile, qui peut donc exister sans qu'il y ait une augmentation réelle de froid, mais qui en décide presque toujours la sensation, parce qu'il est accoutumé à coexister avec elle. Et voilà pourquoi cette sensation doit être traitée comme une sensation fausse, trompeuse, & dont il est impossible à l'art de calmer la vivacité par l'emploi des moyens les plus énergiques & les plus puissans pour rappeller & maintenir la chaleur. *Hippocrate* pensoit bien que la sensation du froid pouvoit se lier & s'associer à l'établissement d'un spasme, de maniere qu'elle le suivît presque nécessairement, comme il est aisé de s'en convaincre par le passage de son livre *de flatibus*, où il dit : *obstructo inferiori ventre in uni-*

verſum flatus percurrunt, (& *Hippocrate* reconnoiſſoit que les vents dépendent pour l'ordinaire des ſpaſmes légers) *& ad ſanguinem refertas corporis partes elapſi refrigerent , videlicet contractione impediendo ſanguinis afluxum.* Tous les phénomenes que nous avons raſſemblés, prouvent donc victorieuſement que le premier période de la fievre eſt déterminé par un ſpaſme général, ou par la concentration des forces vers la région épigaſtrique dans laquelle réſident les viſceres intérieurs : Et comme cette région entretient des ſympathies multipliées, avec tous les autres organes dont elle forme pour ainſi dire le centre ou le point de réunion, il n'eſt pas étonnant que ce ſpaſme ſe répete promptement ſur preſque toutes les parties du corps, dans leſquelles il décide des phénomenes qui ſe rapportent à l'affection primitive de l'eſtomac, dont la contraction vive s'annonce d'ailleurs ſuffiſamment par les douleurs locales qui affectent quelqu'une des parties de ce viſcere, par les envies de vomir, la ſéchereſſe de l'œſophage, &c.

(L'exiſtence de cet état ſpaſmodique pendant le premier période de la fievre, eſt confirmé par la maniere dont les cauſes qui précedent l'établiſſement de la fievre agiſſent ſur le corps. Telle eſt en effet la nature de ces cauſes, qu'elles ſuffiroient ſeules pour amener une diſpoſition pareille à celle que le ſpaſme réaliſe, & que la fievre met en acte, puiſque les ſujets qui reſtent long-temps expoſés à l'action de ces mêmes cauſes, finiſſent par éprouver tous les accidens attachés au ſpaſme, & tombent dans des maladies nerveuſes proprement dites, s'ils parviennent à éviter les effets de la fievre. C'eſt ce que produiſent en général toutes les cauſes d'irritation

poſſibles, ſur-tout lorſqu'elles ſont immédiatement appliquées ſur la région du bas-ventre, comme ſont par exemple les paſſions de l'ame, les alimens âcres, les miaſmes contagieux pris par l'œſophage, l'application des ſubſtances cauſtiques, corroſives, aſtringentes, le paſſage ſubit & non ménagé d'une température chaude à une température froide, &c.)

Enfin, cet effort contractile qu'éprouvent donc tous les faits du premier période fébrile, eſt rendu ſenſible par les modifications du pouls, qui eſt petit, foible, concentré, rare & vîte, de maniere cependant que la contraction l'emporte ſur la dilatation, ſuivant la remarque de *Galien*.

Dans le ſecond période de la fievre, les forces rejetées, repouſſées du centre à la circonférence, ſe dirigent vers l'organe de la peau, & avec elles ſe propage une chaleur ardente, qui ſuccede au friſſon du premier ſtade; alors tous les ſymptômes changent, & le ſpaſme qui les cauſoit fait place à un état d'expanſion & de détente qui traîne à ſa ſuite des phénomenes d'un ordre bien différent. La marche du ſang n'éprouvant plus aucune contrainte par la contraction & le reſſerrement de l'organe cellulaire s'exécute librement, & la nouvelle direction qu'elle ſuit permet à ces fluides de ſe répandre & de circuler à travers le tiſſu ſpongieux de la peau; ce qui ramene la couleur éclatante que ces parties avoient perdues, & décide dans les chairs une tuméfaction qui ſurpaſſe de beaucoup leur degré ordinaire d'embonpoint. La nouvelle diſtribution des forces qui tendent du centre épigaſtrique vers la ſurface extérieure du corps, s'accompagne d'une ſenſation de chaleur, dont l'intenſité ne répond pas à ſon augmentation réelle qui lui eſt toujours inférieure, puiſque le plus fort accroiſſement

qu'elle puiſſe éprouver eſt de douze ou treize degrés; quantité qui n'eſt pas comparable à celle qui ſeroit néceſſaire pour produire la ſenſation de chaleur dont le malade ſe plaint.

Le pouls eſt fort, fréquent & ne perd rien de ſa vélocité, quoique, à tout prendre, la dilatation de l'artere s'acheve plus promptement que la contraction qu'elle ſurpaſſe en vigueur dans ce ſecond période de la fievre; ainſi tout annonce que les forces & les mouvemens obéiſſent à une nouvelle tendance, & que la contraction vive ou le ſpaſme du premier tems eſt effacée par la reaction victorieuſe du ſecond.

Enfin le troiſieme période commence du moment où les forces rentrent dans leur mode naturel de diſtribution, & il ſe termine ordinairement par une éruption abondante de ſueurs qui coulent avec uniformité de tous les points de la ſuperficie du corps, & qui, ſans être toujours critiques par rapport à l'altération maladive que la fievre reconnoît pour cauſe, ne laiſſent pas de l'être en général, par rapport aux mouvemens fébriles dont elles diſſipent l'appareil, en portant & répendant les forces d'une maniere égale ſur toutes les parties du corps qu'elles parcourent toutes également. *Hippocrate* donne une deſcription de la fievre qui pourroit ſervir de texte à la nôtre. *Cum pedes frigidi fuerint, neceſſe eſt ventriculum multo faſtidio plenum & præcordium intentum & corporis jactationem, propter internam tardationem & dolores & eger diſtrahitur & vomere cupit & ſi prava vomuerit dolet..... Poſtquam vero calor ad pedes deſcendit & urina progreſſa eſt, étiam ſi non ſudavit, omnia deſinunt. Hip. de vict. in acut.*

L'alternative du froid & du chaud eſt donc le phénomene fondamental & majeur ſur lequel s'ap-

puyent & roulent tous les symptômes qui appartiennent à la fievre prise dans son état de simplicité (1), & sous ce point de vue elle se trouve liée par des rapports frappans de convenance avec les affections nerveuses proprement dites, considérées indépendamment des vices qu'elles introduisent à la longue dans les humeurs. Il est en effet facile de prouver que toutes les circonstances de ces maladies sont, tant qu'elles ne sortent pas de leur état de simplicité, les mêmes que celles dont nous avons fait l'énumération en décrivant les deux premiers périodes de la fievre générale ou élémentaire.

(1°. La fievre est sujette à éprouver des retours périodiques, réglés, & à diviser sa marche en accès partiels qui sont séparés par des intervalles de repos. Cette maniere de procéder est précisément celle des maladies nerveuses qui se font sentir pour l'ordinaire à plusieurs reprises détachées & dont la durée entiere n'est presque jamais remplie par des symptômes d'une égale intensité, & qui se soutiennent sans interruption jusqu'à la fin. Ainsi l'épilepsie suit une marche périodique; les symp-

---

(1) On ne peut exprimer plus clairement que le fait *Hippocrate*, cette direction de deux mouvemens dont la contrariété & l'opposition forment le caractere essentiel de la fievre. *In febre*, dit-il, *per horrorem sanguinem ab extremis corporis partibus quæ exsangues & propter frigus palpitant decedere & concurrere ad locos maximè calidos & obsanguinis ibi collecti abondantiam suscitari calorem ad externa demum transeuntem. Hip. lib. de Flat.*

Hoffman s'explique encore d'une maniere plus formelle. *Duplex enim in febre sociatus motus, unus qui a periferiâ ad centrum sive à partibus externis ad internas, & pulmones vergit, alter qui hunc sequitur contrarius à centro ad corporis periferiam; duplex hic motus diversæ plane indolis atquè virtutis est: primus ille a periferiâ ad centrum minus salutaris sed morbosus quin interdùm mortifer; alter vero ab interioribus & centro ad circumferentiam motus salutaris est & vitalis, imò medicinalis & conservatorius. Sub hoc enim & per hunc materia spasmum febrilem ciens discutitur ejicitur & ipsa febris solvitur. Hoffman, pag. 1. sect. 1. cap. 1. prol. de fib. nat. pag. 10.*

tômes de l'hipocondriacie s'assoupissent & se réveillent de distance en distance ; les personnes vaporeuses ne sont assaillies de toutes les incommodités relatives à leur genre de maladies que de temps en temps, & comme les symptômes des fievres intermittentes, leurs maux se répetent & se suivent par des intervalles réglés qui laissent entr'eux un état de tranquillité bien manifeste. C'est sans doute cette ressemblance qui a porté M. *Whitt* à placer la raison des retours périodiques, affectés aux fievres intermittentes, dans une disposition nerveuse, spécifique, fixée sur les premieres voies. M. *Wan-Svieten* fait aussi dépendre cette cause d'une disposition indéterminée dans le systême nerveux.

2°. Les maladies nerveuses & la fievre peuvent avoir une même origine & être décidées par le même concours de circonstances extérieures ; ainsi tous les moyens d'irritation portés sur la région épigastrique, ou même en général sur la surface intérieure de quelques visceres, sont également capables, & d'exciter la fievre & de développer des symptômes nerveux, comme nous l'avons exposé précédemment.

3°. La maniere dont se terminent les deux affections que nous mettons ici en parallele, vient encore en preuve de l'analogie qui les unit ; car nous avons vus que le troisieme période de la fievre en amene la solution, en décidant une erruption abondante de sueurs dont l'effet est de relâcher, de ramollir le corps, en changeant la distribution vicieuse de ses mouvemens ; *in omni febre utilis est rarefactio & relaxatio*. Or, les observations de MM. *Freind*, *Whitt*, *Tissot*, *Cullen*, &c. ont prouvé que les maladies dans lesquelles le génie nerveux prédomine, ont coutume de se terminer par un écoulement

de ſueur analogue à celui qui fait la ſolution naturelle de la fievre ; c'eſt que ces ſueurs s'établiſſent ſur les ruines du ſpaſme qui les empêchoit de couler, & qui, une fois rompu, permet aux forces de ſe répandre uniformément ſur toute l'habitude du corps, dont tous les points s'ouvrent librement à l'erruption de la ſueur qu'elles menent à leur ſuite.

4°. La concentration ou l'accumulation des forces ſur l'épigaſtre pendant le premier période de la fievre, eſt mis en évidence par les concrétions polypeuſes & l'amas d'un ſang noir & épais, qui ſe trouvent occuper le voiſinage des poumons & du cœur chez les perſonnes mortes au milieu d'un accès fébrile. Mais ſi nous faiſons attention que les maladies de nerfs, déterminées par des ſpaſmes fixés & long-temps ſoutenus ſur les viſceres du bas ventre, laiſſent les mêmes accidens après elle, nous pourrons, de ces deux faits rapprochés, tirer un nouveau trait de reſſemblance entre les deux affections dont nous cherchons à démontrer l'analogie: or, nous ne craignons pas d'avancer que l'affection hypocondriaque, dépendante d'un état ſpaſmodique ou nerveux des organes digeſtifs, laiſſe aſſez communément de ces concrétions polypeuſes, qui farciſſent & embaraſſent les vaiſſeaux de l'eſtomac. Le célebre M. *Kœmpf* aſſure avoir preſque toujours vu ces vaiſſeaux diſtendus & gorgés d'un ſang noir & épais chez les cadavres de ceux qui étoient morts à la ſuite de la maladie qu'il appelle *infarctus vaſorum abdominalium*, laquelle n'eſt autre choſe qu'une affection hypocondriaque produite par un état ſpaſmodique ou nerveux des premieres voies.

5°. On ſait que la fievre introduit à la longue une conſtitution vraiment nerveuſe, que ſes mouve-

mens répétés avec trop de fréquence, amenent quelquefois des maladies de différentes especes qui tiennent à cette constitution, & qui, lorsque la fievre est terminée d'une maniere incomplette ou trop brusque, se produisent dans toute la vérité & dans toute la plénitude de leur existence. Tous les observateurs nous fournissent des exemples de ces sortes de maladies survenues à la suite des fievres intermittentes supprimées mal-à-propos, ou par l'administration mal-entendue du quinquina.

6°. Le Médecin est d'autant plus autorisé à placer les maladies nerveuses dans une classe voisine de celle des fievres, qu'elles demandent assez souvent l'emploi des mêmes moyens curatifs. Tous les Praticiens ont vu des affections nerveuses guéries par le quinquina, dont l'usage, comme on le sait, a quelque chose de spécifique dans les fievres intermittentes qui, sous ce rapport, viennent donc encore se confondre avec ces premieres.)

Les rapports que nous venons d'établir se prennent de la fievre, en tant que fievre, & comme détachée de toutes les causes qui la décident, mais ne la forment pas; ils découlent de son essence réelle, & ils existent, malgré toutes les complications qui la changent, la modifient & la détournent continuellement de sa simplicité primitive. Létablissement de ces rapports suppose donc des caracteres qui ne peuvent se trouver que dans cet état de pureté, c'est-à-dire, dans les phénomenes dont cet état présente l'appareil, & dont l'origine exclut formellement l'idée de toute espece de causes différentes; car les phénomenes émanés de ces causes, ne peuvent servir à caractériser la fievre en général, & sous l'apparence exclusif d'un acte fébrile, puisqu'ils tiennent à des dégénérations humorales par-

ticulieres, qui annoncent des maladies diverſes avec leſquelles la fievre s'unit, ſe complique & ſe modifie d'une maniere très-variée (1). Or, ces dégénérations humorales ſe diviſent en pluſieurs claſſes, dont chacune donne lieu à des eſpeces de maladies ſemblables, congéneres, & qui ſont réellement du même ordre, avec des différences néanmoins déterminées par la circonſtance de s'exercer dans tel ou tel organe, d'une maniere plus ſpéciale; & comme toutes les eſpeces d'affections locales d'un ſeul & même genre, ou qui tiennent à une ſeule & même cauſe, à un ſeul & même fond de maladie, s'accompagnent pour l'ordinaire de fievres qui ſe développent de la même maniere, éprouvent des redoublemens ſemblables, & produiſent des phénomenes analogues, nous ſommes conduits à reconnoître que chaque organe eſt ſuſceptible de recevoir autant d'affections diverſes qu'il y a d'eſpeces de fievres différentes, que les mots péripneumonie, ophtalmie, dyſſenterie, fievre, ſont des mots également vagues, ſi leur ſens n'eſt déterminé par la connoiſ-

((1) On peut regarder tout ce que je dis depuis la page 64 juſqu'à la page 66, comme un tableau abrégé de la doctrine que l'on enſeigne dans l'Univerſité de Montpellier, où je me félicite d'avoir ſuivi longtemps les leçons de pluſieurs grands Maîtres, tels que MM. *Brouſſonet*, *Vigarous*, *de Grimaud*, *Fouquet*, &c. Je m'appuye avec confiance ſur l'autorité reſpectable de cette fameuſe Ecole, dont la gloire n'a rien perdu de ſon ancien éclat, & dont le mérite n'eſt point au-deſſous de la célébrité que lui valurent de grands hommes, & que l'on voit ſe ſoutenir encore au même niveau par le zele & les moyens de ceux qui les font revivre. Si les Médecins françois avoient tous écrit ſur la philoſophie médicinale, d'après des vues auſſi relevées que celles du Chancelier *de Barthez*, s'ils avoient toujours expoſé ſur la Médecine pratique des idées auſſi ſaines que celles de M. *de Grimaud*, ils auroient eu moins ſouvent à endurer la dériſion & le mépris des ſavans étrangers. On doit ſouhaiter que l'un continue le ſuperbe ouvrage qu'il a déjà commencé, & que l'autre donne bientôt au public ſon cours de fievres, qui eſt ſans contredit le traité le plus complet & le plus achevé qu'il ſoit poſſible de citer en ce genre.)

ſance

ſance de la cauſe dont elles dépendent, & dont elles doivent tirer leur dénomination ſpécifique; qu'il y a conſtamment un rapport, une liaiſon entre l'enſemble des phénomenes relatifs à la fievre qui accompagne chaque affection locale, & la nature même de ces affections, qui doit donc dès-lors être étudiée dans le génie de la fievre concomitante, ſuivant le précepte de MM. *Selle* & *Stool*, auquel MM. *Weiſſ* & *Plenciz* ont donné le dernier degré d'évidence; ainſi, pour nous ſervir d'un exemple à la portée de tout le monde, la péripneumonie n'eſt point une affection qui ſoit toujours la même, & elle doit ſe diviſer en autant d'eſpeces différentes, qu'il y a de cauſes maladives capables de ſe fixer ſur le poumon, & d'y établir un principe d'inflammation.

Sydenham diſoit, en parlant de la péripneumonie, qu'elle ne différoit de la fievre générale, qu'en ce que dans cette derniere la cauſe avoit plus d'énergie & d'extenſion. Il y a donc une péripneumonie inflammatoire exquiſe, & celle-là s'accompagne d'une fievre qui, dans ſa marche & dans ſes progrès, préſente des analogies multipliées avec la fievre inflammatoire générale, & qui lui reſſemble au point d'indiquer pour la péripneumonie la même méthode de traitement que ſi elle exiſtoit toute ſeule, & complétement dégagée de l'affection locale avec laquelle elle eſt unie. Il y a une péripneumonie bilieuſe gaſtrique, & le caractere le plus déciſif que donne M. *Stool* pour la reconnoître, eſt le génie de la fievre concomitante, qui ne differe pas de la fievre gaſtrique bilieuſe proprement dite, & conſidérée indépendamment de toute complication locale, dont la cauſe dépend, comme on le ſait, d'un amas de ſucs bilieux contenus dans les pre-

mieres voies. *Duret*, *Bianchi*, *Stool* & plusieurs autres, ont décrit des péripneumonies bilieuses essentielles, c'est-à-dire, qui reconnoissent pour cause une dégénération bilieuse placée sur la substance même du poumon, & celle-ci s'accompagne d'une fievre à laquelle il ne manque rien pour être confondue avec la fievre bilieuse générale, décidée par une surabondance de bile qui infecte la masse entiere des humeurs. *Bianchi* observe que cette fievre retient pour l'ordinaire les principaux caracteres des fievres intermittentes qui suivent le type tierce; *febris concomitans est de genere tertianarum & magno cum ardore & calore acerrimo procedit.* Enfin, les sucs muqueux ou pituiteux déposés sur l'organe pulmonaire, y établissent le siege d'une affection veritablement pituiteuse qui se produit sous les symptômes de la péripneumonie essentielle, & qui attaque ordinairement les hommes d'un âge avancé & d'un tempérament affoibli. On peut voir dans la description qu'en ont donné *Sydenam*, *Huxam*, *Stool*, sous le nom *de peripneumonia notha*; *Grant* sous celui de *peripneumonie attrabilaire*, combien la fievre qu'elle s'associe conserve de ressemblance avec la fievre lente nerveuse d'*Huxam* qui, comme nous l'avons déjà dit, est une fievre pituiteuse par excellence. C'est donc, encore un coup, dans le génie de la fievre concomitante que nous devons chercher à connoître ce qui différencie réellement les affections locales, & dès-lors c'est sur la connoissance de cette fievre que porte la regle unique d'après laquelle nous devons classer les affections locales, & en soumettre les especes à un ordre de division qui puisse facilement se rapporter à la pratique.

Ce que nous venons de dire doit s'entendre des

maladies chroniques comme des maladies aiguës ; & la loi d'étudier les especes des maladies dans la nature de la fievre concomitante, convient également aux unes & aux autres, puisqu'elle indique la nécessité où nous sommes d'employer tous les moyens capables de nous dévoiler la cause d'une maladie pour être en droit de prononcer sur sa véritable nature, & de déterminer au juste ce qu'elle est ; car les indications curatives se tirent toutes de la cause qui entretient la maladie, & il n'y a de traitement convenable & solide, que ce ui dont l'objet est de combattre cette cause, de la détruire, ou du moins de l'énerver sensiblement. Or, chaque espece de cause maladive peut marcher avec vitesse & se produire sous forme d'affection aiguë, ou bien elle peut opérer par un mouvement moins rapide, & s'établir d'une maniere lente & chronique, sans qu'elle cesse pour cela d'être essentiellement & fonciérement la même ; car, le temps que dure une maladie ne peut servir à la caractériser d'une maniere convenable, & la distinction établie entre les affections aiguës & les affections chroniques n'est d'aucune utilité pour le Médecin-praticien qui doit placer dans la même classe toutes les maladies susceptibles de céder à la même méthode de traitement : & n'est-il pas clair que les maladies qui reconnoissent une seule & même cause génératrice doivent être soumises à l'action des mêmes moyens curatifs, quel que soit d'ailleurs l'espace de durée auquel répond le développement total de leurs phénomênes ? Le temps en effet pris en lui-même n'est qu'une abstraction de l'esprit qui n'a d'autre valeur réelle que celle qu'on est convenu de lui attacher.

Cette distinction des maladies déduite de leur

durée plus ou moins longue, eſt dans le fait ſi peu importante que les premiers Médecins ne la connoiſſoient pas. *Hippocrate* a fait un traité de *victu in acutis*; mais il eſt aiſé de voir que par ce mot il entend en général toutes les maladies qui ſe compliquent de ſymtômes graves & qui inclinent à la mort, ou qui ſont menacées au moins d'une terminaiſon prompte & pernicieuſe. On ne voit dans ſes ouvrages rien qui puiſſe ſe rapporter aux maladies chroniques. Ce n'eſt qu'a l'époque où ſe montra la ſecte des méthodiſtes que l'on vit paroître cette diviſion des maladies, & *Thémiſon* eſt le premier au rapport de *Cælius-Aurelianus* qui ait écrit en particulier des maladies longues & chroniques. *Cælius* aſſure même que de tous les Médecins qui étoient venus avant *Thémiſon*, les uns n'avoient rien dit de ces maladies, ſoit qu'ils les jugeaſſent incapables de céder aux remedes de l'art, ſoit qu'ils aimaſſent mieux les placer ſous la dépendance des baigneux, que ſous le domaine des Médecins, les autres n'en avoient traités que d'une maniere vague, peu détaillée, & en même-temps qu'ils avoient parlé des maladies aiguës Ce qui nous induit fortement à croire qu'ils regardoient les maladies aiguës & les maladies chroniques comme devant être compriſes dans une ſeule & même claſſe, & comme pouvant former des états différens d'une même maladie, ſans apporter aucun changement, aucune différence à ſa véritable nature.

L'opinion des anciens étoit bien mieux entendue que celle des modernes qui ont voulu ſéparer & diviſer les maladies aiguës des maladies chroniques, & les ranger comme des épeces différentes dans deux claſſes générales & diſtinctes. Je ne vois pas en effet pourquoi deux maladies qui reconnoiſſent la même

cauſe formatrice, & qui par conſéquent demandent à l'art, les mêmes ſecours ceſſeroient d'etre identiques & ſemblables, parce que l'une s'acheve en plus ou moins de temps que l'autre. Et en effet il n'y a preſque point de maladies qui ne ſe préparent d'une manière lente & ſucceſſive, & qui à meſure qu'elles ſe forment ne préſentent tous les caractères d'une affection chronique. Ce n'eſt qu'à la longue, peu à peu, & lorſqu'elles ſont entiérement formées, que leur marche devient plus manifeſte & plus rapide. Dira-t on pour cela que toutes les maladies changent de nature pendant la durée totale de leur développement, & que priſes à leur origine, elles different eſſentiellement de ce qu'elles ſont dans la ſuite ? MM *Vagler* & *Roëderer* diſent que la maladie muqueuſe dont ils donnent la deſcription, étoit preſque toujours chronique dès ſon début, & qu'elle ne devenoit aiguë ou fébrile que long-temps après, & le plus ſouvent à l'occaſion de quelque cauſe accidentelle ou extérieure. *Rariſſimè ſecunda (acuta) hujus morbi ſpecies ſimul & ſemel hominem adoritur, quam ut plurimùm præliminaria chronica è longinquo quaſi diſponunt, donec vel per tranſitum quemdam, rariori in caſu per ſaltum additâ cauſâ cujuſdam ſcintillâ ut animi pathemate, irâ, mærore, febris incendium ſuſcitetur &c. de mor. muc. pag.* 74. Voilà bien certainement une ſeule & même maladie chronique à ſon origine, & qui ſe transforme en aiguë dans la ſuite, par la ſeule raiſon qu'elle devient fébrile ; & puiſqu'elle demandoit d'ailleurs l'emploi des mêmes moyens curatifs dans l'un ou l'autre période, il eſt clair que la circonſtance d'être plus ou moins avancée, n'apportoit aucune altération, aucun changement à ſa véritable

nature, & qu'elle ne laiſſoit pas d'être toujours la même, ſoit qu'elle fût exempte, ſoit qu'elle fût accompagnée de fievre pour paſſer de la forme chronique à l'état aigu.

(*Valleſius* avoit avancé que les maladies aiguës pouvoient ſe prolonger au-délà du vingt-ſeptieme jour, d'après un paſſage des épidémies, dans lequel le pere de la Médecine donne la deſcription d'une fievre aiguë qui ne décida la mort qu'au-delà de ce terme. *Proſper Martian* cherche à détruire cette prétention de *Valleſius*, en faiſant voir que le malade dont parle *Hippocrate* ne fut pas travaillé d'une affection aiguë pendant tout le temps que dura la maladie, puiſque le quatorzieme & le vingtieme jour, il fut exempt de fievre & perdit dès lors le caractere eſſentiel qui pourroit nous faire regarder ſa maladie comme ayant été aiguë depuis le commencement juſqu'à la fin : *quandò quidem decimâ quartâ die ſine febre fuit, atque etiàm vigeſimâ, & ideò non poteſt dici eum acutè laboraſſe uſquè ad vigeſimum ſeptimum diem. Proſp. pag.* 221. En ſorte que *Proſper Martian* aſſigne l'exiſtence de la fievre comme ce qui détermine eſſentiellement une maladie à ſe préſenter ſous forme aiguë, & il nous la donne pour le ſigne manifeſte dont ſe ſervoit *Hippocrate*, lorſqu'il vouloit indiquer cet état ou cette modification des maladies. Or nous avons prouvés, *qu'il eſt très-difficile d'établir aucune différence légitime entre des affections eſſentiellement fébriles & d'autres maladies qui manquent de tous les ſignes caractériſtiques de la fievre.* Nous pourrions ajouter qu'*Hippocrate* dans ſon troiſieme livre des épidémies, en montrant la ſucceſſion de pluſieurs maladies qui ſe remplacerent mutuellement chez le même ſujet, dit en termes formels, que ces maladies différoient

bien les unes des autres, en ce qu'elles étoient plus ou moins aiguës, mais que cette différence ne touchoit en aucune maniere à leur nature réelle, *à præcedenti pariter differens non naturâ, ſed acutie tantùm*, epid. lib. 3. ſect. 2. Il eſt donc bien plus conforme à la bonne logique de penſer que des maladies produites par une cauſe commune, differant quelquefois par la maniere dont la nature ſe comporte à l'égard de cette cauſe qu'elle attaque & combat avec plus ou moins d'activité, ne laiſſent pas pour cela d'être analogues, congéneres & d'appartenir à la même claſſe naturelle.)

Ainſi dans les maladies aiguës, la nature eſt en poſſeſſion de toutes ſes forces, & elle dirige contre leur cauſe tout l'appareil des moyens propres à les affoiblir & à les détruire complétement. Dans les maladies chroniques, cette activité lui manque; elle n'oppoſe qu'une réſiſtance moins vive, & les combats qu'elle leur livre ſont plus foibles & plus ralentis. De là vient qu'elles affectent une marche moins rapide & moins manifeſte; mais encore un coup, cette différence dans leur marche n'en ſuppoſe aucune dans leur nature, toutes les fois qu'elles dépendent de cauſes ſemblables; & nous voyons aſſez ſouvent des maladies chroniques demander le traitement qui convient aux affections le plus éminemment aiguës. Il arrive par exemple tous les jours, que l'altération inflammatoire donne lieu indifféremment à des maladies longues ou courtes, qui ſe guériſſent par tout l'appareil des moyens antiphlogiſtiques. *Sydenham* parle d'un rhumatiſme chronique, qu'il traitoit d'abord par de fréquentes ſaignées, & dont il terminoit la cure par l'uſage très-abondant du petit lait & d'un régime végétal. Il n'eſt pas rare de rencontrer ce rhumatiſme obſervé par *Sydenham*,

chez les perſonnes qui ont éprouvé la ſuppreſſion de quelque évacuation habituelle, chez les femmes parvenues à l'âge critique, lorſque la ceſſation des régles ſe fait tout d'un coup, &c. *Morton* a décrit une eſpece de phthiſie pulmonaire, entretenue par un état de phlogoſe ou d'inflammation habituelle. *Stool* a vu des hydropiſies qui ne cédoient qu'à l'uſage continué des antiphlogiſtiques. *Sidenham* a connu des dyſſenteries inflammatoires, & il rapporte l'obſervation d'une femme qui éprouvoit une dyſſenterie depuis trois ans, dont il procura la guériſon par des ſaignées abondantes & fréquemment répetées. Une des cauſes les plus familieres des maladies chroniques, eſt ſans contredit l'état ſaburral des premieres voies, & les remedes qu'elle indique ſous cette forme, ne ſont pas différens de ceux qu'elle demande, lorſqu'elle décide ſimplement des affections aiguës.

Mais ce qui prouve ſur tout l'analogie qui exiſte entre les maladies aiguës & les maladies chroniques dépendantes d'une cauſe ſemblable, c'eſt qu'elles ſe ſuccedent mutuellement les unes aux autres, c'eſt qu'une maladie aiguë paſſe facilement à l'état de maladie chronique, & que pour opérer cette transformation, il ſuffit quelquefois de troubler la nature au moment où elle s'occupe à corriger la matiere morbifique, ou bien de lui interdire, par un effort bruſque & mal entendu, les voies de décharge & de ſolution qu'elle ſe ménageoit elle-même. *Hippocrate* avoit déjà dit que la pleureſie pouvoit paſſer à l'état d'empième, ſi la matiere purulente n'étoit évacuée dans l'eſpace de quinze jours, & enſuite à celui de phthiſie, ſi l'établiſſement de cette excrétion étoit retardée au delà du quarantieme; ce qu'il exprime par les deux

aphorismes suivans. *Quibuscumque pleuritici fientes in quatuordecim diebus non repurgantur, his ad suppurationem transitio fit, aph.* 8 *sect*.5. *Quicumque ex pleuritide suppurati fiunt, si in quadraginta diebus repurgati fuerint ab eâ die quâ ruptio facta fuerit liberantur, si verò non ad tabem transeunt. Aph.* 15. *sect.* 5. Les observations modernes confirment cette sentence *d'Hippocrate*; tous les Praticiens ont vu des phthisies qui ne devoient leur origine qu'à des peripneumonies mal-traitées, ou trop souvent renouvellées. *Morton* dans sa superbe phtysiologie remarque avec beaucoup de vérité que les péripneumonies mal terminées laissent après elles dans la substance du poumon des tubercules dures & faciles à s'enflammer, qui deviennent une cause fréquente de phthisie pulmonaire; & ces tubercules indiquent les moyens qui étoient appropriés à la maladie aiguë précédente. M. *de Haën* cite quelques observations de ce genre; & M. *Stool* a décrit bien des phthisies qui étoient survenues à la suite de ces péripneumonies ainsi dégénérées, comme on peut le voir dans le troisieme volume de son *Ratio Medendi*. Le même Auteur a vu des hémophtisies inflammatoires dégénérer en phthisies qui conservoient avec elles la plus parfaite ressemblance. Il n'est pas rare de voir des fievres aiguës se transformer en maladies lentes & chroniques par le seul déplacement de la matiere morbifique qui, du systême vasculaire dans lequel elle rouloit librement, se porte sur d'autres organes où cette liberté lui est interdite. Ainsi la fievre inflammatoire générale se termine quelquefois par un épanchement de sérosité dans le tissu cellulaire qui décide des hydropisies vraiment inflammatoires, comme l'a vu M. *Stool*. Ainsi la fievre bilieuse laisse

ſouvent après elle des jauniſſes partielles ou générales qui ſubſiſtent pendant long-temps. Nous pourrions multiplier les faits de ce genre. Mais outre qu'ils trouveront place dans le cours de ce Mémoire, je crois que ceux dont nous avons fait l'énumération ſuffiſent pour prouver victorieuſement que les maladies aiguës ſont ſujettes à dégénérer en maladies chroniques, qui, dans ce cas, doivent bien évidemment être rangées ſous la dépendance du même état maladif. Enfin ce qui eſt plus déciſif encore en faveur de l'opinion que nous établiſſons ici, c'eſt que la même cauſe peut produire indifféremment des maladies aiguës & des maladies chroniques, ſelon qu'elle tombe ſur des corps placés dans telles ou telles circonſtances. M. *Cullen* obſerve que la même fievre appliquée ſur un ſujet qui jouit de toutes ſes forces diſpoſe ſes périodes de tierce en quarte pour paſſer à l'état de continue, tandis qu'elle les transforme de continue en tierce, en quarte, & ainſi toujours en ſe prolongeant, lorſqu'elle attaque un corps affecté d'une débilité ſenſible. On ne doit pas être ſurpris d'après cela que ces maladies ſoient également aſſujetties à être altérées par le concours des mêmes objets extérieurs, & que M. *Stool* ait vu la phthiſie demander un traitement différent d'une ſaiſon à l'autre, parce que ſon influence extérieure lui donnoit un caractere bien différent, & produiſoit ſur elle les mêmes changemens qui arrivent à toutes les maladies aiguës par une cauſe ſemblable.

Après avoir prouvé que les deux opinions qui étendent ou bornent trop le pouvoir de la fievre ſont également défectueuſes, il me reſte à montrer ſes influences particulieres ſur telles ou telles eſpeces de maladies chroniques. Après avoir décrit les deux

principaux périodes de la fievre dont l'un s'annonce par des phénomenes évidemment ſpaſmodiques, & l'autre, par un mouvement de réaction ou de détente bien marqué, il me reſte à les rapprocher des phénomenes qui conſtituent chaque claſſe de maladies chroniques, afin de les comparer enſemble & de déduire les biens ou les maux qui doivent en réſulter. C'eſt-là ce que je vais tâcher de développer & d'éclaircir dans la ſeconde Partie de ce Mémoire.



SECONDE PARTIE.

Pouvoir de la nature ſur les Maladies, ſelon qu'elles ſont plus ſimples ou plus compliquées. Tableau abrégé des Maladies chroniques. Quelles ſont celles que la queſtion concerne. Les avantages ou les dangers de la fievre indiqués par la cauſe manifeſte de certaines Maladies. Celles qui ſuccedent à des Maladies antérieures. Celles qui dépendent de la ſuppreſſion d'un effort ſalutaire. Celles qui dépendent de contagion. Cauſes cachées ou matérielles en tant qu'elles indiquent ſi la fievre eſt utile ou nuiſible. Maladies nerveuſes, &c. Maladies humorales, &c. Maladies ſpécifiques, &c. &c.

PArmi les Médecins qui ont examiné les influences de la fievre ſur différens états maladifs, quelques uns ont ſenti la néceſſité de remonter aux principes & de faire voir en général les révolutions étranges que les mouvemens fébriles doivent pro-

duire ſur le corps qui en eſt le ſujet ; mais aucun n'a déterminé au juſte le mode de cette action & la nature des effets qu'elle doit décider par rapport à telles ou telles eſpeces de maladies en particulier, de maniere qu'il regne encore beaucoup d'obſcurité & de confuſion ſur les véritables circonſtances qui rendent la fievre utile ou dangereuſe, parce que portés à ſubſtituer toujours les produits de nos conceptions à ceux de la nature, nous avons laiſſés échapper depuis long-temps la chaîne réelle des maladies pour les aſſujettir & les plier à des claſſifications artificielles tirées de principes éloignés & étrangers à la véritable doctrine du corps vivant, parce qu'au lieu de regarder la fievre comme une portion, comme un accident des maladies qu'elle accompagne, & de s'en ſervir pour étudier le génie ou la nature réelle de ces maladies, les Médecins modernes en ont faits une claſſe particuliere d'affections maladives dont ils n'ont pu dès-lors voir & ſaiſir nettement l'influence ſur des états de maladie différens, parce qu'enfin on néglige un peu trop la recherche intéreſſante des grands rapports de liaiſon qui uniſſent entre eux tous les phénomenes de chaque maladie dont on a fauſſement voulu détacher la fievre concomitante, ſans qu'on ſe ſoit apperçu que ces deux choſes compriſes ſous la même dépendance, aſſujetties au même ordre de révolution & de développement devoient ſe rapporter le plus ſouvent à une cauſe identique & commune, ce qui a fait perdre de vue les traits frappans de convenance par leſquels ces deux choſes ſe touchent & ſe confondent, les influences réciproques qu'elles exercent l'une ſur l'autre, & les fins pour leſquelles la nature les aſſemble, les unit & les combine d'une maniere ſi étroite.

Il n'eſt pas douteux que chaque maladie dans ſa marche uniforme & réglée préſente un enchaînement bien ordonné de phénomenes, dont pluſieurs tendent puiſſamment à faciliter l'élaboration ou la coction de la matiere qui la cauſe; & c'eſt une choſe bien importante dans l'hiſtoire de ces phénomenes que de rechercher ceux qui rendent la maladie ſuſceptible de réclamer les ſecours de l'Art, pour les diſtinguer nettement de ceux qui l'affranchiſſent de ſon pouvoir. Ainſi toutes les maladies ſimples & familieres à la nature dont elle ſe débarraſſe par ſa propre activité, s'irritent & s'aigriſſent au contraire ſous le dangereux emploi des remedes par leſquels l'Art a coutume de tourmenter & de contraindre les mouvemens ſalutaires ſur la régularité deſquels s'appuye la certitude de leur iſſue. Celles qui s'éloignent tant ſoit peu de cette ſimplicité primitive, telles que ſont les fievres éphémeres prolongées & toutes les affections qui leur répondent dans l'ordre naturel des maladies, ſe terminent d'une maniere d'autant plus manifeſte & plus sûre, que l'eſpace qui borne leur durée ne permet pas à l'Art d'altérer ſenſiblement les moyens que la nature ſe ménage contre elles. Auſſi le régime fait-il le point fondamental du traitement propre à ces ſortes de maladies, en cela d'accord avec les vues curatives de la nature, qui, par un inſtinct ſupérieur quelquefois à la raiſon, inſpire aux malades un dégoût abſolu pour toute ſorte d'alimens.

Mais à meſure que les maladies ſe compoſent elles deviennent plus réfractaires & elles cedent plus difficilement aux efforts de la nature, dont l'activité ſe ralentit & s'éteint à proportion du temps qu'elles mettent à parcourir les différentes périodes qui partagent leur durée. C'eſt-là ce qui jette tant

d'obſcurité ſur la pratique de l'Art dans les maladies longues & chroniques ; car comme elles ſont aſſujetties à une marche obſcure & tacite, & qu'emportées par un progrès lent & imperceptible, elles ne nous permettent ni d'embraſſer la longue chaîne d'altérations & de changemens qu'elles préſentent, ni de ſaiſir diſtinctement chacune des nuances ſucceſſives & correſpondantes aux états divers par leſquels elles ſont obligées de paſſer, il eſt clair que le Médecin doit être inceſſamment embarraſſé & ſur le choix des remedes convenables à la nature même de la maladie qu'il lui eſt difficile de concevoir dans toute ſa vérité, & ſur le temps de leur application relative à ſes divers états qui ſe trouvent d'ailleurs ſans ceſſe intervertis & dérobés à ſes regards par le déſordre, le trouble & la confuſion que répandent ſur ſa marche ſimple & réglée, les accidens qui s'y joignent pendant le développement total de ſes phénomenes, lequel comprend, comme nous l'avons déja dit, un eſpace de temps conſidérable. Cependant comme il n'y a point de liaiſon néceſſaire entre le temps & la nature réelle d'une maladie, & comme la collection totale des phénomenes qu'elle produit peut ſeule nous éclairer ſur l'eſpece de traitement qui lui convient, il faut la conſidérer, indépendamment de tout ce qui tient de près à la durée plus ou moins longue de ſon développement, il faut arrêter pour ainſi dire ſa marche, la décompoſer en différentes périodes partielles, iſoler chacun de ſes temps, la dépouiller de toute circonſtance accidentelle ou étrangere, écarter d'elle tout ce qui n'eſt pas elle, ou qui ne découle pas immédiatement de ſon eſſence, & oublier enfin toutes les variétés de forme dont elle eſt ſuſceptible pour ne s'attacher qu'à la nature

réelle de ces phénomenes fondamentaux dont l'ensemble compose, à proprement parler, tout notre système médicinal, & dont la connoissance est également nécessaire & pour les maladies dans lesquelles ces phénomenes se suivants à des époques reculées, n'amenent la crise qu'au bout d'un intervalle de temps assez long, & pour celles qui, entraînées par ùn mouvement moins ralenti, s'achevent dans un espace de temps plus court, de maniere que la durée des unes & des autres ne serve jamais à caractériser la succession de leurs phénomenes, mais trouve plutôt sa propre mesure dans la rapidité avec laquelle cette succession procede.

Le développement réglé & soutenu de chaque maladie, quel que soit d'ailleurs le temps marqué pour sa terminaison, présente donc un assemblage de phénomenes d'après lequel nous pouvons juger de l'événement heureux ou malheureux qui se prépare pour elle ; & nous devons regarder en général comme d'un bon augure tous les symptômes qui émanés de la maladie même entrent dans sa marche bien ordonnée & font partie des moyens que la nature oppose à l'action destructive de la cause dont elle dépend : car il n'y a que des symptômes étrangers & surajoutés à la maladie essentielle qui, en contrariant sa marche paisible & réguliere puissent la compliquer & l'altérer d'une maniere pernicieuse. Or ce que nous disons en général de tous les phénomenes qu'une maladie traîne à sa suite peut & doit s'appliquer à la fievre, qui mérite bien une des premieres places dans le nombre des actes par lesquels la maladie obtient une terminaison avantageuse ou funeste ; dès-lors nous pourrions avancer comme une vérité incontestable, que la fievre est utile dans

les maladies chroniques, toutes les fois qu'elle se trouve intimement liée & coordonnée avec les autres phénomenes de la maladie, de maniere à en composer une portion nécessaire, & que réciproquement elle est dangereuse dans tous les cas où ses mouvemens n'étant point excités par les forces même de la maladie, ne découlent pas essentiellement de sa nature réelle, & tendent au contraire à intervertir & à troubler la tranquillité de son cours. C'est là sans doute la regle la plus générale qu'il nous soit possible de poser sur l'objet de la question présente, & c'est bien certainement à quoi se réduira en derniere analyse tout ce que nous dirons dans la suite. Il s'agit maintenant d'appliquer ce principe général & lumineux à toutes les circonstances des maladies dont nous allons offrir le tableau abrégé.

Et d'abord nous devons rayer du catalogue des maladies chroniques toutes ces indispositions légeres qui revenant de temps à autre, disparoissent complettement pendant les intervalles, & ne se présentent jamais que sous forme d'affections aiguës, comme sont par exemple les migraines périodiques, les coliques habituelles, & toutes ces affections particulieres qui forment plutôt des symptômes multipliés d'un seul & même état maladif, que des maladies essentielles & déterminées. Car nous savons que la destruction de ces divers symptômes est toujours subordonnée à celle de la cause générale qui les entretient, & dont l'existence peut se manifester en se produisant sous des formes infiniment variées.

La question ne concerne pas non plus les maladies avantageuses à la nature, qui en contracte l'habitude pour se préserver d'accidens plus graves,

&

& dont la ſuppreſſion facilite le développement de certaines cauſes éminemment deſtructives, à l'action deſquelles leurs efforts ſalutaires oppoſoient un obſtacle ſoutenu. Telles ſont la plûpart des éruptions cutanées, des écoulemens habituels, les hémorrhoïdes, &c. Il eſt évident que ces maladies ayant pour effet de mettre le corps à l'abri de plusieurs attaques dangereuſes, & de détourner les léſions plus graves dont il eſt menacé, demandent à être reſpectées, & ſe refuſent dès-lors à l'emploi des moyens capables d'en arrêter le cours d'une maniere bruſque & ſoudaine. Tous les ſecours de l'art devant donc ſe borner à les favoriſer & à les maintenir, il eſt clair que la fievre eſt d'une indifférence abſolue par rapport au traitement qu'elles indiquent. Ne ſeroit-il pas ridicule en effet de chercher à déterminer ſi la fievre peut contribuer ou nuire à la guériſon des maladies qu'il eſt toujours dangereux de guérir? Il ne faut pas perdre de vue cependant que l'influence de la fievre ſur ces ſortes de maladies complétement nulle par rapport à elles-mêmes, peut quelquefois devenir utile comme ſigne qui indique leur permanence; & cela doit avoir lieu dans toutes celles qui ſont accoutumées à coincider avec ce ſymptôme, de maniere qu'il leur eſt impoſſible d'exiſter ſans lui, comme il arrive dans la plûpart des éruptions cutanées dont le progrès s'annonce bien ſouvent par une véritable fievre éruptive : le flux hémorrhoïdal débute pour l'ordinaire par un mouvement de fievre nerveuſe éphémere, &c. La fievre dans tous ces cas ne fait donc rien au traitement, quoiqu'elle puiſſe ſervir au pronoſtic; & voilà pourquoi nous avons dit que ſous ce point de vue ces maladies étoient placées hors des *limites* de la queſ-

tion qui fait précisément l'objet de ce Mémoire.

Les maladies chroniques se forment lentement & ne parviennent qu'à la longue à l'état qui les caractérise & les détermine ce qu'elles sont ; en sorte qu'elles restent plus long-temps soumises à l'influence des causes occasionelles ou extérieures sous l'action desquelles tombe leur développement. Aussi pour délivrer le corps de ces maladies ne suffit-il bien souvent que de le dérober à l'impression nuisible de ces causes. La phthisie prise dans son premier degré se guérit quelquefois par le seul changement d'air. Ceux qui sont attaqués du scorbut de mer, en sont délivrés dès qu'ils sortent du vaisseau, & qu'ils se trouvent transportés dans un nouvel ordre de circonstances. On a vu les symptômes de l'hypocondriacie, de la mélancolie, &c. disparoître par l'éloignement des objets extérieurs qui avoient le pouvoir de les ramener. Il ne seroit pas difficile de rassembler des observations qui prouvent que l'épilepsie, la catalepsie, & la paralysie même, ont été prévenues au moment de leur formation, par les moyens capables de soustraire le corps à l'influence des objets extérieurs avec lesquels ces maladies étoient disposées à se rencontrer. Mais il ne s'agit pas de déterminer ici le petit nombre d'indications curatives fournies par les causes extérieures à la présence desquelles répond le développement de ces maladies, puisque nous devons nous occuper uniquement de ce qui peut concourir à rendre le symptôme fébrile utile ou dangereux, & que cette recherche n'est pas de nature à être aidée par les considérations relatives aux causes occasionelles ou extérieures ; l'effet de ce symptôme étant quelquefois le même dans des maladies décidées par des causes extérieures bien

différentes, tandis qu'au contraire il agit différemment dans des maladies dont le développement tombe sous le même assemblage de causes occasionelles. Ainsi pour nous servir d'un exemple sur lequel on ne puisse pas élever des contestations raisonnables, une maladie chronique, survenue à la suite de fievres intermittentes supprimées à contre-temps, ne peut éprouver les retours de la fievre sans avantage, quelle que soit d'ailleurs la nature de celle dont la suppression a occasioné son établissement. Voilà bien dans ce cas une maladie qui peut tenir à un seul & même état maladif, à une seule & même cause matérielle, comme on parle aujourd'hui, & qui demande cependant à être confondue dans l'esprit du Praticien, quoiqu'elle puisse être suscitée & mise en jeu par des causes occasionelles bien différentes. Mais c'est un objet sur lequel nous devons bientôt revenir. Nous verrons encore que la fievre est en général utile dans toutes les maladies nerveuses spasmodiques, quoique leur formation se trouve souvent amenée par des causes extérieures qui n'ont entre elles aucun rapport de ressemblance ou d'analogie, comme est par exemple l'impression du froid comparée à celle des substances astringentes; car ces deux causes qui n'ont rien de commun sont également capables de déterminer des maladies spasmodiques, auxquelles on doit appliquer les mêmes remedes: il est évident que les effets de la fievre ne peuvent dans aucun cas être rendus reversibles sur les causes occasionelles des maladies dont l'action ne sera jamais empêchée, affoiblie, ou même seulement détournée par ces salutaires efforts. Il faut donc faire abstraction de toutes les causes dont l'examen n'indique rien par rapport à l'utilité ou

au danger de la fievre, & porter exclusivement notre attention sur celles qui peuvent éclairer l'un & l'autre de ces points.

Maintenant il paroît que dans le nombre de ces causes propres à tracer le traitement d'une maladie chronique, & à déterminer la maniere avantageuse ou funeste dont il est modifié par la concurrence du symptôme fébrile, nous devons placer toutes celles qui renferment la raison immédiate de son existence, & qui comme telles présentent l'objet d'après la connoissance duquel il faut partir pour juger si l'on a droit de réprimer la fievre comme funeste, ou de la favoriser comme salutaire, puisque le sort de la maladie est toujours attaché à celui de la cause d'où elle tire son origine directe, & dont la destruction entraîne par conséquent celle de la maladie qui en est le produit.

Or, parmi les causes qui indiquent les dangers ou l'utilité de la fievre, & qui sous ce point de vue méritent seules de nous occuper ici, les unes se montrent à découvert & sont faciles à saisir au premier abord, de maniere qu'elles ne laissent aucun doute sur leur existence & sur leur nature; les autres sont plus cachées, moins apparentes, en sorte que pour être connues elles ont besoin d'être étudiées dans l'ensemble des symptômes dont elles contiennent le principe & le germe.

Mais il faut bien faire attention que par ces causes manifestes nous n'entendons pas ici indifféremment toutes les causes extérieures, occasionelles, ou procathartiques, suivant le langage de l'école, car il seroit ridicule encore un coup de vouloir déduire aucune indication de ces sortes de causes qui ne produisent pas immédiatement la maladie, & qui supposent toujours quelque chose

d'inhérent au corps lui-même, qu'elles mettent bien en jeu, mais sans lequel leur action resteroit nulle, & la maladie n'existeroit pas. Ainsi, par exemple, l'impression d'un air froid sur la poitrine décide une inflammation de cet organe qui est bientôt suivie de tous les symptômes de la péripneumonie. Mais il est évident que cette cause n'indique rien pour le traitement, puisque ce n'est point par elle que la maladie s'entretient & que dans d'autres circonstances elle auroit même déterminé des affections toutes différentes. Il n'y a presque point de maladie en effet qui ne puisse reconnoître pour sa cause occasionelle la suppression de la transpiration insensible, décidée par un air froid brusquement appliqué sur quelqu'une des parties du corps.

Et réellement les causes extérieures ou procatartiques n'ont pas une action absolue, nécessaire & si fixement arrêtée qu'à chaque espece de cause extérieure, réponde toujours un assemblage de phénomenes analogues; mais au contraire, ce qu'elles font est toujours subordonné à l'état particulier du corps auquel s'étent leur influence, & elles ne le font jamais que conséquemment à la disposition dans laquelle se trouve être le corps au moment où elles agissent sur lui (1): en sorte qu'il est

(1) Il n'y a ici ni équivoque ni contradiction, malgré l'étrange abus de logique, par lequel on voudroit vainement nous étourdir en mettant à contribution toutes les ressources du pesant syilogisme & du tranchant dilême. Lorsqu'on ne veut pas se donner la peine d'étudier les opinions d'un auteur, lorsqu'on ne s'est point mis en état de le comprendre, on ne doit prononcer qu'avec une extrême réserve sur la vérité ou la fausseté de ses principes. Mais, on est bien plus blâmable encore d'oser les mettre en opposition pour s'épargner le travail de les combattre, en criant bien fort qu'ils se contredisent, & en s'efforçant de le faire acroire par je ne sais quels pitoyables sophismes. L'esprit profond qui saisit l'ensemble des choses & qui les étudie dans leurs rapports réciproques, voit la maniere dont elles se suivent & s'enchaînent mutuellement. L'esprit superficiel qui ne voit rien, trouve de l'incohérence & des contradictions par-tout.

possible à deux sujets d'être affectés bien diversement par une seule & même cause de cette espece, s'ils sont disposés d'une maniere différente, comme le prouve l'observation de *Sydenham* qui a vu sous la même constitution de l'air, des maladies différentes s'établir en même-temps. *Hippocrate* avoit déjà senti la vérité & l'importance de ce fait, auquel on pourroit ajouter un nouveau point d'autorité par rapport à notre objet, en observant que le traitement des maladies chroniques doit être modifié & changé à mesure que l'on passe d'une saison à une autre saison, d'un climat à un nouveau climat, quoiqu'elles aient été occasionées par les mêmes causes extérieures. Ainsi M. *Stool* assure que généralement la phthisie demande à être traitée bien différemment d'une saison à l'autre, quoique la cause extérieure à laquelle on seroit tenté de rapporter l'établissement primitif de cette maladie ne participe point à ces changemens. Il suit de là que l'influence bonne ou mauvaise de la fievre, sur les maladies chroniques, ne peut être estimée d'après la connoissance de ces causes extérieures ou procathartiques, comme on parle dans l'école, & qu'elle doit être exclusivement déterminée par la nature même de la maladie, ou plutôt par la comparaison des effets observés dans des états de maladie analogues.

Cependant il arrive quelquefois que ces causes renferment en elles-mêmes des motifs qui reglent l'administration des moyens curatifs, & qui, pour en revenir toujours à notre objet, indiquent les biens & les maux que la fievre produit dans certaines maladies, soit que ces maladies restent sous leur dépendance, comme cela a lieu dans l'introduction des miasmes contagieux, soit que ces

caufes tiennent elles-mêmes à des états antérieurs qui, par la maniere dont ils modifient la maladie préfente, méritent qu'on y faffe attention, dans le jugement qu'il s'agit de porter fur la nature de fes fymptômes, comme les maladies aiguës, les fievres intermittentes dégénérées en affections chroniques, nous en offrent des exemples multipliés. Nous allons donc examiner les maladies chroniques dépendantes de caufes manifeftes capables de jeter quelque lumiere fur les effets heureux ou malheureux qu'elles ont à attendre de la fievre, & qui par conféquent font les feules qu'il nous importe de connoître. Je les réduis aux trois ordres fuivans.

1°. Les maladies chroniques furvenues à la fuite de maladies antérieures.

2°. Les maladies chroniques dépendantes de la fuppreffion d'un effort critique & falutaire.

3°. Les maladies chroniques dépendantes de contagion.

Maladies chroniques furvenues à la fuite de maladies antérieures.

Nous avons déja vu, dans la premiere partie de notre Mémoire, que les maladies aiguës font fujettes à fe transformer en chroniques, & nous avons rapporté quelques exemples de ce changement, qui n'eft jamais fi abfolu, que la maladie nouvelle ne retienne quelque chofe de l'affection précédente. Il paroît même, à proprement parler, que cette tranfmutation vient en général de ce que l'on a fupprimé mal-à-propos la fievre qui accompagnoit la maladie aiguë, & qui travailloit à lui procurer une folution avantageufe. Il eft remarquable en effet que ceux chez lefquels cette transformation s'opere font communément des fujets affoiblis par l'âge ou par les

maladies, ou bien encore par les vices de tempérament ; de maniere qu'il ne leur reste pas une quantité de forces suffisantes pour fournir au développement libre & soutenu de la fievre, dont la coexistence arrêteroit la maladie sous une forme aiguë. MM. *Vagler* & *Roëderer*, dans leur traité *de Morbo mucoso*, observent que l'épidémie qu'ils décrivent marchoit d'une maniere lente & chronique, jusqu'à ce que le malade eût assez de force, ou la cause maladive assez d'énergie pour exciter un mouvement sensible de fievre.

(Mais quoi qu'il en soit, il est au moins bien certain qu'une maladie passe de l'état aigu à la forme chronique, toutes les fois qu'elle y est contrainte par la foiblesse de la nature, qui cesse d'être en possession des forces nécessaires pour la terminer en peu de temps. Or cette impuissance de la nature est souvent amenée par des causes si différentes, qu'il est impossible de la relever par les mêmes secours. Il est donc important de bien connoître la cause dont elle dérive, afin d'examiner si la fievre pourroit avoir prise sur elle, & si l'on a droit de favoriser ou d'empêcher ses effets : car si elle dépend d'une extinction profonde & radicale des forces, comme on le voit dans les maladies lentes proprement dites, qui succedent aux affections aiguës dégénérées, il est clair que la fievre, en donnant à la nature une activité qu'elle ne peut soutenir sans une dépense de forces supérieure à la somme de celles qui lui restent, hâteroit bientôt son dépérissement & sa fin. Mais si cet état de foiblesse tient à un obstacle quelconque qui s'oppose à l'exercice des forces, & qui gêne la liberté de leur développement, comme lorsqu'elles se trouvent opprimées sous le poids de la pléthôre, ou

ſous les efforts du ſpaſme, on ne doit rien craindre de la fievre, pourvu que les cauſes de cette oppreſſion ſoient placées dans les limites de ſa puiſſance. Tel eſt le cas où l'action des forces vitales ſeroit embarraſſée & rendue difficile, par des ſpaſmes fixés ſur quelqu'un de leurs centres principaux, & relativement auxquels la fievre agit de la même maniere que dans toutes les affections ſpaſmodiques, dont nous aurons occaſion de parler: *Febris ſpaſmum ſolvit.* Hipp. Il n'en eſt pas ainſi de la pléthôre que la fievre tend à renforcer, en portant dans toute la maſſe des fluides une commotion, un trouble qui manque rarement d'en augmenter le volume. *Huxham* diſoit que les ſujets forts & pléthoriques éprouvent, à chaque accès de fievre, une foibleſſe générale & proportionnelle à l'accroiſſement que prend alors l'état habituel de pléthôre, dont leurs fluides ne s'éloignent jamais).

Le principe le plus généralement reçu, celui qui ſemble être de l'application la plus étendue, dans le traitement des maladies chroniques, eſt, ſans contredit, de s'oppoſer à la lenteur de leurs progrès, & de les amener à l'état d'une affection aiguë, qui préſente plus de ſimplicité, & qui ſe prête mieux à l'emploi des remedes convenables.

Il eſt aiſé de voir combien ce principe mérite d'attention, lorſqu'il s'agit de maladies chroniques ſurvenues à la ſuite d'une maladie aiguë mal terminée, puiſqu'alors on ne peut en opérer la guériſon avec plus de certitude qu'en la ramenant à être ce qu'elle étoit déja, ſur-tout ſi dans ſon état antérieur elle conſervoit tous les caracteres eſſentiels de bénignité qui promettent une favorable iſſue. Or la fievre décide preſque ſûrement ce re-

tour, pour lequel M. *de Bordeu* a bien vu qu'elle étoit une condition en quelque ſorte néceſſaire.

C'eſt donc en rappellant la maladie aiguë dégénérée que la fievre peut être utile, dans toutes les maladies occaſionées par cette cauſe. Mais pour cela il faut que les dangers attachés à l'affection aiguë ſoient moindres que ceux dont la maladie ſeroit menacée, ſi elle conſervoit ſa forme chronique. La regle la plus sûre, en ce cas, eſt de déterminer ſi la fievre qui opere la transformation de chronique en aiguë tient à une augmentation réelle des forces, ou à un accroiſſement accidentel de la maladie, ou bien encore à une complication pernicieuſe, comme cela arrive quelquefois. Dans le premier cas, la fievre & le changement qu'elle procure ſont également avantageux; dans les deux derniers, l'une & l'autre ne peuvent avoir que des effets extrêmement funeſtes.

La fievre entraîne bien moins d'inconvéniens, & elle eſt d'une utilité bien plus évidente par rapport à toutes les maladies qui ſurviennent après des fievres intermittentes mal traitées, ou trop bruſquement arrêtées par l'adminiſtration mal-entendue du quinquina. On doit conſulter ſur cet objet, les ouvrages de *Morton*, de *Torti*, de *Werlof*, de *Sénac*, &c. Tous ces Auteurs conviennent en général qu'une précaution importante, avant l'adminiſtration du kina, eſt d'évacuer les premieres voies, & plus généralement de détruire les cauſes matérielles ou occaſionelles, de quelque nature qu'elles ſoient. On eſt embarraſſé ſur le choix des faits qui prouvent que des maladies chroniques de toute eſpece ne tardent pas à ſuccéder aux fievres intermittentes, lorſqu'on a négligé cette précaution: Et cela va au point, que ſi des ſymptômes urgents

demandoient le prompt uſage du kina, il faudroit, après l'avoir donné, tourner toutes ſes vues du côté des premieres voies, ou même rappeller la fievre par des moyens convenables. C'eſt d'après cette vue que M. *Stork* étoit dans l'habitude de faire prendre un léger purgatif.

Bianchi a prétendu que les purgatifs donnés dans la convaleſcence des fievres intermittentes n'avoient pas le pouvoir de les rappeller. La plûpart des Médecins ſe ſont recriés contre cette aſſertion de *Bianchi*; & *Sydenham* avoit déjà dit qu'un ſimple lavement de lait ſuffiſoit pour ramener une fievre ſupprimée depuis peu. En parlant des précautions que l'on doit prendre pour exciter la fievre, nous verrons d'après M. *Werlof*, que relativement aux fievres intermittentes, tous les moyens d'excitation doivent être placés dans la ſemaine paroxyſtique, c'eſt-à-dire, dans la ſemaine qui, à compter du moment où la fievre eſt terminée, répond avec exactitude au jour ſur lequel tomboit le paroxyſme. Ainſi pour que la fievre ſoit vraiment utile, il faut qu'elle revienne au temps marqué par le type même de la fievre précédente, puiſque cette circonſtance-là peut ſeule donner à la fievre le caractere qui la rend critique par rapport aux maladies, à la deſtruction deſquelles ſes mouvemens ſont devenus néceſſaires. Il ſeroit à craindre en effet qu'une fievre dont le développement ſe feroit à une époque différente du temps déſigné, reſtât d'une efficacité nulle pour arrêter le progrès des maladies qu'on auroit en vue de combattre par elle. La guériſon complette de ces maladies ne pouvant être attachée qu'aux retours d'une fievre ſemblable par le type, & par l'enſemble des phénomenes, à celle dont la ſuppreſſion leur a donné naiſſance.

Maladies dépendantes de la ſuppreſſion d'un effort critique & ſalutaire.

Les évacuations habituelles que le corps éprouve dans l'état de la plus parfaite ſanté, ne peuvent être ſupprimées ſans occaſioner des accidens graves, auxquels on ne remédie qu'en tâchant de les rappeller. Il en eſt de même des maladies ſalutaires qui, ayant pour objet de mettre le corps à l'abri de maladies plus dangereuſes, ne deviennent funeſtes elles-mêmes que lorſqu'elles ſont arrêtées d'une maniere bruſque & ſoudaine, parce qu'elles laiſſent la liberté de ſe développer à celles dont auparavant elles préſervoient le corps. Il ſuffit de rétablir ces efforts critiques & ſalutaires, pour emporter d'un ſeul coup les maladies produites par cette cauſe manifeſte, tant qu'elles reſtent ſous ſa dépendance, & qu'elles ne forment point encore de maladies réelles & poſitives. Toutes les indications ſe réduiſent alors à enrayer les progrès de la maladie, & à la faire avorter au moment de ſa naiſſance, en remettant le corps dans l'état avantageux qui le défendoit contre ſes atteintes. L'état heureux ou malheureux de la fievre eſt donc ſubordonné au rétabliſſement de cet effort ſalutaire ; de ſorte qu'elle eſt utile, ſi elle favoriſe ce retour ; elle eſt nuiſible, ſi elle le dérange.

(Or, on ne peut bien eſtimer tout cela, ſi l'on ne ſait d'abord quelle eſt la cauſe prochaine dont l'action a ſupprimé cet acte propice qu'il s'agit de rappeller ; c'eſt une choſe évidente ſur-tout, lorſque ces ſuppreſſions ne viennent qu'à la ſuite d'une altération plus profonde qui exiſtoit antérieurement. Ainſi les affections de l'eſtomac empêchent quelquefois l'écoulement des regles au

point d'amener tous les ſymptômes de la chloroſe, ſi on ne remédie à cette cauſe ſecondaire en combattant l'état maladif de l'eſtomac, qui eſt la ſource primitive de tous ces déſordres. Les maladies de la peau ſont fréquemment ſuivies d'une ſuppreſſion ſi abſolue des évacuations du ventre, qu'elles entraînent tous les ſignes de la conſtipation & d'une hypocondriacie commençante : *Hoffmann* dit que les ſujets ſcorbutiques chez leſquels les évacuations du ventre ſe ſuppriment, ſont menacés des vices de la peau qu'il a décrits ſous le nom de pourpre chronique (1). M. *Selle* obſerve que les dartres attaquent particuliérement les gens qui ont l'habitude des hémorrhoïdes, & qui en ſont ſubitement délivrés (2). La ſuppreſſion d'une gale critique décidée, par le retour de la maladie dont elle conſtituoit la criſe, s'accompagne pour l'ordinaire de tous les accidens attachés à la répercuſſion de la gale eſſentielle, &c. &c. C'eſt moins à rétablir les efforts critiques ſupprimés qu'il faut s'appliquer, dans tous les cas de cette eſpece, qu'à détruire la premiere cauſe de cette ſuppreſſion qui n'eſt évidemment que ſecondaire & ſubordonnée).

Lorſqu'il n'y a pas d'équivoque ſur l'indication de rappeller directement ces efforts critiques avortés, on tâche de le faire par des moyens dont la maniere d'agir ſe rapproche aſſez de celle qui procure communément la fievre. Tels ſont ſur-tout les ſudorifiques, les emménagogues, les véſicatoires, & tous les ſecours qui, en pouſſant les forces vers la ſurface extérieure du corps, diſpoſent les organes

(1) Voy. *Hoffman. de purp. chron.*, tom. 3, pag. 403.
(2) Voy. le Manuel de Pratique, traduit par M. *Coray* de maniere à faire oublier que c'eſt une ſimple traduction.

par lesquels ces efforts se faisoient, à s'y prêter de nouveau. Il en est même plusieurs dont l'usage n'a réellement d'effet qu'après avoir excité un mouvement sensible de fievre, comme est l'inoculation de la gale, que l'on emploie avec succès contre un grand nombre de maladies.

Mais les maladies dépendantes de la suppression d'un effort salutaire ne restent pas assujetties à la cause manifeste, & elles peuvent, comme les autres, s'en affranchir & subsister indépendamment d'elle. Alors elles indiquent par elles-mêmes, & les moyens qui vont à emporter la cause manifeste deviennent insuffisans, parce que du moment où elles s'établissent dans le corps d'une maniere profonde & permanente, elles supposent des altérations de différente nature, qui forment leur véritable cause, & la seule capable d'indiquer les choses convenables ou nuisibles; ce qui les place dans la grande classe des maladies dépendantes de causes cachées, inhérentes au corps qu'elles attaquent, dont nous ne tarderons pas à nous occuper.

Maladies dépendantes de contagion.

Les maladies que l'on doit rapporter à un virus dont l'impression contagieuse, transmise d'un individu à un autre par voie de communication, ont toutes quelque chose de spécifique qui tient à la nature du miasme délétaire, & qui suffit pour les distinguer de toutes les especes de maladies connues auxquelles il imprime son caractere & ses allures. Le traitement de ces maladies est si puissamment modifié par la nature de la cause spécifique dont elles dépendent, qu'il est nécessaire, pour régler le choix des remedes, de les considérer dans deux états différens : car, ou bien les miasmes contagieux in-

troduits depuis peu dans le tiſſu cellulaire y flottent librement, & ne demandent, pour être chaſſés & rejetés au-dehors, que l'emploi des moyens capables de pouſſer vers l'organe de la peau, & d'ouvrir ſes pores à l'évacuation qui doit s'en faire, ou bien ils pénetrent plus avant dans le corps, & ils infectent la maſſe entiere des humeurs, en la frappant d'une dégénération ſpécifique dont les produits ont beſoin d'être livrés aux actes de la coction; & alors il faut avoir recours aux remedes altérans capables d'attaquer la dégénération dans ſon principe, & de rendre aux humeurs les propriétés naturelles qu'elles ont perdues. La fievre, à raiſon du ſpaſme général qu'elle amene, eſt évidemment dangereuſe ſous le premier point de vue, puiſqu'elle s'oppoſe à ce que l'organe de la peau puiſſe ſe prêter à la ſortie des miaſmes retenus dans le tiſſu cellulaire; & comme la maladie, dans le ſecond cas, conſtitue une affection grave, dont les progrès ſe meſurent aſſez communément ſur l'intenſité de la fievre, il ſuit qu'on eſt preſque toujours autoriſé à redouter les mouvemens fébriles, comme ſignes qui annoncent la gravité de la maladie, & qui ne peuvent d'ailleurs être d'aucune utilité par rapport à elle, à moins qu'elle ſe trouve compliquée avec quelqu'une des cauſes générales que nous allons prouver être de nature à en retirer des avantages manifeſtes.

Cauſes cachées des maladies chroniques qui indiquent ſi la fievre peut leur être utile ou dangereuſe.

Quelque important qu'il ſoit d'avoir égard aux cauſes manifeſtes ou procathartiques, dans tous les cas dont nous venons de faire mention, il faut

avouer néanmoins que le plus ſouvent leur effet ſe réduit à mettre en jeu des cauſes plus cachées, pour le développement deſquelles elles ſont de ſimples occaſions. Or, ces cauſes cachées conſiſtent dans l'état particulier des ſolides & des fluides, auquel répond la génération d'une maladie, & qui renferme la raiſon immédiate de ſon exiſtence & de ſa durée : *morbi rationem continet*, dit l'excellent M. *Selle*, *rudimenta pirethol. introd.* Le caractere diſtinctif de cette cauſe eſſentielle & vraiment médicinale eſt dans la liaiſon intime qu'elle conſerve toujours avec le traitement, & qui fait dépendre une maladie d'elle ſeule; de maniere que pour la diſſiper, il faut auparavant qu'elle ſoit attaquée, combattue & détruite par les moyens appropriés. Ainſi le ſpaſme fixé ſur les viſcères du bas-ventre, auquel doivent être rapportés tous les ſymptômes de l'hypocondriacie nerveuſe, conſtitue la cauſe réelle dont elle tire ſon origine. La matiere de l'inflammation, qui doit être altérée, élaborée, changée par le travail de la coction, pour être enſuite évacuée ſous forme de pus, joue un rôle ſemblable dans toutes les maladies inflammatoires. Nous pouvons dire la même choſe des ſucs bilieux, pituiteux, ſéreux, qui, en ſéjournant dans l'eſtomac & les premieres voies, décident tous les ſymptômes des affections gaſtriques ou méſentériques, ſuivant l'expreſſion de *Baglivi*, tandis que répandus dans le ſyſtême entier des vaiſſeaux, ils établiſſent des maladies bilieuſes, pituiteuſes, ſéreuſes générales, &c.

Ces cauſes, que les Médecins appellent cauſes matérielles, ne ſe connoiſſent point par un ou pluſieurs ſymptômes détachés; mais il faut, pour les déterminer au juſte, ſe repréſenter à la fois la collection

collection totale des phénomenes qu'elles produisent ; & c'est la difficulté de pénétrer jusqu'à elle à travers les complications infiniment variées de ces symptômes, qui nous engage à les nommer causes cachées. Il ne faut pas croire au reste, qu'elles soient en bien grand nombre ; & il est facile de les ranger sous deux chefs principaux, suivant qu'elles affectent plus spécialement la sensibilité & la mobilité, ou qu'elles tiennent de plus près à une altération établie dans la crasse des humeurs, & dans la substance même des organes. Je réduis donc les causes matérielles & cachées des maladies à former les trois classes générales, qui sont :

1°. Toutes les dépravations, tous les désordres, tous les vices de la sensibilité & de la mobilité ; ce qui constitue la classe des maladies nerveuses.

2°. Toutes les dégénérations que la substance des organes & la crasse des humeurs sont susceptibles d'éprouver habituellement ; & cette classe renferme les maladies humorales.

3°. Les altérations spécifiques dépendantes d'un vice particulier, dont on ne connoît point encore le caractere ; & dans cette classe je place toutes les maladies qui se guérissent par des spécifiques.

Maladies nerveuses, reconnoissant pour cause un vice de la sensibilité, ou de la mobilité.

Le caractere essentiel des maladies nerveuses, consiste dans cette disposition particuliere du corps, qui lui fait éprouver des symptômes graves & alarmans, sous l'action des causes les plus légeres & les moins capables d'altérer l'ordre de ses fonctions, tant qu'elles restent soumises aux loix ordi-

naires de la ſanté. Leur effet le plus général eſt donc non-ſeulement d'introduire du déſordre & du trouble dans l'exercice libre des fonctions, principalement de celles qui ſont relatives à la ſenſibilité & à la mobilité, mais encore d'établir & d'arrêter ces fortés de léſions, de maniere qu'elles s'annoncent par des ſymptômes qui ne ſoutiennent aucune proportion avec les cauſes extérieures auxquelles ils doivent leur développement, & qui ne ſont liés entr'eux par aucun rapport d'analogie où de dépendance. Ainſi l'impreſſion de la main, portée ſur l'eſtomac d'un homme attaqué de ces maux, décide des accidens terribles, & ſuſcite quelquefois des convulſions, que l'on feroit tenté de rapporter aux moyens d'irritation les plus énergiques & les plus puiſſans. Dans cet état, on eſt ſujet à éprouver des ſymptômes morbifiques, par les cauſes mêmes qui ſont les plus familieres au corps, & qui agiſſent le plus conſtamment ſur lui. Les moindres erreurs de régime, les paſſions de l'ame, les promptes alternatives du froid & du chaud, ou de la peſanteur & de l'humidité de l'athmoſphere, &c. toutes ces cauſes légeres & peu importantes donnent lieu à une ſuite d'effets, dont l'apparence effrayante ne répond point à la foibleſſe de leur intenſité. On a vu de ces malades ne pouvoir ſupporter l'haleine des perſonnes qui les approchoient; & tout le monde connoît le trouble étrange dans lequel les jettent certaines odeurs qui, dans l'état d'une ſanté parfaite, auroient à peine été reſſenties.

Il eſt bien évident que ces effets n'ont aucun rapport avec la nature des cauſes extérieures, ſous l'action deſquelles ils ſe rencontrent, & qu'ils dérivent de la diſpoſition maladive dans laquelle ſe trouve

le corps au moment où elles agiſſent ſur lui : dès-lors il eſt facile de concevoir comment des ſymptômes auſſi variés & auſſi différens que le ſont ceux dont s'accompagnent les maux de nerfs, proviennent néanmoins d'une ſeule & même cauſe, & comment cette multiplicité d'effets peut découler ainſi de la même ſource, & appartenir au même fonds de maladie, ſans qu'il exiſte ſouvent le moindre trait d'analogie, la plus foible correſpondance entre les uns & les autres : car ſi nous faiſons conſiſter l'eſſence des maladies nerveuſes dans cette diſpoſition qu'a le corps à s'affecter diverſement, & d'une maniere notable, à la plus petite occaſion, il eſt clair que cet état doit être exalté & renforcé par l'effet même des accidens qu'il détermine ; puiſqu'en général il n'y a pas de moyens d'irritation plus énergiques & plus puiſſans, que les dérangemens qui ſurviennent aux fonctions, & qui oppoſent des obſtacles ſoutenus à l'ordre & à la régularité de leur exercice. Nous voyons par-là que les phénomenes, décidés d'abord par une diſpoſition nerveuſe, ajoutent à cette diſpoſition, ſe transforment en moyens propres à l'entretenir pendant long temps, & deviennent eux-mêmes une cauſe puiſſante de ſymptômes qu'il eſt difficile de ſaiſir, dans leurs complications infiniment variées, & qu'il eſt plus difficile encore d'arrêter & de maintenir à leur véritable place, ainſi le même malade éprouve des alternatives de froid & de chaud ; des douleurs qui ſe ſuccedent bruſquement, & qui, dans leur gradation mal ménagée, parcourent toutes les parties du corps ; des anxiétés extrêmes, que ſuivent quelquefois des marques de déſeſpoir ; des efforts continuels de vomiſſemens, & des vomiſſemens de matieres noires

ou glaireuſes ; des ſyncopes qui ſe changent bientôt en inquiétudes, en convulſions, en ſoubreſauts ; de fréquentes cardialgies, avec des palpitations de cœur immodérées ; un appétit inſatiable pour les alimens, auxquels ſe joignent des goûts dépravés, & une averſion inſurmontable pour certains objets de nourriture ; le reſſerrement de l'œſophage, avec la ſenſation d'une boule qui monte ſuivant la direction de ce canal ; une ſoif ardente, que l'uſage des boiſſons ne peut appaiſer, &c.

Mais indépendamment de ces ſymptômes qui annoncent une affection générale & indéterminée, il en eſt d'autres plus particuliers & plus ſpécialement décidés par la nature des organes ſur leſquels ſe porte cette diſpoſition maladive. Car les ſymptômes qu'elle menne à ſa ſuite, peuvent ſe préſenter ſous des apparences très-variées & prendre la forme de la catalepſie, du tétanos, de l'épilepſie, de l'hipocondriacie, de la manie, &c. ſelon qu'elle borne ſon influence à tel organe circonſcrit & déterminé, ou qu'elle l'étend à toute l'habitude du corps. Et comme cette diſpoſition ne s'introduit qu'à la longue, & qu'elle peut d'ailleurs ſubſiſter pendant un intervalle de temps conſidérable & même ſe tranſmettre par voie de génération d'un individu à un autre, lorſqu'elle eſt une fois profondement établie, il eſt clair qu'elle peut devenir la cauſe de pluſieurs maladies chroniques fort différentes entr'elles par l'apparence des ſymptômes qu'elles produiſent, ſoit à raiſon des formes variées ſous leſquelles cette diſpoſition peut ſe produire, ſoit à raiſon des divers organes qu'elle peut intéreſſer d'une maniere ſpéciale.

Maintenant les maladies nerveuſes peuvent être

considérées sous trois faces principales, c'est-à-dire,

1°. Comme dépendantes d'un principe d'irritation appliqué sur une partie quelconque, vers laquelle affluent toutes les forces qui y établissent le centre d'un spasme plus ou moins général, selon que les effets de l'irritation embrassent une sphere plus ou moins étendue.

2°. Comme dépendantes d'un affoiblissement extraordinaire des forces qui plongent les organes qu'elles animent dans un état d'atonie & de langueur, dont la cause, long temps subsistante, modifie leur sensibilité, de maniere qu'elle répond aux moyens d'excitation les plus légers par des sensations vives & mal réglées.

3°. Comme étant plus positivement le résultat d'un défaut d'équilibre & de régularité dans la distribution des mouvemens & dans l'ordre de leur tendance, ce qui fait prendre aux forces & aux humeurs qu'elles menent à leur suite des directions vicieuses & contraires à celles que demande le libre exercice des fonctions & que suppose la santé (1).

---

(1) Cette division des maladies nerveuses, telle que nous la donnons ici, remonte aux temps les plus reculés. On sait que les anciens Méthodistes admettoient trois causes générales des maladies le *strictum*, le *laxum*, & le *mixtum*. *Sthal*, le grand *Sthal*, dont les Ouvrages sont tant critiqués & si peu connus, fit aussi dépendre bien des maladies de *débilité & de spasme*, &c. *Boerhaave* a reconnu *un état de crispation* & *un état de relâchement*, &c. *Whit* a vu que les maladies nerveuses consistoient ou *dans un excès ou dans un défaut de sensibilité*, &c. *Tissot* a adopté la trop *grande tension* & le trop *grand relâchement des fibres*, &c. *De Barthez* a élevé sa pratique raisonnée des affections nerveuses sur la connoissance *des états respectifs & dominans de spasme ou d'atonie*. *Cullen* dont la Doctrine a la plus grande conformité avec celle de ce dernier, s'en rapproche principalement en tout ce qui concerne la théorie-pratique des maladies de nerfs. Enfin il est peu d'Auteurs

Il n'eſt certainement point de maladies nerveuſes, proprement dites, qui ne puiſſent être rapportées à l'une ou à l'autre de ces trois claſſes, & dès-lors il en eſt très-peu qui ne doivent être aſſujetties à la lenteur d'une marche chronique, puiſqu'elles ſuppoſent toutes dans les organes qu'elles affectent un état de contrainte ou de foibleſſe, qui ne leur permet pas l'emploi des forces dont la nature auroit beſoin pour lutter avec avantage contre la cauſe de la maladie & la dompter en peu de temps. Or nous avons déjà vu & prouvé que les maladies chroniques, abſolument ſemblables aux maladies aiguës analogues, par la cauſe qui les entretient, en different ſeulement par la maniere dont la nature ſe comporte à l'égard de cette cauſe; en ſorte que pour faire paſſer une maladie chronique à l'état de maladie aiguë, il ſuffit bien ſouvent de rendre à la nature les moyens qui lui manquent pour combattre cette cauſe; moyens dont les maladies aiguës lui laiſſent jouir dans toute la plénitude de leur développement. On peut avancer en général que l'état du ſyſtême nerveux ſur lequel s'appuyent toutes les forces actives, au pouvoir de la nature, eſt ce qui décide ordinairement la marche d'une maladie qui lui donne ſa forme, détermine ſes allures & ſoumet l'apparition totale de ſes phénomenes à tel ou tel

---

qui n'ait écrit ſur ces maladies, d'après des idées analogues, auxquelles il ne manquoit peut-être que d'être préſentées ſous un ordre plus ſyſtématique, & ſous des expreſſions plus reſſemblantes. *Willis*, par exemple, a-t-il voulu dire autre choſe en décrivant *l'exploſion* & *la rétraction* des eſprits animaux, comme les deux cauſes générales des maladies convulſives, & *Sydenham* en attribuant tout à *l'ataxie* des eſprits animaux qui peuvent, dit-il, ſe porter en plus ou moins grande quantité dans une partie que dans une autre?

eſpace de durée. Et comme dans les maladies nerveuſes, proprement dites, ce ſyſtême de forces ſe trouve contraint ou affoibli, ou du moins mal ordonné, il n'eſt pas étonnant que leurs progrès ralentis & gênés, ſoient réduits à ſe faire par des gradations ménagées, par des nuances délicates & difficiles à ſaiſir, & qui ſe ſuivent à des époques trop réculées pour que nous puiſſions les concevoir dans leur enſemble, démêler l'ordre de leur ſucceſſion & les rapports de leur filiation mutuelle, à travers le long intervalle de temps qui les cache & les dérobe au ſens le mieux exercé. Il y a donc une bonne partie des maladies nerveuſes qui rentrent dans la claſſe des maladies chroniques, & qui par conſéquent doivent être compriſes dans le nombre de celles par rapport auxquelles on nous demande d'aſſigner les avantages ou les dangers de la fievre.

Et d'abord l'influence bonne ou mauvaiſe de la fievre ſur les maladies nerveuſes, eſt d'autant plus marquée que les phénomenes de l'une, priſe au moins dans toute ſa ſimplicité, ont la plus grande analogie avec les phénomenes des autres, placés auſſi dans le même état de pureté, comme je crois l'avoir ſuffiſamment prouvé dans ma premiere partie. Il n'eſt pas de maladies, en effet, ſur leſquelles l'acte fébrile agiſſe avec plus de puiſſance, & qui éprouvent de ſa part des modifications plus ſenſibles, plus profondes, & plus capables de changer pleinement la forme & la marche qu'elles affectent, & de déterminer d'une maniere plus rapide le malheur ou le ſuccès de leur iſſue. Car la fievre dans ſes deux premiers périodes préſente deux états analogues & correſpondans aux formes principales ſous leſquelles

les maladies nerveuſes ont coutume de ſe manifeſter ; & dans le dernier, elle ſe termine par une éruption de ſueurs qui ſuppoſe un état de relachement & de détente, ſans lequel les ſymptômes ſpaſmodiques nerveux ne pourroient éprouver de ſolution avantageuſe. Mais nous reviendrons ſur cet objet.

Les deux formes générales que prennent les maladies nerveuſes ſont, comme nous l'avons déjà dit, le ſpaſme & l'atonie, & les états divers du corps auxquels elles répondent, diamétralement oppoſés entr'eux, paroiſſent deſtinés dans le plan de la nature à ſe corriger & à ſe remplacer mutuellement ; en ſorte qu'on ne remédie jamais avec plus d'éfficacité à l'un de ces états, que lorſqu'on tâche d'introduire & d'arrêter l'autre. En effet, tous les moyens employés dans le cas de ſpaſme ont viſiblement pour objet d'en modérer & d'en effacer la prédominance, en décidant l'atonie par l'uſage des remedes propres à affoiblir & à énerver le ſurcroît de forces qui coincide avec l'état ſpaſmodique & réciproquement l'atonie ne ſe diſſipe & ne ſe guérit que par l'uſage des ſecours qui vont à exciter & à relever les forces dont l'affoibliſſement conſtitue la cauſe de toutes les maladies renfermées dans cette claſſe. Nous concevons d'après cela que la fievre à raiſon de ſes deux périodes, peut produire de grands effets ſur les affections nerveuſes, puiſqu'elle eſt compoſée des deux états qui ſont les plus analogues ou les plus contraires à ceux dont ces maladies ſuppoſent l'exiſtence, & qu'elle eſt dès-lors en poſſeſſion des moyens les plus capables de les renforcer & de les accroître, ſi elle eſt placée à contre-temps, ou bien de les dimi-

nuer & de les détruire, ſi elle eſt appliquée d'une maniere convenable. C'eſt donc là ce qu'il s'agit de déterminer, en recherchant quels ſont les cas des maladies nerveuſes, dans leſquels la fievre peut être favorable ou funeſte.

Maladies nerveuſes par ſpaſme ou par irritation vive.

Mon objet n'eſt point & ne doit pas être de détailler ici les cauſes qui peuvent donner lieu aux affections ſpaſmodiques, d'examiner quelle eſt la nature de ces affections, & quel eſt l'appareil de ſymptômes qui les accompagne communément (1). Ce travail appartient à un traité complet de maladies nerveuſes, & ce n'eſt pas là ce que la Société royale exige de nous. Je dois donc me borner à conſidérer dans les maladies nerveuſes uniquement, les rapports ſous leſquels la fievre peut leur être de quelque avantage ou de quelque danger.

---

(1) Je renvoie le Lecteur qui voudra ſe procurer des notions plus étendues & plus exactes ſur cet objet, aux Ouvrages de *Sthal*, à ceux de *Willis*, de *Vanhelmont*, aux préleçons de *Boerhaave*, *de morb. nerv.*, à la diſſertation de *Baglivi*, *de fibrâ motrice*, aux excellens traités de *Cheine*, de *Whitt*, de *Tiſſot*, à celui de l'élégant Ecrivain M. *Lorri*, *de melanch. & morb. melanch.* à la Médecine-pratique de *Cullen*, qui contient des idées infiniment précieuſes ſur cette claſſe de maladies, au chapitre des nouveaux élémens de la ſcience de l'homme, intitulé, *Théorie pratique des maladies, dites nerveuſes ou vaporeuſes.* Ce petit chapitre renferme plus de choſes que certains gros livres en réputation. Enfin je deſirerois bien qu'il fût poſſible de conſulter le traité des fievres de M. *de Grimaud*, auquel les Auteurs célebres qui viennent d'être cités, ne dédaigneroient pas encore d'avoir recours.

Nous avons vu que tous les phénomenes du premier période de la fievre, sont décidés par le spasme qui frappe à la fois, & les organes situés à la superficie du corps, & les visceres recélés dans la cavité intérieure du bas-ventre ; & nous avons décrit l'ordre suivant lequel se succedent ces phénomenes dont l'existence est donc attachée d'une maniere étroite à l'établissement du spasme fébrile qui enveloppe tous les organes sous les efforts d'une violente contraction. Nous avons dit de plus, & il seroit facile de démontrer par le fait, que les symptômes du premier période s'effacent & disparoissent à l'arrivée du second, qui semble décider des phénomenes bien opposés, en donnant aux forces & aux mouvemens une impulsion contraire à la direction que leur avoit fait prendre le spasme du premier temps ; & dès-lors on pourroit regarder le période de chaleur comme appliqué à détruire le période de froid, & reconnoître que ce dernier forme la solution naturelle de la fievre, & qu'il laisse après lui cette répartition égale & uniforme des forces à laquelle tiennent de près la liberté & la permanence des fonctions. Aussi la plupart des Médecins prenoient-ils autrefois la suèur pour la crise naturelle de toutes les fievres, *intentio enim perpetua sanandis febribus est per sudores* ; & *Vanhelmont* avoit bien vu que la terminaison des fievres devoit se faire par un mouvement dirigé du centre ou de la région épigastrique vers la circonférence ou l'organe de la peau, *motus verò naturæ ad sanationem febrium requisitus procedit à centro foras, à nobilibus & visceribus ad pellem*, Tract. de febr. Mais *Vanhelmont* avoit tort de réduire à ce moyen toutes les manieres dont peuvent se terminer les fievres,

puisqu'elles reconnoissent autant de terminaisons différentes, qu'il y a de causes capables de les entretenir, & d'organes susceptibles de recevoir spécialement l'impression de ces causes; car outre que la nature des humeurs qui s'évacuent dans chaque espece de fievres est toujours relative à la dégénération spécifique du sang ou des organes qui sert de principe aux mouvemens fébriles tendus & appliqués contr'elle, il est de plus certain que les organes par lesquels se font ces évacuations critiques, varient & changent comme ceux qui servent plus positivement de siege à l'affection maladive, & dans le voisinage desquels la nature a coutume d'établir ses voies générales de decharge.

C'est sans doute pour avoir mal interprété le fait de la solution des fievres par les sueurs, que *Silvius-Delboë* & les Médecins de son temps avoient mis en crédit la méthode sudorifique & incendiaire, contre laquelle *Sydhenam* s'est élevé avec tant de raison, quoique par une contradiction vraiment médicinale, & qui prouve bien le peu de cas qu'il faisoit des causes extérieures, il fit dépendre toutes les maladies d'une suppression de transpiration insensible. Ainsi donc les sueurs ne forment une véritable crise par rapport à la fievre, que lorsqu'elle est absolument simple & réduite à ses deux phénomenes principaux & élémentaires de spasme & d'atonie, de froid & de chaleur; en sorte que leur effet critique porte uniquement sur le premier période qui se dissipe & s'efface sous l'établissement victorieux du second.

Hippocrate avoit bien vu de quelle utilité pouvoient être les moyens capables de décider la sueur, dans les fievres absolument simples & indépen-

dantes des dégénérations humorales, avec lesquelles elles s'unissent & s'associent communément. C'est dans ce sens qu'il faut entendre l'aphorisme 42 de la sect. 7 : *si febris quæ non à bile detineat, aquâ multâ & calidâ in caput affusâ, febris solutio fit.* L'effet avantageux qu'*Hippocrate* attend de ces affusions d'eau chaude sur la tête, tient sans doute à la propriété qu'elles ont de rendre les sueurs plus libres & plus faciles; dès-lors le conseil qu'il nous donne par cet aphorisme, ne doit s'entendre que de la fievre prise dans sa plus grande simplicité, ou même exclusivement dans son premier période, & abstraction faite de toute altération des humeurs, ou de la substance sur laquelle est élevée la structure des organes. *Si has absque putredine humorum aut partium solidarum, dari concedimus*, dit *Prosper-Martian*, un des plus excellens Commentateurs d'*Hippocrate*.

La fievre éphémere, la plus simple de toutes les fievres, est communément dissipée, au bout d'un accès, par une éruption abondante de sueurs, qui emporte toujours la maladie d'une maniere sûre & complette, même lorsqu'elle est produite par l'impression de quelque substance astringente, dont l'effet unique est, bien certainement, de contracter l'organe de la peau, & de le solliciter à des mouvemens fébriles, spasmodiques. Il est aisé de se convaincre, par la lecture des ouvrages d'*Hippocrate*, que ce grand Médecin attachoit la premiere importance aux procédés capables de faire suer copieusement les malades attaqués de ces sortes de fievres; & dans le second livre de ses Epidémies, il nous recommande celui qu'il avoit coutume de mettre en usage, & qui consistoit à jeter sur la tête une quantité considérable d'eau chaude,

jusqu'à ce que les pieds fussent baignés de sueurs, & à faire prendre ensuite de la farine cuite, sur laquelle il ordonnoit de boire du vin de bonne qualité, & de se tenir en repos, après s'être couvert le corps d'une maniere convenable : *si hominem calor corripiat non à bile neque à pituitâ, sed aut à lassitudine aut alias febriat, aquam multam calefacito, deindè ea superfusa caput rigato, donec pedes sudaverint, farinam plurimam & calidissimam edens, ac vinum Meracum insuperbibens, vestimentis contectus facilè quiescat. Epid. lib.* 2, *sect.* 3.

Mais cet effet que produit la sueur, par rapport à une fievre simple, elle le produit également par rapport à tous les symptômes spasmodiques; & les Praticiens ont chaque jour occasion de voir des tumeurs, des spasmes locaux qui, pour se dissiper, ne demandent autre chose qu'un écoulement de sueurs abondant & soutenu; en sorte que les moyens qui vont le plus puissamment à procurer cette éruption salutaire, sont en même temps les plus efficaces pour arrêter & prévenir les suites de ces accidens, dont le kina même ne peut opérer la solution, qu'en excitant ou rétablissant la transpiration insensible.

Il suit de-là que le spasme en général, trouve un correctif assuré dans la sueur, & dans tous les moyens qui, comme elle, étendent le développement des forces, les déplacent diversement, & les transportent loin du centre ou du foyer d'irritation. Or, la fievre nous offre un de ces moyens dans son second période, & l'effet critique qu'il semble avoir, relativement aux symptômes spasmodiques qui remplissent le premier stade, peut & doit s'appliquer à toutes les affections nerveuses, dans lesquelles le spasme offre le phénomene do-

minant. Dès-lors nous sommes autorisés à regarder la fievre comme un instrument de guérison que la nature emploie contre toutes les affections spasmodiques, & à mettre par conséquent ces maladies dans le nombre de celles auxquelles la fievre présente des secours, dont l'Art ne disposeroit l'appareil que par des efforts lents, timides & mal assurés : car il n'est pas douteux, encore un coup, que le mouvement qui termine la fievre, & qui tend à favoriser la répartition égale des forces, & à les rétablir dans leur juste équilibre, détourne, par voie de révulsion, celles qui, ramassées, accumulées en masse, affectent une tendance vicieuse, & qu'il ne contribue ainsi à rompre & à décomposer l'appareil d'efforts, le systême de mouvemens fixés & dirigés sur la partie où s'établit le centre du spasme. S'il est donc une fois prouvé que le second période de la fievre a pour objet d'effacer & de dissiper les symptômes du premier, il me paroît naturel qu'il enleve en même temps, & par un seul & même acte, tous les accidens spasmodiques qui coincident avec lui ; & je ne vois pas trop qu'il lui fût possible de se déployer librement & sans contrainte, s'il n'avoit pas la force de chasser devant lui tout ce qui pourroit apporter à sa marche des obstacles aussi difficiles à surmonter que le sont des spasmes établis d'une maniere permanente & profonde.

Et ce qui prouve invinciblement que le second période de la fievre a un effet anti-spasmodique bien marqué, & qu'en conséquence on peut l'opposer à toutes les maladies dépendantes de spasme, c'est qu'il n'est pas rare de voir des fievres intermittentes accompagnées de symptômes convulsifs & alarmans se dépouiller de ces symptômes à la fin du premier accès, quoiqu'elles continuent

d'exiſter long-temps après, & de ſuivre le même type, ou le même ordre de développement. Dans ce cas, le période de chaleur qui termine le paroxyſme n'ayant d'effet que ſur ce qui appartient au ſpaſme, diſſipe les accidens convulſifs, & laiſſe ſubſiſter la fievre, dont le germe ou la cauſe matérielle eſt placé hors des limites qui bornent ſon pouvoir. Ce moyen de ſolution, malgré ſon efficacité par rapport à l'état ſpaſmodique qui conſtitue le premier ſtade de la fievre, ne peut rien ſur la fievre elle-même, qui lui réſiſte donc, & ne cede qu'aux remedes propres à combattre & à corriger la cauſe dont elle dépend. Voilà pourquoi elle continue de ſe déployer de la même maniere, avec cette différence cependant, que de pernicieuſe qu'elle étoit, par la circonſtance d'être jointe à un ſymptôme grave, elle paſſe à l'état d'intermittente ſimple, & ſe dégage de tout ce qu'elle offroit de terrible & de menaçant. Le célebre *Hoffmann* dit avoir vu des fievres pernicieuſes dans leſquelles on remarquoit des ſymptômes ſpaſmodiques d'une force & d'une continuité qui s'oppoſoient à l'adminiſtration du kina, & qui tomboient à la fin d'un long paroxyſme, ſans que la fievre éprouvât de rémiſſion ſenſible. M. *Bruning* parle d'une jeune fille attaquée d'une fievre dont les accès revenoient de trois en trois jours, & dont le période de froid ou de ſpaſme étoit remplacé & maſqué par des mouvemens épileptiques, qui ne laiſſoient pas de diſparoître à l'approche de la chaleur fébrile, & lorſque les ſueurs commençoient à s'établir. M. *Medicus* a donné la deſcription d'une épidémie de fievre pernicieuſe convulſive, dépendante d'une ſurabondance de ſucs bilieux fixés dans les premieres voies, dont le début s'annonçoit par une

chaleur brûlante, ſans friſſon précurſeur; par des douleurs vivement reſſenties dans le dos, les lombes & les extrêmités; enfin par tous les ſignes des maladies convulſives joints à ceux des affections qui intéreſſent les premieres voies; & ces ſignes ſe ſoutenoient juſqu'à ce qu'une éruption copieuſe de ſueurs terminât l'accès, en adouciſſant les ſymptômes convulſifs, par rapport auxquels la rémiſſion étoit toujours plus marquée. En général, nous pouvons avancer avec l'excellent M. *Ranh*, que toutes les fievres pernicieuſes convulſives, épileptiques, décident un appareil de ſymptômes qui diminuent d'intenſité, & s'affoibliſſent ſenſiblement à la fin du premier paroxyſme, auquel ſuccede toujours un écoulement de ſueurs qui amene bientôt une rémiſſion plus ou moins long-temps ſoutenue. C'eſt dans cet état de rémiſſion que le kina, donné à hautes doſes, peut arrêter & prévenir les ſymptômes du paroxyſme ſuivant, tandis qu'adminiſtré au moment même de l'accès, dans le temps où les forces du malade ſe trouvent le plus éloignées de leur état naturel, & avant qu'elles ſoient un peu revenues à leur mode ordinaire de diſtribution, le kina, loin de calmer les accidens maladifs, ne feroit qu'ajouter aux dangers qui menacent les jours du malade, & ſur l'événement deſquels la fin de l'accès peut ſeul avoir quelque influence.

Les raiſons qui nous induiſent à admettre dans la fievre la propriété d'être anti-ſpaſmodique, peuvent s'étayer encore de l'autorité d'*Hippocrate*, dont l'opinion me paroît formelle ſur ce point, & ne doit ſouffrir aucune conteſtation; car outre qu'il a ſinguliérement multiplié les obſervations de maladies ſpaſmodiques ou convulſives guéries par

l'établiſſement

l'établiſſement de la fievre, comme nous le verrons avec plus d'avantage en ſon lieu ; outre qu'il a donné bien ſouvent l'abſence de la fievre comme un ſigne évident des dangers affectés à ces ſortes de maladies, il dit en termes précis, que la fievre décompoſe & diſſipe le ſpaſme : *febris ſpaſmum ſolvit ;* aſſertion qui ne peut s'appliquer qu'à une fievre abſolument ſimple, conſidérée excluſivement, dans les effets que décide ſon ſecond période, & abſtraction faite de ceux qui ſont produits durant le premier, qui tendent à renforcer & à accroître le ſpaſme, loin de le corriger & de le détruire.

Maintenant ſi nous examinons avec ſoin la nature des remedes les plus généralement employés contre les affections nerveuſes-ſpaſmodiques, il ſera aiſé de nous convaincre qu'ils ont tous pour objet de mettre le corps dans un état analogue à celui où il ſe trouve pendant le ſecond période de la fievre, qui dès lors fait tout d'un coup ce que l'Art tâche de procurer à la longue, par un traitement méthodique & convenable. Tous ces remedes en effet agiſſent, en tranſportant les forces de l'intérieur à l'extérieur du corps, en les diſtribuant d'une maniere plus égale, afin d'empêcher qu'elles s'amaſſent & ſe concentrent ſur un organe plutôt que ſur un autre, & qu'elles forment par cette accumulation vicieuſe les ſpaſmes dont l'exiſtence conſtitue la cauſe de ces maladies, & la ſource des indications curatives.

Les bains tiedes, les frictions faites avec des étoffes de flanelle trempées dans des décoctions de plantes émollientes, un exercice léger & fréquemment répété, le régime affoibliſſant, l'uſage continué du petit lait, de l'eau de poulet & des boiſſons adouciſſantes, les remedes que l'obſerva-

tion a prouvé avoir un effet antiſpaſmodique bien décidé, ceux ſur-tout qui s'appliquent immédiatement ſur l'organe de la peau, & qui agiſſent en ſollicitant l'action des organes ſecrétoires, &c. Tous ces moyens employés dans le cas de maladies nerveuſes ſpaſmodiques, ne tardent pas à diminuer d'une quantité conſidérable les accidens dont elles s'accompagnent, en invitant la nature à ſubſtituer au ſpaſme qui les entretient, une diſtribution égale de forces ſur tous les points de la maſſe du corps qui ne s'y prête qu'à la faveur de la raréfaction ſenſible qu'elle éprouve, & ſous les efforts de laquelle elle s'étend & ſe dilate. *Neceſſe eſt omnibus modis corporis ſumma rarefacere*, diſoit *Galien*, en parlant d'une affection ſpaſmodique, & les moyens qu'il employoit pour obtenir cet effet, rentrent dans la claſſe de ceux dont nous faiſons uſage aujourd'hui; *nulla alia*, dit-il, *datur idonea curatio præter eam quæ ex frictione paratur, & radi debet cutis linteis aſperis deincepsque oleo relaxante perfricari, nullatenùs autem aſtringente. Method. med. liv.* 12. Nous pouvons remarquer que la maniere dont *Galien* conçoit le traitement méthodique des maladies nerveuſes, s'accorde parfaitement avec les idées qu'il s'étoit formées ſur les phénomenes du ſecond période de la fievre, & qu'en rapprochant ces deux idées l'une de l'autre, il n'eſt pas poſſible de refuſer à ce dernier un effet vraiment curatif par rapport à toutes les affections du premier genre, puiſqu'il fait conſiſter leur traitement dans l'emploi des moyens capables de raréfier la maſſe entiere du corps, & que d'un autre côté, il met la raréfaction dans le nombre des phénomenes conſtitutifs de l'état

fébrile. *In omni febre rarefactio & relaxatio*.

Mais comme en Médecine les preuves tirées de l'analogie & de l'autorité ne suffisent pas, & que nos connoissances médicinales ne sont lumineuses & appliquables à la pratique qu'autant qu'elles semblent être des conséquences immédiates & rigoureuses des faits observés, il faut interroger de plus près l'observation qui ne trompe jamais, & qui peut seule porter jusqu'à l'évidence la vérité de nos principes. En lisant avec attention le traité des maladies chroniques de M. de *Bordeu*, on voit que toutes les maladies prises dans la classe des affections spasmodiques sont celles qui cedent le plus facilement à l'usage des eaux, pourvu seulement qu'elles procurent une augmentation sensible de fievre. Dans la seconde partie de ce bel Ouvrage, il parle de plusieurs maladies dépendantes de spasme, comme sont les pâles-couleurs chez les femmes, l'hipocondriacie chez les hommes, qui de chroniques devenoient aiguës, & se terminoient complétement par cette transformation que la fievre décidoit d'une maniere assez brusque. On se laissera persuader sans peine que les eaux minérales agissent le plus souvent en excitant la fievre, si l'on observe qu'elles donnent des résultats qui ne sont point du tout en rapport avec leur nature particuliere : expliquera-t-on, en effet, pourquoi des eaux de nature fort différente réussissent également dans les mêmes maladies, & pourquoi par une raison semblable, des eaux de même espece peuvent se prescrire avec un égal avantage contre des maladies qui admettent des différences bien tranchantes, si l'on ne fait compte que des propriétés fournies par les divers principes qu'elles contiennent, & si l'on ne voit que ces principes distincts

ſe rapprochent & ſe tiennent par un effet commun ? Or il eſt à préſumer que cet effet généralement accordé à toutes les eaux, vient de ce qu'elles peuvent toutes, & dans tous les cas, inviter la nature par de légeres excitations fébriles à reprendre l'exercice de ſes forces, à ſe reveiller & à mettre en jeu une activité qui lui manque dans toutes les maladies chroniques, quel que ſoit d'ailleurs la variété des cauſes dont elles dépendent, & la diverſité des ſymptômes ſous leſquels elles ſe montrent. Cependant ſi nous comparons entr'elles les obſervations que l'on a raſſemblées ſur les guériſons opérées par l'uſage des eaux minérales, il nous ſera facile d'appercevoir qu'elles concernent en grande partie des affections dans leſquelles l'état ſpaſmodique ou nerveux donne des ſignes manifeſtes de ſa prédominance.

Il y a plus, c'eſt que ces ſortes de maladies, pour ſe diſſiper & diſparoître, n'ont bien ſouvent beſoin que d'être ſoumiſes à l'influence des moyens capables de développer des accès fébriles lorſqu'ils n'exiſtent pas, ou de les augmenter lorſqu'ils exiſtent déjà, en changeant, comme par un effort bruſque, la diſtribution naturelle des forces dont le corps eſt pénétré. C'eſt ſur elles effectivement que les paſſions influent de la maniere la plus ſenſible & la plus avantageuſe. Les Ouvrages de tous les Obſervateurs ſont remplis de faits qui prouvent la puiſſance étonnante des paſſions ſur l'événement heureux ou malheureux de certaines maladies que l'on croyoit incurables. Il réſulte de ces faits que les mouvemens excités par les paſſions, tout déſordonnés, tout tumultueux qu'ils ſemblent être, peuvent, dans bien des circonſtances, produire

une révolution avantageuſe par rapport à celui qui les éprouve, & s'oppoſer même quelquefois au progrès des cauſes de maladies dont ſon corps eſt atteint. Et en ſuivant ces obſervations, nous venons à reconnoître que les affections nerveuſes ſpaſmodiques ſont celles qui doivent le plus à leur influence dont aucune maladie ne reçoit les effets avec autant de sûreté & de conſtance. C'eſt là ſans doute qu'elle étoit l'idée *d'Hippocrate*, lorſqu'il diſoit, *quibus in febribus ardentibus tremores facti fuerunt, mentis emotio ſolvit.* Or il eſt aiſé de ſaiſir une relation bien directe, une correſpondance bien intime, entre l'état dans lequel nous jettent les paſſions & l'ordre des mouvemens dont la fievre nous agite, puiſque dans l'un & l'autre cas la diſtribution naturelle des forces ſe trouve étrangement altérée, & que les nouvelles tendances qu'elles reçoivent de la part des paſſions, ſont comme celles que la fievre leur imprime, également portées de la circonférence au centre ſur lequel s'appuyent les viſceres intérieurs dont la région épigaſtrique eſt compoſée, ou rejetées du centre à la circonférence dont l'organe de la peau occupe toute l'étendue.

A côté des modifications puiſſantes que les paſſions font éprouver aux maladies par ſpaſme, nous pourrions placer encore les avantages évidens qu'elles retirent de l'électricité, qui, comme on le ſait aujourd'hui, eſt un des moyens d'excitation les plus actifs & les plus capables d'inviter la nature à développer des mouvemens fébriles. M. *Laroche*, dans *ſon analyſe raiſonnée des fonctions du ſyſtéme nerveux*, obſerve très-bien que les commotions électriques, répétées à pluſieurs repriſes, & ſoutenues pendant un intervalle de temps aſſez

long, peuvent être employées avec ſuccès, toutes les fois que des membres ſont frappés de contractions vives qui les retiennent dans un état de rigidité apparente, en conſéquence de la force tonique, ou d'un ſpaſme permanent de quelqu'un de ſes muſcles. Et ce qu'il y a de remarquable dans cette obſervation, c'eſt que l'électricité ne combat le ſpaſme qu'en décidant l'atonie parfaite des muſcles affectés, puiſque M. *de Laroche* a vu la paralyſie ſuivre fréquemment l'emploi de ces remedes, dans les cas dont nous venons de faire mention. Il nous ſeroit facile de citer des exemples de tétanos, de tremblemens, de convulſions, d'épilepſie, de maladies hiſtériques, de rhumatiſmes, & de toutes les affections ſpaſmodiques, ſous quelque forme qu'elles ſe préſentent, guéries par l'électricité, dont je compare ici la maniere d'agir à celle des ſecouſſes & des agitations que la fievre imprime au corps ſur lequel ſes mouvemens s'établiſſent. On peut conſulter, ſur cet objet, les ouvrages de *de Haën*, *de Prieſtley*, *de Watſon*, de M. *Mauduit*, *de Sauvages*, *de Gardini*, ceux de l'Abbé *Bertholon*, & une excellente diſſertation de M. *Bonnefoi* (1).

((1) Ne pourroit-on pas concevoir, d'après les mêmes vues, quelques-uns des effets produits par la fameuſe chimere du Magnétiſme ? Car en admettant la plûpart des faits avancés par les enthouſiaſtes de ce moyen myſtérieux de guériſon, je ne me refuſe qu'aux conſéquences qu'ils ont voulu en déduire. En admettant que les procédés des Magnétiſeurs peuvent faire quelque choſe dans certaines circonſtances, & lorſque le corps ſur lequel ils agiſſent ſe trouve diſpoſé à reſſentir vivement tous les moyens d'excitation quelconques, & à y répondre par des ſenſations fortes & inaccoutumées, je nie qu'ils faſſent jamais rien d'une maniere abſolue, néceſſaire, & par la vertu déterminée de quelqu'agent ſingulier. Tel autre agent extérieur, tel autre moyen d'excitation, feroit la même choſe, & rameneroit les mêmes prodiges, s'il étoit appliqué ſur le corps, dans les mêmes circonſtances, & ſous le concours exact des mêmes diſpoſitions. Il

Mais l'efficacité de la fievre, dans les maladies ſpaſmodiques, eſt ſur-tout miſe en évidence par la promptitude avec laquelle ces maladies ſe diſſipent d'elles mêmes, dès qu'il ſurvient un léger accès de fievre. Il n'eſt pas rare de voir des enfans qui, par une diſpoſition contractée dans le ſein de leur mere, ſont ſujets à éprouver des mouvemens convulſifs, dont ils perdent l'habitude à l'époque de la dentition; parce que la petite fievre qu'elle leur procure a quelquefois aſſez de force pour emporter les ſpaſmes qui forment la cauſe immédiate de ces convulſions. Et ſi par haſard il arrive que ces maladies réſiſtent aux efforts par leſquels la nature prélude à la ſortie des dents, elles cedent toujours à la puiſſance victorieuſe de la puberté, qui s'annonce auſſi par une fievre, dont l'objet eſt de faire pouſſer au corps un jet bruſque & rapide, en même temps qu'elle attaque dans leur principe toutes les maladies de l'enfance ſuſceptibles de reſſentir avantageuſement ſon influence; auſſi M. *Ruſſel* a-t-il regardé l'époque de la puberté comme amenant la criſe de toutes les maladies particulieres à l'enfance. Idée grande & ſublime, dont le germe ſe trouve dans les ouvrages des Anciens, quoique M. *de Bordeu* l'ait préſenté comme une idée nouvelle.

---

n'eſt pas douteux que l'état de contrainte & de gêne dans lequel on place les malades ſoumis à l'action du Magnétiſme; l'attention ſoutenue qu'on exige d'eux; le mouvement des mains du Magnétiſeur, qui parcourt le corps dans toute ſon étendue; la preſſion que ces mains exercent de temps en temps ſur la région de l'épigaſtre & des hypocondres; les erreurs de l'imagination, qui va toujours au-delà du vrai, pour s'élancer au-devant du miracle *qu'un nouveau Prêtre Egyptien* prépare; tout cela eſt bien propre à troubler la nature, & à la ſolliciter au développement de l'appareil fébrile. Peut-être le Magnétiſme feroit-il de quelqu'utilité ſous ce rapport, comme capable de décider & d'appeller la fievre; mais ce moyen auroit encore l'inconvénient de tous les autres.)

Mais ſans rechercher comment les révolutions de cette eſpece peuvent modifier le corps au point de le dénaturer, pour ainſi dire, & de changer d'un ſeul coup toutes ſes habitudes, ce n'eſt pas ſans raiſon que je ſuis tenté de les attribuer à quelque choſe de ſemblable, ou du moins, de fort analogue aux actes fébriles, puiſqu'il y a bien des circonſtances dans leſquelles la fievre fait ſpontanément, quoique d'une maniere plus lente & plus ménagée, ce qui arrive à la ſuite de ces profondes révolutions. Il n'eſt point de Médecins à qui la pratique n'ait fourni pluſieurs exemples de cet événement ; & il n'en eſt aucun qui ne ſe ſoit trouvé dans le cas de vérifier l'aphoriſme d'*Hippocrate*, *à convulſione aut diſtentione nervorum vexato*, *febris ſuperveniens*, *morbum ſolvit. Aph.* 57, *ſect.* 4. M. *de Sauvages* comprend, ſous la dénomination de ſpaſmes, un genre entier de maladies, auquel il aſſigne la fievre comme moyen preſque unique de guériſon. *Noſol. Méthod.*

En ſuivant avec attention l'hiſtoire des fievres épidémiques, on peut s'aſſurer que ceux qui ſont ſujets aux maladies convulſives n'éprouvent leurs accès qu'à des intervalles plus reculés, tant que dure l'épidémie, ou même qu'ils en ſont totalement délivrés, s'ils ſont frappés de l'épidémie régnante. M. *Tiſſot* rapporte qu'une fievre épidémique très-grave guérit un enfant qui étoit épileptique depuis trois ans, dont les accès revenoient ſouvent pluſieurs fois par jour, & qu'aucun remede n'avoit pu ſoulager. *Hoffmann* parle d'une affection vermineuſe dans laquelle les vers excitoient des mouvemens convulſifs qui duroient juſqu'à ce qu'ils euſſent décidé une véritable fievre, quoique la cauſe des mouvemens fébriles fût auſſi celle qui aupara-

vant produisoit des symptômes convulsifs. *Hippocrate* disoit, fondé sans doute sur des observations de ce genre, qu'il aimoit mieux voir la fievre se joindre aux convulsions, que les convulsions s'unir avec la fievre: *febrem convulsioni supervenire meliùs est quàm febri convulsionem.* Les Anciens avoient surtout la plus grande confiance pour la fievre quarte, & ils la regardoient comme un préservatif assuré de toutes les maladies convulsives, qu'ils avoient vu se dépouiller de tout ce qu'elles offrent de terrible & de dangereux, à l'approche de cette espece de fievre; *qui à quartanis corripiuntur, non ita valdè à convulsionibus corripiuntur. Si verò priùs corripiantur & quartana insuper accedat, cessant. Aph.* 70, *sect.* 5. *Riviere* a dit, dans le même sens: *quartana febris epilepsiæ superveniens & diù perseverans, eam solvit.* Pag. 177.

On a si bien senti de tout temps l'utilité de la fievre, dans les maladies dépendantes de spasme, que l'Art a tâché d'étendre sa puissance sur la production des mouvemens fébriles, qu'il a cru faussement pouvoir solliciter & maîtriser à son gré. La pratique de décider la fievre par des moyens artificiels remonte aux temps les plus reculés. *Hippocrate* faisoit usage de ce secours, dans la vue de guérir le tétanos; & son procédé consistoit à verser brusquement de l'eau bien froide sur toute la surface du corps. Mais pour cela il exigeoit que la saison fût très-chaude; que le malade fût jeune, charnu, bien musclé, d'un tempérament vigoureux, & sur-tout que ses convulsions ne fussent pas occasionnées par une blessure: *quandòque verò in distentione, sine ulcere, juveni carnoso, æstate mediâ, frigidæ multæ adfusio aquæ caloris revocationem facit, calor autem hæc solvit.*

On eſt dans l'uſage de faire ces affuſions d'eau froide en Amérique, où le tétanos eſt ſi fréquent. Tous les autres moyens que l'on a propoſé depuis vont à décider une irritation plus ou moins vive, dont l'effet, puiſſamment reſſenti par la nature, la ſollicite à déployer tout l'appareil des mouvemens fébriles. Je remarque, à cette occaſion, que ces moyens, trop irritans, ne peuvent trouver place dans les maladies ſpaſmodiques, dont un excès d'irritabilité forme le caractere principal. Mais nous reviendrons ſur cet article.

C'eſt donc une choſe inconteſtable que la fievre a une action évidente contre toutes les maladies auxquelles le ſpaſme donne naiſſance; que ſon ſecond période préſente l'inſtrument dont la nature ſe ſert pour mettre en voie de ſolution ces maladies, dans leſquelles il eſt dès-lors avantageux de l'exciter & de la ſoutenir. Cette vérité eſt la conſéquence rigoureuſe des faits & des preuves que nous avons accumulés; & je crois qu'elle peut s'appliquer indifféremment à toutes les maladies qui reconnoiſſent la même cauſe, ayant égard aux circonſtances particulieres, capables de ſpécifier cette cauſe générale, de lui donner ſa forme, & de changer l'ordre des rapports qu'elle ſoutient, avec les effets les plus généraux de la fievre; car nous n'avons conſidéré juſqu'à préſent le ſpaſme que comme occupant tout le ſyſtême des organes, & comme fixé ſur la maſſe entiere du corps, dont il trouble à la fois toutes les fonctions; ce qui conſtitue un genre très-étendu de la claſſe des maladies ſpaſmodiques, & qui comprent toutes celles dont la cauſe frappe le corps dans ſa totalité, & s'annonce par un excès de vigueur & de ton, comme ſont, par exemple, les convulſions, les

tremblemens, le tétanos, la catalepſie, la roideur des membres, &c.

Mais cet état de ſpaſme ou d'irritation vive, ou bien encore de criſpation, comme parlent quelques modernes d'après *Boerrhaave;* cet état, dis-je, peut exiſter plus ſpécialement dans telle partie que dans telle autre; intervertir d'une maniere plus ſoutenue l'ordre de fonctions qui leur eſt départi, & donner lieu par conſéquent à des maladies qui ſe préſentent ſous une apparence de ſymptômes bien différens, quoiqu'elles dépendent d'un ſeul & même état maladif, & qu'elles ſe tiennent toutes par l'identité de la cauſe dont elles procedent. Il n'eſt pas douteux que ces affections ſpaſmodiques locales ſoient puiſſamment modifiées par la nature de l'organe qu'elles occupent, & qu'en général, la circonſtance d'appartenir à tel ou tel organe apporte des variétés conſidérables dans la diſtribution des moyens qu'elles indiquent. Ainſi la fievre, qui eſt toujours utile par rapport à la diſpoſition ſpaſmodique, peut devenir dangereuſe, ou du moins équivoque, à raiſon de l'organe ſur lequel elle établit ſon ſiege d'une maniere plus ſpéciale & plus ſoutenue.

Cependant il ne faut pas perdre de vue que les ſpaſmes qui embraſſent un organe circonſcrit & déterminé ſe guériſſent par la fievre, & ſe guériſſent même plus ſûrement que ceux dont l'action frappe à la fois le corps dans toute ſon étendue; en ſorte qu'à tout prendre les affections ſpaſmodiques locales ou partielles, comparées aux affections ſpaſmodiques générales ou univerſelles, ſont de nature à ſe diſſiper plus facilement & plus complétement par les efforts fébriles, lorſqu'ils n'éprouvent toutefois aucun obſtacle & aucune con-

trainte de la part des organes autour deſquels ces affections s'exercent, puiſque celles-là diſparoiſſent dès le premier période de la fievre, qui eſt donc critique par rapport à elles, ſans avoir beſoin d'être ſuivi du ſecond; car la fievre, dans ſon premier période, amene bien certainement un état ſpaſmodique qui agit en ſens contraire de celui qu'on a deſſein de combattre. Elle étend, elle généraliſe le ſpaſme qui s'étoit porté & limité ſur un organe particulier; elle le détruit par voie de révulſion, & le force à ſe diſſiper ſous les efforts victorieux de celui qu'elle tâche d'introduire ſur toute l'habitude du corps. *Spaſmus ſpaſmum ſolvit*, diſoit le pere de la Médecine; ce qui doit s'entendre des ſpaſmes locaux que l'on décompoſe, ſoit en décidant un ſpaſme plus général qui, par ſon étendue, change la direction des forces, & diſſipe leur accumulation vicieuſe, ſoit en établiſſant ſur des parties oppoſées d'autres ſpaſmes locaux, qui les dérivent & les détournent de leur propre foyer, comme font les ſaignées & les véſicatoires, &c.

Les ouvrages de tous les Auteurs ſont remplis d'obſervations qui prouvent que des affections ſpaſmodiques locales peuvent être emportées par la fievre. Le bon M. *Piquer* cite l'obſervation d'une femme qui fut délivrée par la fievre d'un tétanos partiel. *Prax. Med.* *Wan Swieten* parle d'une céphalalgie & d'une douleur fixée ſur l'épaule droite, qu'une fievre quarte enleva. *Hoffmann* fut conſulté pour une femme qui éprouvoit des mouvemens convulſifs dans le bras droit, & à qui la crainte de ſubir une opération douloureuſe donna une fievre ſi forte, que ſes accès ne revinrent plus. *Hippocrate* avoit déjà remarqué que les coliques & les ſuppreſſions d'urine, décidées par l'irritation de cette liqueur,

étoient mortelles, si la fievre ne survenoit pas avant le septieme jour. *Quibuscumque ex urinæ stillicidio volvulus accedit, hi in septem diebus pereunt, si non febre accedente, urina satis fluxerit.* *Klein* assure, comme une vérité de fait, que la fievre quarte guérit toujours l'asthme convulsif.

Il est assez probable que les obstructions dépendent pour l'ordinaire de spasmes qui attirent & font fluer une plus grande quantité d'humeurs vers les parties qu'elles attaquent; ce qui détermine des congestions vives, décide dans les vaisseaux & les membranes des crispations irrégulieres, au point que le mouvement des humeurs se trouve gêné, s'éteint même quelquefois tout-à-fait, & laisse former des stagnations complettes.

Or, ces accidens sont arrêtés & prévenus par la fievre, qui rompt brusquement le spasme, dont l'établissement prélude à leur formation. *Quibuscumque citrà præcordium dolores fiunt absque inflammatione, his febris accedens dolorem solvit.* *Hipp. Aph.* 40, *sect. 6.* Il ne faut pas perdre de vue cependant qu'en général la fievre est d'un avantage plus équivoque & moins certain par rapport aux spasmes qui se fixent sur les organes situés dans l'intérieur du corps; parce que dans son premier période, elle tend à renforcer ces spasmes intérieurs, en frappant d'une contraction vive & soutenue les viscères vers lesquels elle dirige les humeurs; d'où il seroit à craindre qu'elle décidât des congestions, des concrétions polypeuses, des stagnations, &c. qui deviendroient bientôt mortelles, par la circonstance d'attaquer des organes nécessaires à la vie. M. *Kæmps* observe que ceux qui sont atteints de l'affection hypocondriaque, ne peuvent être attaqués de fievres intermittentes, sans

qu'à l'invafion de chaque accès ils éprouvent des retours de cardialgie cruelle avec danger de fuffocation.

Tout ce que nous avons dit fur les maladies nerveufes - fpafmodiques fuffit pour indiquer le moment où la fievre paroît le mieux convenir; car comme il n'y a que le fpafme fimple & dénué de toute complication, qui foit fufceptible d'être adouci & foulagé par la fievre, il eft clair qu'il faut, avant que la fievre puiffe être utile, amener la maladie à cet état de fimplicité primitive par la deftruction de la caufe qui l'entretient, fuppofé qu'elle dépende d'une caufe humorale, & qu'elle exifte, compliquée avec telle ou telle altération du corps. Lorfque la caufe matérielle dés maladies nerveufes eft détruite, elles font emportées par le premier accès de fievre qui furvient au moment même du paroxyfme; car ces affections peuvent être confidérées, ou dans le moment de l'accès, ou dans les intervalles de repos que les paroxyfmes laiffent entr'eux. Il eft aifé de voir que la fievre ne doit pas convenir dans le dernier cas, puifque l'inftant où les fymptômes d'une maladie font adoucis & cachés, n'eft pas celui d'introduire une maladie nouvelle. D'ailleurs la fievre, par l'irritation qu'elle produit, ne tarderoit point à ramener les fymptômes fpafmodiques, qui deviendroient dominans, & finiroient par trancher d'une maniere pernicieufe fur les effets de la fievre auxquels ils feroient poftérieurs, & dont pour cela feul ils brideroient le développement falutaire, en étouffant les forces fous la contrainte & le poids d'une oppreffion infurmontable. *Convulfio febri fuperveniens malum.* Hipp.

Maladies nerveuſes dépendantes d'atonie ou de foibleſſe.

Sans donner de ces maladies une deſcription détaillée & ſuivie, je me bornerai à y conſidérer, comme dans toutes les autres, ce qui les ſpécifie bien préciſément, & à noter ſur-tout les circonſtances principales qui les tiennent ſoumiſes à l'influence bonne ou mauvaiſe de la fievre.

Un caractere eſſentiel de toutes les maladies qui appartiennent à cette claſſe eſt de ſe préparer d'une maniere lente, & par un progrès comme imperceptible; en ſorte qu'elles touchent au moment de ſe déployer avec toute l'intenſité de leurs ſymptômes, avant qu'elles aient donné encore aucun ſigne manifeſte de leur exiſtence. Ce n'eſt qu'après avoir déjà fortement appuyé ſur les organes qui forment leur ſiege principal, qu'elles s'annoncent par un état de molleſſe & de débilité radicale, qui ne permet pas aux organes affectés de mettre en uſage les forces qu'ils ſe trouvent avoir en leur puiſſance. Cette foibleſſe une fois bien établie & long-temps ſubſiſtante, décide des affections analogues, & mene à ſa ſuite des ſymptômes qui, quoiqu'appartenans au même fonds de maladie, & placés ſous la dépendance d'une ſeule & même cauſe, reſtent néanmoins diſtincts & ſéparés par des différences relatives à la nature des organes que cette cauſe occupe, & à la maniere dont elle les affecte ſenſiblement.

Et d'abord nous voyons que l'effet le plus général de ces maladies étant d'introduire dans les organes une molleſſe vicieuſe par ſon excès, de faire prendre aux forces qui les animent une direction diamé-

tralement opposée à celle que leur donne le spasme, & de placer enfin le corps dans un état qui contraste essentiellement avec la disposition spasmodique dont nous avons déjà tant parlé, il est clair que ces deux classes d'affections maladives ne se touchent par aucun point de ressemblance; qu'elles doivent être traitées d'après des vues bien différentes, & que les mêmes secours ne peuvent s'appliquer à toutes deux avec un égal avantage, puisque les deux états du corps qu'elles supposent paroissent destinés, dans le plan de la nature à se corriger & à se remplacer mutuellement, en sorte qu'en général on ne remedie jamais avec plus d'efficacité à l'un de ces états, que lorsqu'on tâche d'amener & de procurer l'autre, comme nous l'avons déjà prouvé : d'où il faut conclure que la fievre nous devient suspecte, dans les maladies dépendantes de foiblesse, par les mêmes raisons qui nous la rendent précieuse dans les maladies spasmodiques.

Si nous suivons les progrès successifs d'une fievre qui se développe sans contrainte, & qui parcourt exactement tous ses périodes, nous aurons occasion de nous convaincre qu'elle se termine presque toujours par un abattement extrême des forces, & un état de langueur & d'inertie qui dispose quelquefois à la génération de maladies plus graves. Personne n'ignore qu'on est dans l'usage d'achever le traitement des fievres par l'administration du kina, ou de quelqu'autre tonique approprié, afin de prévenir les suites funestes attachées à la foiblesse dont elles frappent toute la constitution. Il n'est pas douteux en effet que les sueurs qui coulent abondamment de toutes les parties du corps, à la fin d'un accès de fievre, dépendent de la raréfaction & de la détente que le corps éprouve,

éprouve, au moment où le ſecond période commence à s'établir. Alors viennent tous les ſymptômes de la foibleſſe, qui ſe manifeſtent & ſe ſoutiennent juſqu'au retour de l'accès, à l'approche duquel ils ſe diſſipent, pour reparoître de nouveau après ſa terminaiſon ; en ſorte que la fievre n'a réellement d'action fortifiante que dans le moment même où elle eſt en pleine vigueur, & que l'état qui lui ſuccede eſt toujours marqué par tous les ſignes de l'atonie & de la foibleſſe ; & comme la fievre finit ordinairement par ajouter à cette foibleſſe, lorſqu'elle exiſte, ou par la décider, lorſqu'elle n'exiſte pas, il eſt à préſumer que dans ce cas la ſomme des maux qu'elle peut attirer au malade doit l'emporter ſur le ſoulagement que l'on voudroit ſe procurer par elle.

(Cette préſomption me paroît d'autant mieux fondée, qu'il ne ſeroit peut être pas difficile de prouver que la fievre devient une occaſion d'exciter & de réveiller les fonctions qui peuvent le mieux ſervir à la combattre, ſi elle s'établit ſur un corps qui reſte en pleine poſſeſſion de ſes forces, tandis qu'au contraire elle ſe transforme en moyen propre à augmenter l'énergie des fonctions qui peuvent le mieux favoriſer ſon accroiſſement & ſa pente à la malignité, ſi elle ſe fixe ſur un ſujet d'une conſtitution foible, & auquel l'emploi de ſes forces manque en tout ou en partie. Dans le premier cas, les fonctions vitales ſont les plus excitées, & elles s'exercent avec une grande activité, relativement aux autres fonctions, qui demeurent dans l'abattement & l'inertie. Les pulſations du cœur deviennent donc alors plus ſenſibles, celles du pouls plus fortes ; la chaleur plus élevée ; la circulation plus rapide ; lorſque d'un autre côté les ſens n'ont plus

qu'un exercice imparfait, & qui semble prêt à s'éteindre ; les membres tombent dans l'inaction, & leurs mouvemens ne s'exécutent plus qu'avec une contrainte & une difficulté qui les rend pénibles ; l'estomac perd sa puissance de digérer, & les alimens n'y reçoivent qu'une altération putride, bien éloignée de celle qui doit les convertir en chyle, ou bien ils n'éprouvent celle-là qu'après y avoir séjourné plus long-temps qu'à l'ordinaire. Dans le second cas au contraire, les fonctions vitales souffrent le principal dommage, & leur activité se ralentit, sans que la perte qu'elles endurent soit accompagnée d'aucune altération sensible dans le reste des fonctions. Les arteres & le cœur battent foiblement ; la chaleur se laisse à peine sentir ; la circulation ne se fait plus que d'une maniere lente & embarrassée, quoique les facultés intellectuelles subsistent dans une intégrité apparente, & que les forces, appliquées à digérer les substances alimentaires, ou à mouvoir les membres, ne subissent qu'un léger dérangement. Les fievres inflammatoires qui attaquent les gens fort robustes, d'une constitution athlétique, qui ont le tissu des chairs fort resserré, &c., nous offrent un exemple du premier genre, auquel on pourroit opposer en preuve du second, le fait des fievres pituiteuses, qui sont plus généralement répandues parmi les personnes foibles, délicates, sensibles, fort chargées d'embonpoint, & qui ont été long-temps exposées à l'action des causes affoiblissantes.)

Hoffmann observe avec raison que la fievre est suivie de dangers alarmans, toutes les fois qu'elle attaque des sujets affoiblis par l'âge, par une mauvaise maniere de vivre, ou par une autre cause quelconque ; & il a vu souvent des fievres inter-

mittentes bénignes qui, dans cette circonſtance, tendoient à ſe transformer en continues, & à prendre un caractere de malignité, au progrès duquel le kina ſeul avoit le pouvoir de s'oppoſer. L'illuſtre M. *Schroëder* obſerve que la fievre devient par elle-même la ſource de mille maux, pour les hommes qui manquent d'activité & de force, chez leſquels les fonctions vitales ſont affoiblies, les viſcères & le ſyſtême nerveux endommagés, comme cela ſe rencontre parmi les gens ſédentaires, cachectiques, ſcorbutiques, & parmi tous ceux qui ſont affectés d'une foibleſſe radicale, dont les ſymptômes s'aggravent aux approches de la fievre. *Tom.* 2, *pag.* 106, *de virib. nat.*, *&c.* M. *Cullen*, de ſon côté, a vu que la durée d'une fievre étoit aſſez généralement proportionnelle à la lenteur plus ou moins grande avec laquelle ſe déploient les forces qui doivent fournir à ſon entier développement. D'où il ſuit qu'à tout prendre, la fievre qui ſe joint aux maladies dépendantes de foibleſſe eſt un ſymptôme dangereux, dont on ne peut tirer aucun préſage flatteur pour l'avenir, puiſqu'elle annonce ou une maladie dans laquelle la malignité ſe montre, & tranche au point de rendre la ſuppreſſion de la fievre néceſſaire, ou une maladie qui marche avec une lenteur extrême; & dans ce cas elle devient d'autant plus dangereuſe, par la circonſtance d'attaquer un corps affoibli, que l'eſpace qui meſure ſa durée eſt plus conſidérable.

Ainſi donc, quelque confiance que l'on veuille ajouter à la fievre, pour la guériſon des maladies; quelqu'étendue que l'on prétende donner à ſon pouvoir, on eſt obligé de reconnoître qu'elle tend preſque toujours à introduire un affoibliſſement ſenſible dans la conſtitution, & à frapper le ſyſtême des

forces d'une débilité radicale, dont l'effet se prolonge & se fait sentir, même bien long temps après la disparition complette de ses phénomenes; car je ne crois pas que l'on puisse assigner une autre cause aux accidens multipliés que les fievres laissent après elles. *Hoffmann* a dit, avec beaucoup de vérité, qu'il y avoit peu de fievres qui ne décidassent, à la longue, un état cachectique, auquel l'hydropisie ne tardoit pas à succéder. MM. *Vagler & Roëderer* ont vu presque toutes les fievres qu'ils décrivent se terminer par des œdêmes que le kina seul avoit le pouvoir de dissiper. Ces accidens indiquent bien l'état de foiblesse dans lequel est plongé le tissu cellulaire, qui, à la suite des fievres de long cours, n'a pas assez d'activité pour retenir & repousser l'humeur séreuse, lorsqu'elle cherche à se répandre à travers les différentes lames qui le composent. C'est aussi par un défaut d'activité semblable que les extrêmités inférieures deviennent un centre de fluxion vers lequel se portent les humeurs de tout le corps, qui, en se déposant sur quelqu'un de leurs points, & principalement sur les articulations, forment les tumeurs que l'on y remarque, après des fievres d'une durée considérable. *Qui ex febre longâ laborant iis tumores in articulis oboriuntur. Hipp. Aph.* 44, *lib.* 4. M. *Stool*, qui compte parmi les Praticiens moins d'égaux que de jaloux, dit avoir vu souvent les fievres intermittentes dégénérer en tabés. *Intermittentium febrium in tabem conversio non rarissimè occurrebat.* Ce sont là des faits que j'ai choisi au hasard, dans les premiers ouvrages qui me sont tombés sous les mains. Il n'est aucun livre de Médecine qui ne pût m'en fournir un grand nombre.

Il reste donc bien prouvé que la fievre affoiblit

le corps qui en eſt le ſujet ; qu'elle favoriſe & augmente l'atonie ; qu'elle s'oppoſe au rétabliſſement des forces, du ton ou du *robur phyſicum*, ſuivant l'expreſſion des Médecins, & qu'elle n'a dès-lors rien de ce qui pourroit la rendre avantageuſe dans les maladies dépendantes de foibleſſe, dont nous examinons ici les rapports d'influence qui les lui ſubordonnent.

Je ſais bien que le premier période de la fievre nous préſente l'état le plus oppoſé à l'atonie, dont le traitement admet des moyens qui vont à procurer un état analogue, comme ſont, par exemple, les remedes propres à renforcer le tiſſu des parties ; les bains froids ; les frictions faites avec des linges chargées de ſubſtances aromatiques & aſtringentes ; tout ce qui peut animer modérément l'organe de la peau ; les alimens durs, difficiles à digérer, & qui ſéjournent long-temps dans l'eſtomac ; l'impreſſion d'un air froid & ſec ; l'uſage intérieur des aſtringens, des toniques, &c. ; enfin tout l'appareil des moyens que comprent la méthode dont *Galien* a donné une deſcription ſi préciſe, dans le douzieme livre de ſa méthode de guérir, où il dit, en parlant des maladies dans leſquelles la foibleſſe ou l'atonie a une dominance vicieuſe : *aërem frigidiſſimum ægris comparare, eoſque ungi unguentis adſtrictoriis ; nam horum neceſſe eſt corporis ſumma denſare.* C'eſt d'après une vue ſemblable qu'*Hippocrate*, en décrivant une eſpece de fievre ardente qu'il appelloit *cauſos*, & dans laquelle toutes les marques de l'atonie ſe produiſoient à-peu-près comme dans la fievre diaphorétique de *Torti*, dit qu'elle obtient ſa ſolution à l'approche du *rigor*, qui n'eſt autre choſe qu'un accident ſpaſmodique ; *à febre ardente correpto, accedente*

rigore ſolutio fit. Aph. 58, *ſect.* 4. Ce friſſon, ou ce *rigor* qui forme la criſe de cette fievre atonique, n'eſt du tout point comparable à celui qui précede toutes les évacuations critiques, & qui ſe borne à les annoncer, puiſque celui-là peut ſurvenir avec le même avantage dans tous les temps de la maladie, au lieu que l'autre n'eſt jamais auſſi favorable, s'il paroît avant les ſignes de la coction, dont il concerne ſeulement les produits (1). *Ideò per rigorem in coſone quocumque die fiat febris ſolutio conſequitur, nequaquam verò in aliis febribus, niſi ſigna præcedant coctionis & in die legitimâ rigor ſuperveniat quæ naturæ dominium ſuper materiam morbiſicam oſtendunt, &c., Proſper Martian. pag.* 313. C'eſt en amenant un ſemblable *rigor*, que paroiſſent convenir les bains par immerſion, dans les conſtitutions foibles, & qui portent une diſpoſition prochaine au *rachitis.* M. *Cullen* obſerve que le nombre des enfans rachitiques eſt beaucoup diminué en Ecoſſe, depuis qu'on y a introduit l'uſage de ces bains.

Or, la condenſation que *Galien* demandoit, pour la cure complette des maladies provenans de foibleſſe; le *rigor* qu'*Hippocrate* regardoit comme critique, dans la fievre ardente produite par la même cauſe; l'état de vigueur & de ton qui fait l'objet véritable du traitement qu'elle indique; tout cela exiſte bien dans le premier ſtade de la fievre; mais tout cela ſe diſſipe & diſparoît au moment où le ſecond commence à s'établir: car

(1) C'eſt de ce *rigor* dangereux, s'il précede les actes de coction, qu'*Hippocrate* diſoit: *quibus rigores ſextâ die contingunt, difficile judicium habent. Aph.* 46. Et ailleurs: *ſi rigor ſuperveniat, febre non deficiente, lethale*, parce que dans ce cas le *rigor* annonce les progrès de la maladie, & l'âcreté vive & irritante de la matiere morbifique.

alors il se fait une détente générale qui met le corps dans une situation analogue à celle où il se trouve placé, par les maladies même dont nous attribuons ici la cause à l'affoiblissement radical des forces, & à celui de toute la constitution.

La fievre, à raison de son dernier période, est donc dangereuse dans ces sortes de maladies; & pour qu'elle leur devînt utile, il faudroit l'arrêter au moment où se termine son premier période, afin d'empêcher l'approche du second, & de fixer l'état spasmodique, qui coexiste avec le froid du premier, & qui, dans les desseins de la nature, paroît être destiné à adoucir & corriger l'atonie, par le mêlange de ses phénomenes contraires. Il n'y a qu'une de ces fievres décrites par *Chuinchius*, *Etmuller*, *Sylvius* & *Sénac*, dont l'ordre de développement & la succession des périodes étoient intervertis de maniere qu'elles commençoient par l'atonie ou la chaleur, & se terminoient par le spasme ou le froid, qui peut procurer presque sûrement à ces maladies une solution complette & irrévocable. C'est encore alors que convien-droient ces fievres dont parle *Sénac*, qui, revenant de distance en distance, ne faisoient éprouver aux malades, durant chaque accès, qu'un froid vif, sans chaleur subséquente. Mais non-seulement les fievres de cette espece sont extrêmement rares, il est de plus certain qu'en général la fievre qui s'applique sur un corps débile, dispose ses périodes de façon que le second l'emporte sur le premier, & que l'atonie ou la chaleur, comparée au froid ou au spasme, soit relativement plus durable & plus difficile à supporter. C'est sur des constitutions ainsi affoiblies que M. *de Sénac* a vu s'établir des fievres intermittentes, dont toute la durée étoit remplie

par une chaleur brûlante, ſans friſſon précurſeur.

Mais ce qui eſt encore plus déciſif, & ce qui doit ſur-tout nous engager à regarder la fievre comme dangereuſe, toutes les fois qu'il exiſte une débilité radicale dans une ou dans pluſieurs parties du corps, c'eſt l'effet même que l'obſervation a prouvé qu'elle produiſoit dans cette circonſtance. *Hippocrate* mettoit la foibleſſe au nombre des raiſons qui devoient porter un Médecin à s'oppoſer aux mouvemens fébriles. M. *de Haën* nous a laiſſé pluſieurs exemples des ſuites funeſtes que la fievre peut entraîner, lorſqu'elle attaque des ſujets dont les forces ſont uſées, ou du moins affoiblies. En liſant avec attention l'hiſtoire des épidémies, il eſt facile de voir que les perſonnes d'un tempérament foible, ou qui ſont affectées de maladies dépendantes de cette cauſe, paroiſſent être les plus expoſées au danger des fievres épidémiques qui, chez elles, penchent vers la malignité par une tendance extrêmement rapide, & qu'il eſt bien difficile de pouvoir ralentir. MM. *Vagler* & *Roëderer* obſervent que les enfans rachitiques furent les plus maltraités par l'épidémie dont ils donnent la deſcription. *Generatim infantes rachitici pejus habuere.* *Sims* a vu, dans le cours total d'une épidémie, des fievres bénignes dès leur début, ſe transformer & prendre un caractere pernicieux & malin, à meſure que le malade perdoit de ſes forces. On peut ſe convaincre en effet que la proſtration des forces eſt la cauſe la plus propre à engendrer les fievres pernicieuſes, qui retiennent même quelquefois tous les caracteres inſéparables de cet état, comme le prouve l'exemple de la fievre que *Torti* appelle diaphorétique, dans laquelle l'atonie ſe montre avec tant d'évidence, que, ſuivant l'ex-

preſſion de *Torti*, le corps ſemble ſe réſoudre & ſe fondre en humidité ; ce qui donne lieu de craindre qu'une fievre bénigne en apparence ſe change & ſe transforme en pernicieuſe, par la ſeule circonſtance d'attaquer un corps affoibli.

La fievre, conſidérée dans l'enſemble de ſes phénomenes, dans leur ſucceſſion, dans l'ordre de leur développement, n'a donc rien qui puiſſe rendre utile ſon influence ſur les maladies dépendantes d'atonie ou de foibleſſe ; & ſi on lui a vu produire de bons effets dans quelques-uns de ces cas, il n'y a que la maniere dont elle étoit excitée qui doive en rendre raiſon ; car ces maladies demandent des moyens d'excitation qui ſollicitent la nature à des mouvemens un peu actifs ; & ſous ce rapport elles peuvent recevoir une ſorte d'utilité de la part des efforts fébriles, pourvu qu'ils ſoient bien ménagés ; qu'ils ſe faſſent ſentir de loin en loin, & qu'ils ſe réveillent à pluſieurs repriſes fréquemment répétées, de maniere qu'ils ſe prolongent aſſez pour ranimer la nature, & non pas pour étouffer le reſte de ſes forces. C'eſt-là l'effet que produit cette fievre éphémere dont les Gens de lettres, affoiblis par les veilles & les travaux littéraires, ſont ſouvent attaqués pendant la nuit, & qui, ſuivant MM. *Vagler* & *Roëderer*, les préſerve des maladies chroniques auxquelles les expoſent la délicateſſe de leur conſtitution, & l'état de gêne, de contrainte & d'angoiſſe dans lequel ils paſſent communément leur vie. Et ce qui prouve bien que la fievre, pour être avantageuſe dans ces maladies, ne doit ſe préſenter que ſous forme de mouvemens fébriles détachés, & d'une durée peu conſidérable, c'eſt que tous les moyens capables de la produire ne ſont efficaces qu'autant qu'ils

s'arrangent de maniere à lui donner ce mode de développement, & à diſpoſer ſes efforts ſuivant cet ordre-là. Ainſi l'électricité, à qui nous avons reconnu le pouvoir de diſſoudre les ſpaſmes, lorſqu'elle eſt adminiſtrée par commotion, corrige bien auſſi quelquefois l'atonie, en excitant les forces; mais alors il faut faire uſage des étincelles électriques, plutôt que des commotions. M. *de Haën*, en preſcrivant l'électricité dans la paralyſie des extrêmités inférieures, qui ſuccede fréquemment à la colique de potier, ordonne de n'en uſer qu'avec une grande réſerve, & d'inſiſter ſur la répétition, plutôt que ſur l'intenſité des étincelles, qui lui paroiſſent devoir être préférées aux commotions. M. *Cullen* penſe auſſi que les bons effets obtenus par l'uſage de l'électricité, dans la paralyſie, dépendent *plus de ſa répétition que de ſa force*. M. *de Laroche* obſerve que la paralyſie ſurvenue à la ſuite des affections ſpaſmodiques traitées par les commotions, ſe guériſſoit par les étincelles ſeulement; en ſorte que *le ſpaſme fixe, ou la rigidité d'un membre*, comme dit M. *de Laroche*, retire plus davantage des commotions électriques, tandis que pour l'atonie, ou la paralyſie qui lui ſuccede, les étincelles méritent la préférence. Or, la fievre, excitée dans le premier cas, eſt évidemment plus violente & plus prolongée que celle qui ſurvient dans le ſecond; & les mouvemens de cette derniere, répétés de diſtance en diſtance, de loin en loin, & ſans ſe fixer, agiſſent comme moyens d'excitation, & portent tous les caracteres que nous a paru devoir poſſéder la fievre, pour être réellement utile, dans les maladies dépendantes d'atonie ou de foibleſſe.

Mais la fievre ainſi réduite à ſe préſenter ſous

la forme que nous prescrivons, seroit encore nuisible dans ces maladies, si elle étoit placée à contre-temps; car M. *Stool* observe que le tabés peut venir à la suite d'une fievre très-légere, *febricula*. Le temps où il convient que cette fievre se développe, pour influer d'une maniere avantageuse sur les maladies dont nous parlons, est le moment où elles touchent à leur formation, sans qu'elles soient encore parfaitement établies. *Grant* a vu la fievre quarte dissiper un tabés imminent. *Wan-Swieten* parle d'une paralysie qui, au moment de sa formation, fut arrêtée par un accès de fievre éphémere. M. *Oëtinger* propose d'inoculer la râche aux enfans, pour éloigner les maladies particulieres à cet âge. Or, c'est en excitant une fievre légere & peu durable, que l'inoculation de la râche met les enfans sur lesquels on la pratique à l'abri de ces maladies, qui sont toutes marquées d'un caractere d'atonie & de foiblesse, dont le systême entier des forces porte l'empreinte dominante à cet âge. C'est dans le même sens qu'il faut entendre ce que le célebre M. *Cottuni* a dit de l'inoculation de la petite vérole, qu'il regarde comme un instrument de guérison pour toutes les maladies de l'enfance.

Maladies nerveuses dépendantes d'un défaut d'équilibre, dans la distribution des forces & des mouvemens.

Si nous voulons nous former une idée juste des maladies qui supposent pour cause une irrégularité dans la direction que prennent les forces & les mouvemens, il faut concevoir que les humeurs

entraînées par la rapidité de ces directions vicieuſes, ſe portent ſur des organes différens de ceux qui ſont chargés de les recevoir, & pour leſquels elles deviennent des cauſes d'irritation capables de troubler l'exercice libre des fonctions qui leur ſont départies. Nous plaçons donc dans cette claſſe toutes les maladies entretenues par l'affluence des humeurs vers telle ou telle partie déterminée, ſur laquelle elles n'avoient pas coutume de ſe fixer, dans l'état ordinaire. Telles ſont les fluxions, les rhumatiſmes, la manie, &c. &c. La cauſe de ces maladies peut ſe rapporter au ſpaſme ou à l'atonie, & plus raiſonnablement à ces deux cauſes réunies : & c'eſt en eſtimant la prédominance de l'une ou de l'autre, que l'on pourra juger des dangers & de l'utilité des mouvemens fébriles, par rapport à elles, d'après les principes que nous avons déjà expoſés.

Mais outre cela, il n'eſt pas douteux que la fievre, en jetant du trouble & du déſordre dans toutes les fonctions, puiſſe changer, comme par un effort bruſque, la diſtribution vicieuſe des forces, & détourner avantageuſement la formation des maladies qui peuvent en réſulter. Mais ces avantages ſont toujours très-haſardés, par la difficulté de régler ſûrement l'iſſue de ces déſordres, & d'en déterminer l'événement d'une maniere efficace & certaine ; car les dangers dont ces déſordres menacent le malade balancent bien au moins les avantages qu'on a droit d'en attendre ; en ſorte que les effets heureux ou malheureux de la fievre demeurent, dans ces cas, équivoques & douteux, comme le confirment les obſervations de tous les Médecins, qui ont vu également de bons & de mauvais effets, dans les maladies que cette claſſe

renferme : lisez *Hippocrate*, vous verrez qu'il la désire dans certaines maladies de ce genre, & qu'il la redoute dans d'autres analogues, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par les deux passages suivans : *à febre mania vehementior plerumque* (1). Et ailleurs : *si quis ebrius derepentè voce privetur, convulsus moritur, si non febris corripuerit. Aph.* 5, *sect.* 5. Concluons qu'il est impossible d'établir aucune regle certaine sur l'événement que la fievre doit avoir, dans les maladies qui dépendent seulement d'une distribution vicieuse des forces & de leurs tendances, lesquelles ne doivent pas dès-lors nous occuper davantage, puisque notre objet est de déterminer avec précision les maladies pour lesquelles l'utilité ou les dangers de la fievre se montrent avec évidence, & cela sans laisser aucune incertitude sur leur issue. C'est pourquoi je passe tout de suite aux maladies humorales.

Maladies humorales dépendantes d'une dégénération quelconque, de la crasse des humeurs, ou de la substance même des organes.

Il n'est pas tout-à-fait aussi facile d'évaluer la maniere dont la fievre se comporte, à l'égard des maladies humorales, que d'estimer son mode d'influence sur les affections nerveuses, parce qu'il y a une grande différence entre ces divers objets,

(1) Il n'est pas cependant impossible que la manie soit soulagée par la fievre. M. *Vigarous*, célebre Professeur de Montpellier, la regarde même comme une des maladies les plus susceptibles de céder complétement aux efforts fébriles, fondé sur plusieurs exemples de guérisons pareilles, que lui a présenté sa brillante pratique.

qui ne peuvent être comparés ſous les mêmes points de vue ; la fievre en effet ayant une action ſi différente, relativement à l'une & l'autre claſſe, ſeroit-il naturel qu'elle eût les mêmes conſéquences pour toutes deux ? Comment ne voit on pas que les mouvemens fébriles, conſidérés en eux-mêmes, ne préſentent rien d'analogue aux dégénérations qu'éprouvent les fluides ou les ſolides, dans les maladies humorales, & qu'ils ne peuvent dès lors avoir priſe ſur elles par aucune de leurs propriétés ? Car des mouvemens, quels qu'ils ſoient, de quelque maniere qu'ils s'exécutent, auront toujours une puiſſance bien bornée pour introduire des qualités nouvelles dans les humeurs ou dans les organes, & pour changer d'un ſeul coup la mixtion intime de leurs principes : c'eſt néanmoins ce qu'il faut faire, lorſqu'on veut dégager le corps de toutes les impuretés qui le ſouillent, & de toutes les altérations qui dépravent ſa ſubſtance : c'eſt auſſi ce que fait la nature, lorſqu'elle entreprend elle-même ce travail ; & l'Art ſe trouve forcé d'imiter, ou plutôt de ſoutenir ſes procédés, pour établir les vues d'un traitement méthodique & certain : la matiere qui forme la cauſe réelle des maladies humorales devant être attaquée dans ſon principe, changée dans toute la profondeur de ſon eſſence, pour que l'on puiſſe la combattre avec fruit, & la ramener à être ce qu'elle étoit, avant qu'elle exiſtât ſous forme maladive.

Cette matiere (les Anciens l'appelloient morbifique, peccante, &c.) eſt due à la diſpoſition habituelle du ſang & des autres fluides, par laquelle ils tendent à ſe transformer, à ſe réſoudre en diverſes humeurs étrangeres au corps, & qui ne peuvent entrer dans ſa compoſition intrinſeque,

quoique dans l'état ordinaire elles ſoient appellées à remplir des uſages importans. Telles ſont la bile, la ſéroſité, la lymphe, la mucoſité, &c., dont la production ſe développe ſans ceſſe, & ſous l'influence même des mouvemens qui entretiennent la flamme de la vie, comme parloient les Anciens, aux Ouvrages deſquels nous devons des vérités du premier ordre.

Toutes ces humeurs ſont ſi naturelles & ſi famillieres au corps, qu'elles ne donnent aucune marque de leur exiſtence, tant qu'elles n'éprouvent point d'augmentation ou de prédominance vicieuſe. On conçoit que l'action des organes ſecrétoires, en recevant ces ſucs hétérogenes à meſure qu'ils ſe produiſent, ſuffit, dans l'état ordinaire, pour en diminuer le ſuperflu nuiſible, & pour détourner les dangers qui s'y trouvent attachés. Mais ſi la formation de ces produits excrémentitiels marche avec trop de vîteſſe, de maniere que le ſang en ſoit bientôt chargé d'une quantité ſurabondante, ou bien ſi l'action des organes ſecrétoires s'affoiblit & s'altere au point de ne pouvoir plus emporter ces produits en même proportion qu'ils ſe forment, il deviendra néceſſaire que ces humeurs ſe ramaſſent, qu'elles ſe fortifient & qu'elles ſe transforment en véritables dégénérations, parce que pour les prévenir & pour dépurer la maſſe entiere des fluides qu'elles infectent, il faudroit plus de force que les organes ſecrétoires n'en ont; en ſorte que les maladies attachées à ces dégénérations viennent de l'inégalité qui regne entre leur degré d'intenſité & la puiſſance des organes établis pour en arrêter les progrès.

Mais ce n'eſt pas tout : le ſang eſt de plus ſuſceptible d'éprouver des altérations dans ſa conſiſtance

naturelle, & le degré de concreſſibilité qu'il acquiert, devient la cauſe évidente des maladies inflammatoires, dont le traitement bien entendu ne tend qu'à rompre & à diſſoudre l'épaiſſiſſement extrême des fluides qui roulent dans les vaiſſeaux enflammés. Voilà, je crois, ce que l'on peut dire de plus raiſonnable & de plus indépendant des hypotheſes, ſur la nature des dégénérations, dans les maladies humorales.

Les Anciens rangeoient ces maladies ſous deux chefs principaux, dont l'un comprenoit les maladies inflammatoires, & l'autre renfermoit toutes les maladies putrides ; & ils ſubdiviſoient ces dernieres en autant d'eſpeces différentes qu'il y avoit d'altérations humorales capables de les entretenir : or, le nombre de ces altérations étoit fort limité, ſuivant les Anciens, & ils les réduiſoient aux dégénérations bilieuſes, muqueuſes & pituiteuſes. On a voulu ſinguliérement les multiplier depuis ; & M. *de Bordeu*, parmi les modernes, eſt un de ceux qui ont porté le plus loin leur prétention ſur cet objet, en avançant que chaque organe doit fournir, par ſa décompoſition continuelle, une athmoſphere de fluides analogues à lui-même, & qui retinſſent, comme il dit, *ſon ton & ſes allures* ; en ſorte qu'il admet autant de dégénérations humorales, & par conſéquent, autant de cauſes maladives qu'il y a d'organes différens dans le corps ; aſſertion contraire à l'expérience journaliere, qui prouve que le nombre des remedes réellement différens eſt très-limité, & que les indications principales auxquelles ſe rapportent toutes celles qu'ils ſont deſtinés à remplir ne paroiſſent pas fort multipliés, tandis qu'il en ſeroit bien autrement, ſi les cachexies ou les cauſes humorales des maladies étoient, dans

le

le fait, auſſi nombreuſes que l'a prétendu M. de *Bordeu. Hippocrate* ne reconnoiſſoit, dans le corps vivant, que trois humeurs nuiſibles & hétérogenes (1), le ſang, la bile & la pituite; & il diſoit que toutes les maladies tiroient leur ſource de ces trois cauſes primitives & originelles. *Hi ſunt igitur humores per quos corpus hominis ægrotat ac ſanum eſt; ſanitate quidem tunc maximè fruitur quandò hi inter ſe moderate affecti fuerint temperie, facultate & copiâ, & maximè ſi optimè mixti fuerint; ægrotat verò vehementer, quoties horum aliquis aut parcior, aut copioſior fuerit, aut etiam à cœteris divortium fecerit in corpore, nequè cum reliquis commixtus ſuerit. Lib. de naturâ hominis.* Mes idées, ſur les maladies humorales, s'éloigneront peu de celles qu'*Hippocrate* expoſe dans ce paſſage; & je ne reſterai pas au-deſſous de mon ſujet, ſi je réuſſis ſeulement à le faire comprendre. Je vais d'abord conſidérer les maladies d'une vue générale, & examiner les influences bonnes ou mauvaiſes de la fievre ſur elles, à raiſon ſeulement des altérations indéterminées qu'elles ſuppoſent, tant qu'elles intéreſſent la craſſe des humeurs ou la ſubſtance des organes, & ſans avoir égard à telles ou telles de ces dégénérations en particulier.

Nous avons déjà dit que toutes les maladies

((1) Il paroît cependant, par quelques paſſages des écrits du pere de la Médecine, qu'il admettoit une quatrieme humeur, ſous le nom d'*atrabile; hominis autem corpus in ſe ſanguinem & pituitam & bilem duplicem flavam nempe & nigram continet; de nat. hom.* Le juſtement célebre M. *Piquer* aſſure qu'*Hippocrate*, par *atrabile*, entendoit un certain état de la pituite, plutôt qu'une humeur particuliere qui jouît, comme les trois autres, d'une exiſtence réelle & poſitive. J'embraſſe cette opinion de M. *Piquer*, comme étant la plus conforme, ſoit à la pratique d'*Hippocrate* lui-même, ſoit à celle des Anciens & des Modernes.)

placées dans la claſſe des humorales reconnoiſſent pour cauſe une matiere étrangere, hétérogene nuiſible au corps, dans la compoſition duquel elle ne peut entrer, & qui dès lors a beſoin d'être attaquée dans ſa nature intrinſeque, & d'éprouver le travail de la coction, dont l'effet eſt de l'altérer, de la transformer & de la charger enfin de propriétés qui, au moins en général, la rapprochent de celles que poſſede le corps; & nous avons ajouté, appuyés ſur l'autorité d'Hippocrate, que ce travail ſe faiſoit indépendamment de tout effort fébrile, & par des moyens qui ne ſont pas de nature à être ſaiſis & connus par la foibleſſe de notre intelligence. Voy. 1re. part., pag. 12 & ſuiv. Il y a en effet bien des maladies chroniques dans leſquelles ce travail s'exécute, quoiqu'elles ne s'accompagnent d'aucun ſigne ſenſible de fievre : *in his qui jam ægrotant, ſi diuturnus futurus eſt morbus expectanda ſemper erit concoctio.* Il y en a d'autres dont les accès débutent par un mouvement de fievre qui s'éteint à l'inſtant précis où l'acte de la coction commence à s'établir : ainſi un accès de goutte eſt toujours précédé d'une petite fievre éphémere; mais cette fievre ne dure pas, & elle diſparoît pendant le fort de la douleur, qui eſt le véritable inſtrument dont la nature ſe ſert pour opérer la coction, c'eſt-à dire, pour transformer, pour altérer la matiere goutteuſe, qu'elle détruit & digere, ſuivant l'expreſſion de *Sydenham*.

Ces obſervations ſuffiroient ſeules pour démontrer que le travail de la coction ne peut ſe déduire avec facilité des phénomenes particuliers à la fievre, dont le pouvoir ne s'étend pas juſqu'à cet acte-là, puiſqu'il a lieu dans des cas où la fievre eſt abſolument nulle, tandis que d'un autre côté il refuſe

2°. Les effets que produit la fievre sont tous à peu près les mêmes, & ils ne different les uns des autres qu'en ce qu'ils se développent avec plus quelquefois de se développer, lorsque les mouvemens fébriles se font sentir avec le plus d'intensité. Mais afin de mettre cette assertion dans toute son évidence, nous allons rapporter quelques-unes des raisons majeures qui nous forcent d'y acquiescer.

1°. En examinant sans préjugés l'opinion de ceux qui prennent la fievre pour la cause immédiate de la coction, & qui veulent que les efforts fébriles introduisent peu-à-peu dans les humeurs viciées, dont la maladie dépend, un état de bénignité analogue à celui qu'elles ont perdues, & au moyen duquel elles reviennent enfin à leur état naturel, il est facile d'appercevoir au premier abord combien cette opinion porte sur des principes versatiles & vains, puisque l'on a tenté d'appliquer & de faire plier les conséquences qui en résultent à des hypotheses tout-à fait opposées, en attribuant à la fievre des effets absolument contradictoires, selon que ces hypotheses mettoient de différence & de contraste entre les causes maladives qu'elles supposoient. Ainsi donc celui qui regardoit, avec *Sthaal* & *Boerrhaave*, l'épaississement des humeurs comme la cause la plus commune des maladies, devoit reconnoître dans la fievre la propriété d'atténuer & de diviser les fluides; celui pour qui la dissolution du sang étoit la source générale des maladies, ne voyoit dans la fievre qu'un moyen d'épaissir le sang & d'augmenter sa consistance. Or, tout le monde sent combien il est absurde d'attendre de la fievre des effets si contradictoires, & combien il faut nous défier des principes qui menent à des conséquences d'une contrariété si manifeste.

ou moins d'énergie & d'intenſité, ſans que ces différences, relatives à de ſimples modifications, apportent aucun changement à l'eſſence ou à la nature de ces effets; mais les altérations humorales qui conſtituent les cauſes des maladies ne préſentent pas, à beaucoup près, la même uniformité, & les caracteres qui les différencient ne nous permettent pas de les confondre. Il faut donc que chacune ſoit élaborée à ſa maniere, qu'elle ſoit ſoumiſe à un travail particulier, & qu'elle éprouve enfin une ſorte de coction qui ne convienne qu'à elle. Il faut donc que la nature emploie autant de procédés différens qu'il y a de cauſes maladives différentes ſur leſquelles cette coction doit s'exercer; & s'il eſt vrai que ce ſoit la fievre qui réuſſiſſe à transformer & à corriger ces cauſes, il eſt clair que les effets ou les réſultats de ſon action doivent ſe mettre en rapport avec la nature de ces cauſes, & qu'ils ſont dès lors néceſſités à ſe proportionner aux variétés nombreuſes qui les diſtinguent & les ſéparent: or, cette conſéquence ſe trouve démentie par le fait; car la fievre, telle qu'on l'entend communément, n'a ſur le corps qu'un ſeul & même mode d'action, & elle ne décide que des effets à peu près ſemblables. Cependant les produits de la coction portent, dans chaque eſpece de dégénération humorale, des traits de différence eſſentiels & tranchans, dont la fievre ne peut dès-lors rendre aucune raiſon ſatisfaiſante (1).

3°. Il n'y a point de liaiſon néceſſaire, point de rapport déterminé, point de correſpondance bien établie entre les progrès de la fievre & ceux

(1) Je me ſuis ſervi d'un argument ſemblable, pour prouver que la digeſtion ne s'opere point d'une maniere excluſive & rigoureuſe, par l'action des ſucs gaſtriques, dans un Mémoire lu à la Société royale des Sciences de Montpellier.

de la coction ; en ſorte qu'il n'eſt pas rare de voir ces deux phénomenes marcher en ſens contraire, & ſelon les loix d'une progreſſion décroiſſante. La coction, dans les maladies inflammatoires, ſe fait d'une maniere moins rigoureuſe & moins manifeſte que dans les maladies muqueuſes, quoique la fievre dont s'accompagnent les unes, comparée à celle dont s'accompagnent les autres, l'emporte évidemment en force & en vigueur. La coction de la même cauſe morbifique s'acheve en moins de temps, & d'une maniere plus pleine & plus complette, lorſqu'elle ſe dépoſe ſur un organe particulier, pour y établir le ſiege d'une affection locale, que lorſqu'elle donne lieu à une maladie générale, & intéreſſant la maſſe entiere des fluides. Cependant la fievre ſe développe avec moins d'énergie, ſe ſoutient plus long temps au même degré de foibleſſe, & s'avance vers ſa terminaiſon par un progrès plus ralenti, dans le premier cas, que dans le ſecond. Enfin, ſi nous comparons entr'eux les temps divers d'une même maladie, nous verrons que le période de crudité, eſt plus préciſément qu'aucun autre marqué pour les efforts de la fievre, & qu'il ſemble contenir le point de ſa plus grande intenſité ; c'eſt néanmoins alors que la cauſe maladive eſt plus éloignée que jamais de la coction, qui commence à entrer en acte au moment où il ſe fait une diminution ſenſible de fievre.

(4°. Si la fievre étoit la cauſe néceſſaire de la coction, elle ne pourroit donc exiſter que pour la produire, & il y auroit coction par-tout où ſe rencontre la fievre. Cependant, quel eſt le Praticien qui n'a pas eu occaſion de voir des fievres exemptes de coction & d'évacuations critiques ? *Hippocrate* le premier, en a décrit pluſieurs qui

se terminoient sans crise apparente, & par conséquent sans coction, celle ci devant toujours précéder la crise : *fuerunt quibus nullâ observatâ judicatione desinerent. Epid. liv.* 1. *Sydenham* a fait la même observation, & il explique ce défaut d'évacuation, cet avortement de crise, en disant que la nature fait subir à la cause morbifique une assimilation pleine & entiere qui l'identifie complétement avec la substance du corps. Dira-t-on que cela s'opere par l'intermede de la fievre ? *Dantur quædam febrium species, quas natura methodo sibi peculiari, sine visibili aliquâ evacuatione, ablegat, reducendo scilicet in sanguinis massam, eique adsimilando materiam illam morbificam, quæcum eodem minùs quadrabat. Sydenh. Opp. sect. 5, cap. 2, pag. 226.*)

5°. Il appartient si peu aux mouvemens fébriles de corriger les dégénérations humorales, & de ramener les humeurs à leur état naturel, qu'il y a des Médecins qui ont cru que la fievre au contraire tendoit à les altérer & à les pervertir diversement ; en sorte que ces dégénérations ont été mises par quelques-uns sur le compte de la fievre, tandis que d'autres plaçoient le moyen assuré de les détruire au nombre de ses phénomenes ordinaires.

Mais quoique la coction ne soit pas sous la dépendance rigoureuse des actes fébriles, il faut reconnoître cependant avec les bons Médecins, que la fievre & la coction forment deux phénomenes qui co-existent, & qui se suivent de près ; de sorte que la fievre prélude presque toujours à la coction, qui n'arrive ordinairement qu'après un certain nombre de révolutions fébriles. Ainsi pour bien juger de l'utilité de la fievre, par rapport à une maladie humorale quelconque, il faut diviser toute sa durée

en trois périodes distincts, comme on a coutume de le faire dans l'Ecole. Le premier période s'étend depuis le début de la maladie jusqu'au temps où ses symptômes éprouvent un adoucissement sensible; & c'est le période de crudité. *Eo ipso crudi fiant humores quo à naturâ evicti & elaborati non sunt.* Le second est rempli par le travail de la coction, & il finit, dès qu'il paroît, des signes manifestes de crise, dont l'établissement & la durée forment le troisieme & le dernier stade. La fievre fait partie des phénomenes constitutifs du période de crudité, & toutes les vues du traitement se réduisent alors à la soutenir, comme un acte avantageux & salutaire, dont il seroit dangereux de troubler le développement. La coction n'étant pas sous la dépendance de la fievre, elle ne peut avoir une utilité directe, par rapport à l'intervalle qu'elle comprend; il est même à craindre qu'elle nuise, en gênant & détournant la nature, qui doit s'occuper uniquement de ce travail. *Hippocrate* disoit en général qu'à cette époque le Médecin devoit bien se garder de mouvoir le corps par des médicamens, ou par des moyens d'irritation quelconques. *Quæ judicantur & quæ judicata sunt integrè neque movere oportet, neque novare, neque medicamentis, neque aliis irritamentis, sed sinere. Aph.* 20, *sect.* 1. Enfin, la crise n'indique rien par elle-même, & l'influence de la fievre sur ce moment-là doit être fort différente, selon la maniere dont la nature arrange & dispose ses efforts critiques; car chaque espece de maladie se termine par une crise propre, & spécialement différente de toutes celles qui ont lieu dans les autres; ce qui empêche que les mouvemens fébriles puissent donner les mêmes résultats dans toutes les

circonſtances de criſe, puiſqu'il ſeroit difficile de citer deux de ces circonſtances qui ſe reſſemblaſſent parfaitement. Il n'y a donc qu'un examen détaillé de chaque dégénération en particulier, & ſur-tout de la ſolution naturelle qu'elle affecte, qui puiſſe nous éclairer ſur ce point.

Maladies chroniques inflammatoires.

Quelque rapide que ſoit la marche ordinaire des affections inflammatoires, & quelque tendance qu'elles aient à ſe préſenter ſous une forme aiguë, il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer à admettre des maladies réellement inflammatoires qui procedent d'une maniere lente & chronique. En traitant des rapports par leſquels les maladies aiguës ſe confondent avec les maladies chroniques du même genre, nous avons fait voir qu'une même inflammation aiguë pouvoit ſe transformer en chronique ſans changer de nature, & ſans indiquer une méthode curative différente de celle qu elle demandoit dans l'état précédent. *Morton* décrit avec aſſez d'étendue une phthiſie inflammatoire qui attaque communément les jeunes gens qui ont le teint fleuri, les yeux étincellans, les omoplates ſaillantes, les vaiſſeaux fort développés, & qui font un abus de liqueurs ſpiritueuſes & échauffantes. Nous avons cités pluſieurs faits d'hydropiſies inflammatoires, & M. *Stool* obſerve qu'elles ne ſe rencontrent que chez les perſonnes vigoureuſes qui ſont au printemps de l'âge, & qui ſe nourriſſent avec profuſion d'alimens très-ſucculens, ſur tout ſi ces perſonnes ſont ſubitement privées d'une évacuation habituelle de ſang. *Stool* remarque auſſi que les phthiſies des jeunes gens ſont pour l'ordinaire inflamma-

toires, & reconnoissent pour cause une inflammation lente du poumon. M. *Medicus* a vu des hydropisies dont la guérison ne pouvoit s'opérer que par les saignées répétées, les boissons émollientes, le régime affoiblissant, les remedes capables de rafraîchir, & tous les moyens anti-phlogistiques. M. *Zimmerman* a bien reconnu que la dyssenterie pouvoit dépendre de toutes les dégénérations humorales possibles : & après la belle dissertation de M. *Stool*, il n'est plus permis de douter qu'elle soit susceptible de se compliquer avec toutes les especes de fievres, & qu'elle puisse reconnoître pour sa cause une dyathese inflammatoire. *Cullen* a vu des mouvemens épileptiques décider une véritable inflammation des humeurs qui étoit assujettie, comme l'épilepsie, à suivre une marche périodique & lente. M. *de Sauvages*, dans le premier volume de sa Nosologie méthodique, dit avoir observé des pleurésies dont les malades n'éprouvoient les symptômes qu'à reprises alternatives, & qui ne demandoient pas à être traitées autrement que les fievres intermittentes ordinaires. M. *de Haën* a vu une fievre d'accès qui se compliqua d'une colique inflammatoire, laquelle suivit pendant long-temps le même ordre de révolutions, & ne se termina qu'à la même époque. M. *Sarcone* a donné la description d'une épidémie de fievre rhumatique qui portoit quelquefois sur le poumon, & décidoit des péripneumonies, dont la concurrence augmentoit les dangers de la fievre, & lui imprimoit même une certaine tendance à dégénérer en continue, si on ne l'attaquoit promptement par les saignées & les anti-phlogistiques, jusqu'à ce que le temps de donner le kina fût venu, pour arrêter la périodicité de la péripneumonie & de la fievre. M. *Storck*

a aussi décrit bien des fievres intermittentes qui, loin d'être soulagées par le kina, s'aggravoient au contraire, si l'on n'avoit soin d'en faire précéder l'usage par les émolliens, les expectorans, & tous les remedes conveanables dans les maladies inflammatoires. Toutes ces observations, en prouvant que le génie inflammatoire peut avoir des intervalles d'exacerbations & de repos, ne laissent aucun louche sur la possibilité où il est de prendre quelquefois l'apparence & les allures des états les plus décidément chroniques.

Ces faits, joints à ceux que nous avons rassemblés ailleurs, prouvent donc victorieusement qu'il existe des maladies chroniques inflammatoires, & pour lesquelles il faut déterminer l'utilité ou les dangers de la fievre. Or, nous pouvons, je crois, avancer comme une vérité qu'il nous sera facile de démontrer, que la fievre s'oppose toujours à la guérison de ces maladies, dont la cause est augmentée & renforcée par elle.

La fievre en effet tend d'elle-même à porter l'inflammation dans les humeurs, en procurant la pléthôre, qui est la nuance par laquelle la nature passe, pour aller de la santé à l'état inflammatoire : aussi n'y a-t il rien de plus ordinaire que de voir la fievre éphémere simple, qui peut être regardée comme la fievre élémentaire & prototype, dégénérer en fievre inflammatoire, lorsqu'elle se prolonge un peu trop, & que l'on n'a pas soin de l'attaquer convenablement dans son principe.

Toutes les circonstances qui paroissent concourir à la génération d'une maladie inflammatoire, sont en même temps celles qui semblent avoir le plus d'effet pour augmenter & renforcer l'énergie & la

vigueur du corps qui les éprouve : car c'eſt ſur-tout à l'époque de la jeuneſſe, à la fin de l'hiver ou au commencement du printemps, ſous une conſtitution froide & ſeche, ſur des perſonnes d'un tempérament ſanguin & robuſte, après un uſage long-temps continué de boiſſons échauffantes & d'alimens ſucculens, que ces affections ont coutume de s'établir ; ce qui faiſoit dire à *Galien* qu'elles attaquoient rarement des ſujets foibles & délicats. *In gracili & debili corpore rarò conſiſtere poteſt. Meth. medendi.*

Le caractere des maladies inflammatoires tient donc à ce ſurcroît de force & d'énergie qui ſollicite toutes les fonctions vitales à ſe déployer avec plus d'intenſité & de vigueur, comme le prouve d'ailleurs l'enſemble de ſymptômes qui les accompagne : or, la fievre eſt une des choſes qui vont le plus à fortifier cette activité vicieuſe, & à rendre par conſéquent l'effet des cauſes qui la décident plus intenſe & plus marqué.

Les obſervations de MM. *Bonnet* & *Ludwigh* ont démontré que la cauſe des maladies inflammatoires affecte principalement le ſyſtême artériel, tandis que celle des affections bilieuſes intéreſſe plus ſpécialement le ſyſtême veineux. Et en effet, il eſt aſſez ordinaire aux maladies inflammatoires d'établir leur ſiege ſur les viſceres de la poitrine qui, à bien des égards, pourroient être regardés comme formant un centre auquel ſe rapportent toutes les parties du ſyſtême artériel (1). Ces maladies ſont

((1) Cette idée a été ſuivie avec beaucoup de fruit par mon bon ami M. *Richard de Lavergne*, qui en a tiré le plus grand parti, pour découvrir la raiſon finale de la tendance des humeurs ſur le poumon & ſur la peau, affectée à la jeuneſſe & au tempérament ſanguin. Voy. ſon Eſſai ſur la vie, qui contient des vues neuves & belles, touchant la raiſon finale des changemens qu'éprouve la direction des forces, par la révolution des âges.)

de plus ſujettes à attaquer les jeunes gens, par préférence aux enfans, & les perſonnes d'un tempérament ſanguin & robuſte, préférablement à celles qui ſont foibles & délicates. Or, l'action par laquelle s'annonce la puberté ſemble avoir une influence manifeſte ſur le cœur & les vaiſſeaux artériels, qui augmentent de capacité & de volume à cette époque. M. *Cullen* a bien reconnu que les arteres, pendant la jeuneſſe, ſont dans un état de pléthôre relatif, qui diminue & ſe diſſipe même complétement, à meſure qu'on avance en âge. MM. *Cliſton*, *Scheldon*, *Winthringam* & d'autres Anatomiſtes Anglois, ont conſtaté par des expériences intéreſſantes, que les arteres ſont plus conſidérables & plus développés dans la jeuneſſe que dans tout autre temps de la vie. Tous les Praticiens ont eu occaſion de voir qu'à cet âge les flux de ſang ſe font par les extrêmités artérielles, tandis qu'à un âge plus avancé ils ont lieu par les extrêmités veineuſes. On pourroit prouver, à l'aide des diſſections anatomiques, que les arteres des perſonnes mortes à la fleur de l'âge reſtent plus long-temps gorgées de ſang, & ne ſe vuident que lentement.

Cette prédominance manifeſte des vaiſſeaux artériels, que nous venons de remarquer dans la jeuneſſe, exiſte auſſi dans les tempéramens ſanguins, qui ſont éminemment ſujets aux affections inflammatoires; en ſorte qu'en général il eſt vrai de dire que la circonſtance qui diſpoſe le plus à ces maladies eſt d'avoir les arteres larges, bien développées, d'une denſité & d'un diametre conſidérables. Voilà pourquoi l'artériotomie paroît avoir, comme l'ont obſervé MM. *Sims* & *Glas*, plus d'effet dans les affections inflammatoires, que n'en

a la ſaignée pratiquée ſur la veine ; d'où il ſuit que le ſyſtême des vaiſſeaux artériels ſe trouve ſingulièrement expoſé à recevoir leur impreſſion, aux effets de laquelle il ſeroit dès-lors ridicule de vouloir oppoſer la fievre qui, comme nous l'avons déjà dit, a une action évidente ſur ce ſyſtême d'organe.

Mais ce qui confirme ſur-tout les dangers de la fievre, conſidérée dans ſes rapports avec les affections inflammatoires, c'eſt la nature des moyens dont l'Art fait uſage pour les combattre, & par leſquels il réuſſit le plus ſouvent à les détruire ; moyens qui tendent directement à diminuer & à énerver les forces, & dont le ſuccès paroît être d'autant plus certain, qu'ils arrêtent les mouvemens fébriles avec plus de promptitude & de sûreté. C'eſt ce que produiſent les ſaignées fréquemment répétées, les délayans, les énervans, les ſubſtances rafraîchiſſantes & émollientes ; une diete ſévere jointe à un régime végétal, & tous les ſecours, ſoit diététiques, ſoit curatifs, que l'on a coutume de placer dans le période de crudité ; & quant à ce qui concerne le temps de la coction, il ſe dérobe aux influences de la fievre, comme dans toutes les maladies humorales, & il eſt affranchi du pouvoir que les mouvemens febriles peuvent exercer ſur les autres temps d'une maladie, pour la changer & la modifier en bien ou en mal.

La terminaiſon d'une affection inflammatoire, ſur tout ſi elle eſt circonſcrite & locale, ſe fait de différentes manieres ; & dans le nombre de ces ſolutions diverſes, il n'y a gueres que celle par ſquirre qui puiſſe trouver quelqu'avantage dans la fievre ; car elle prend preſque toujours un caractere de lenteur & de maliguité qui l'amene bientôt

à l'état de fievre hectique, lorſqu'elle ſurvient après l'établiſſement de la ſuppuration, comme nous aurons occaſion de le voir, en parlant de la purulence des humeurs.

Maladies muqueuſes, lymphatiques, pituiteuſes, chroniques.

Le progrès foible, incertain & ralenti des maladies acquiſes par les vices de la mucoſité, ou de la lymphe, annonce aſſez qu'elles demeurent fréquemment aſſervies à la timide contrainte d'une marche chronique. Auſſi n'y a-t-il point de Praticien qui n'ait donné à bien des maladies le nom de muqueuſes ou lymphatiques, comme on parle dans la plupart des Conſultations.

Si nous raſſemblons toutes les circonſtances qui concourent à l'établiſſement des maladies muqueuſes, nous verrons qu'elles tendent toutes à introduire un affoibliſſement conſidérable dans le ſyſtême des forces; en ſorte que ces affections s'accompagnent le plus ſouvent de tous les ſymptômes de l'atonie, comme il eſt facile de s'en convaincre par les hiſtoires détaillées que les Auteurs nous en ont données. On voit en effet qu'elles ſont ſur-tout communes chez les enfans, les femmes & les perſonnes graſſes, dont la conſtitution, analogue à celle des enfans, porte tous les caracteres de la foibleſſe affectée à ce premier période de la vie humaine. On voit qu'elles ſe manifeſtent ſouvent pendant l'hiver & l'automne, ſous une conſtitution de l'air froide & humide; après l'uſage long temps ſoutenu d'un régime affoibliſſant & énervant, &c. Or, dans toutes ces circonſtances les forces éprouvent un affoibliſſement relatif, & toutes les parties

du corps tombent dans une inertie profonde, dont on ne peut les retirer qu'à force de faire agir sur elles les moyens d'irritation les plus puissans ; & comme tous ceux qui ont pour objet de décider la fievre tendent aussi à produire une excitation des forces plus ou moins sensible, il est clair que l'emploi de ces moyens est indiqué dans ce cas, & que sous ce rapport la fievre peut être d'une application avantageuse.

Maintenant si nous rapprochons la description que nous avons faite précédemment des maladies inflammatoires, de celle que nous venons de donner des maladies muqueuses ou lymphatiques, il nous sera facile de remarquer l'opposition qui regne entre les unes & les autres, & de saisir les caracteres par lesquels elles different & contrastent visiblement, puisque l'essence des maladies inflammatoires consiste dans une augmentation de force & de ton, tandis que celui des affections muqueuses est déterminé par un état contraire d'atonie ou de foiblesse. Dès lors il est probable que la fievre doit convenir dans les secondes, par les mêmes raisons qui la rendent pernicieuse dans les premieres ; & en effet il existe une opposition si réelle entre les affections muqueuses & les affections inflammatoires, qu'elles sont sujettes à se succéder & à se remplacer mutuellement ; de maniere qu'une maladie d'abord muqueuse, s'efface & s'éclipse quelquefois sous la dominance d'une affection inflammatoire qui lui succede, dans le développement réglé de la maladie totale. Il est facile d'appercevoir cet ordre de succession dans l'histoire de l'épidémie muqueuse, décrite par MM. *Vagler* & *Roëderer*, & déjà citée plusieurs fois dans ce Mémoire ; aussi ces Auteurs remarquent-ils que le

mode inflammatoire s'établit quelquefois aux dépens de maladies plus réfractaires, qu'il dissipe & qu'il remplace d'une maniere vraiment critique. La fievre qui tend à faire passer dans les humeurs un caractere inflammatoire foiblement ébauché, présente donc en général un moyen capable de faciliter la solution des maladies muqueuses, dont la guérison complette est quelquefois opérée par une fievre qui introduit dans les humeurs un état de phlogose bien décidé.

C'est d'après des considérations pareilles que nous devrions examiner les influences bonnes ou mauvaises de telle ou telle espece de fievre sur certaines classes de maladies chroniques; mais cet objet ouvriroit à nos recherches un champ trop vaste, auquel nos forces ne pourroient suffire (1).

Ce n'est pas sans raison, & sans utilité pour la pratique, qu'un savant Professeur de Montpellier nous enseignoit que la dégénération muqueuse a une grande tendance à se porter sur le tissu cellulaire, les glandes & les vaisseaux lymphatiques, qu'il regardoit, d'après les découvertes des Anatomistes Anglois, comme ne constituant qu'un seul

(1) J'avois d'abord adopté ce plan vaste, sans consulter mes forces; mais je me suis apperçu qu'il fourniroit seul le sujet d'un ouvrage de longue haleine. Il semble cependant qu'il nous meneroit à des conséquences utiles pour la pratique; & par exemple, s'il étoit bien prouvé que telle espece de fievre fût critique par rapport à certaines maladies très-réfractaires, ne pourroit-on pas *inoculer*, pour ainsi dire, cette espece de fievre, en envoyant les malades dans un pays où elle régneroit épidémiquement? Ne pourroit-on pas exposer les personnes attaquées de maladies chroniques incurables jusqu'alors, à l'influence d'une épidémie, dont le génie & le traitement seroient bien connus, &c. &c. Du reste, ce sont-là des idées dont rien ne confirme encore la valeur; & je serois bien fâché qu'on voulût les prendre pour autre chose que des conjectures de l'esprit, j'ai presque dit, des illusions d'un cœur sensible, à qui son zele rend tout désirable & facile.

&

& même système d'organes. Ce n'est point pour étayer de vaines hypotheses, mais pour éclaircir la thérapeutique de ces maladies, qu'il nous rapportoit, avec sa précision ordinaire, l'ensemble de faits pathologiques nécessaire, sinon pour donner à cette vérité une évidence qui produisît immédiatement la conviction, du moins pour la rendre sensible au point de la faire tourner à l'utilité de ceux qui voudroient en profiter, dans la pratique. En nous laissant conduire par la force des faits, & en les examinant dans un abandon absolu des préjugés, nous trouverons que les circonstances qui contribuent à précipiter la dégénération muqueuse sont en même temps celles qui favorisent le développement des glandes & des vaisseaux lymphatiques. Ainsi pour nous attacher à une de ces circonstances principales, on sait que les glandes entrent particuliérement en action dans le premier âge de la vie, pour lequel les maladies muqueuses sont très-fréquentes. Le volume des glandes est en effet relativement plus considérable à cet âge, qu'il ne l'est dans les âges suivans. Leur tissu est plus épanoui, plus développé, & il contient une grande quantité d'humeur muqueuse. Ce volume diminue par la progression de l'âge, au point que plusieurs glandes qui étoient très-sensibles dans l'enfance, s'effacent & disparoissent totalement à un âge plus avancé. Le tissu cellulaire suit les mêmes révolutions que les glandes, & l'épanouissement considérable qu'il éprouve dans l'enfance est la cause des congestions abondantes qui s'y forment fréquemment.

Les observations de MM. *Monro*, *Guillaume Hunter*, *Heuson*, *Scheeldon*, Anatomistes Anglois, ont démontré que les vaisseaux lymphatiques ap-

partiennent au tissu cellulaire, dont ils partent, par de très-petites ramifications, & qu'ils prennent naissance à la surface du corps, d'où ils se propagent en remontant, pour aller se réunir & se terminer dans les glandes les plus voisines de leur origine. Or, ces vaisseaux sont plus développés dans le premier période de la vie, & leur diametre diminue à mesure que l'âge avance, comme l'avoit bien vu le célebre *Rhuisc*, qui croyoit même que les vaisseaux lactés s'effaçoient complétement dans la vieillesse.

(Mais ce qui prouve bien, & la correspondance étroite qui existe entre ces trois ordres d'organes, & l'extrême disposition que chacun d'eux paroît avoir à s'approprier les produits de la dégénération muqueuse & à participer dès-lors aux maladies dépendantes de cette dégénération, c'est l'identité des humeurs qu'ils contiennent, lesquelles se ressemblent par des propriétés communes à toutes les substances muqueuses, dont elles approchent plus ou moins. La graisse qui abonde en mucosité, se sépare dans le tissu cellulaire; le chyle qui fournit immédiatement au sang sa partie lymphatique ou muqueuse, est porté dans les grandes voies de la circulation, par le moyen de petits vaisseaux lactés; & le lait, qui a tant d'analogie avec lui, ne parvient aux mamelles qu'en traversant des vaisseaux du même calibre & du même genre (1). On sait que les glandes reçoivent un liquide oleaginograisseux, dont le fond ou le

(1) Il arrive quelquefois que ces vaisseaux, au lieu de rendre le lait aux mamelles, le portent dans les glandes voisines. M. *Assalini* fils assure avoir trouvé du lait dans les glandes axillaires. Voy. un Essai sur les vaisseaux lymphatiques, pag. 118.

principe conſtitutif eſt encore pris du mucus animal, ſur la génération duquel MM. *de Bordeu* & *Fouquet* ont écrit les choſes les plus intéreſſantes. Enfin, il n'eſt pas rare de trouver ſur les vaiſſeaux lymphatiques des concrétions qui laiſſent échapper une quantité conſidérable d'humeur muqueuſe, lorſqu'on vient à les ouvrir ; & cela arrive ſur tout aux nouvelles accouchées qui ſont attaquées de la maladie que M. *Levret* appelle *engorgemens laiteux dans le baſſin & dans les extrêmités inférieures.* M. *Whitte* a vu les glandes engorgées & durcies à la ſuite du même accident, dont il attribue la cauſe à la lymphe épanchée, & retenue dans le tiſſu cellulaire, qui enveloppe toutes ces parties.)

Autoriſés par ces obſervations ſeules, il nous ſeroit permis de conclure que l'action des glandes, du tiſſu cellulaire & des vaiſſeaux lymphatiques, ſe trouve ſouvent en concurrence avec l'établiſſement de la dégénération muqueuſe, & nous pourrions nous en tenir là, ſi l'hiſtoire des maladies qui en dérivent ne le prouvoit encore plus directement. On peut s'aſſurer en effet, par cette hiſtoire, que ces différens organes ſont les plus fréquemment intéreſſés par elles, & que c'eſt ſur eux, ou du moins dans leur voiſinage, qu'elles exercent leurs phénomenes principaux. La fievre lente nerveuſe d'*Huxham*, qui eſt une fievre muqueuſe par excellence, ſe termine très ſouvent par la ſuppuration des parotydes : les écrouelles, qui ſe guériſſent par tous les remedes appropriés contre les affections muqueuſes, appartiennent ſpécialement aux glandes : la maladie vénérienne, qui peut être regardée à bien des égards comme une affection muqueuſe, ſe porte principalement ſur les glandes

& le tiſſu cellulaire. Voilà pourquoi le mercure, adminiſtré ſous forme de frictions, a plus d'effet dans ces maladies, que lorſqu'il eſt pris intérieurement : voilà pourquoi M. *Svediaur* recommande, dans la cure des bubons vénériens, d'appliquer les frictions ſur les extrêmités inférieures, ſuivant la direction des vaiſſeaux lymphatiques.

Les maladies muqueuſes ſont tellement diſpoſées à intéreſſer les glandes, qu'il n'eſt pas rare de voir leur effet ſe tranſmettre aux glandes ſituées dans le voiſinage des parties qui leur ſervent de ſiege. Ainſi on a vu des congeſtions pituiteuſes dans les extrêmités inférieures accompagnées de l'obſtruction des glandes inguinales : on a vu des hydropiſies de poitrine décidées par le ſquirre du thimus; des hydropiſies du bas-ventre ſuivies du ſquirre des glandes du meſentere. *Huxam* a obſervé une affection pituiteuſe-gaſtrique qui ſe termina par des obſtructions rebelles dans les glandes.

Maintenant ſi nous faiſons attention que ceux chez qui les glandes, le tiſſu celullaire & les vaiſſeaux lymphatiques jouiſſent d'une prédominance ſenſible, ont les arteres peu développées, ſupportent difficilement la ſaignée, & ne ſont preſque jamais attaqués de maladies inflammatoires, nous ſerons tentés de croire que le ſyſtême artériel contrebalance & diminue l'action du ſyſtême formé par le tiſſu cellulaire, les glandes & les vaiſſeaux lymphatiques; que ces deux appareils d'organes ſe développent ſuivant les loix d'une proportion inverſe, & que les circonſtances qui augmentent l'énergie de l'un, ſont auſſi les plus propres à affoiblir l'autre (1). Et en effet, l'influence de la pu-

(1) Ce n'eſt pas ici le lieu de raſſembler toutes les raiſons qui prouvent l'oppoſition de ces deux ſyſtêmes, dont mon intime ami,

berté, en faiſant prédominer l'action du ſyſtême artériel, efface peu à peu celui des glandes du tiſſu cellulaire & des vaiſſeaux lymphatiques qui s'y rapportent, en ſorte que les droits de ce dernier reſtent comme détruits, ou du moins ſenſiblement limités, par le ſurcroît d'empire & de puiſſance dont ſe charge le premier, au moment où cette importante révolution s'acheve.

(Ce caractere de prédominance & de vigueur, que l'époque de la jeuneſſe imprime donc au ſyſtême des vaiſſeaux artériels, ſe manifeſte ſur-tout par les changemens qu'éprouve le corps, & par les ſignes apparens qui accompagnent ſon nouvel état. C'eſt alors que les vaiſſeaux prennent une extenſion conſidérable; qu'ils augmentent de diametre; qu'ils ſe montrent mieux à découvert, en préſentant un plus gros volume, ainſi qu'une forme plus dure, plus compacte, & plus fortement prononcée. C'eſt alors que la couleur de toutes les parties ſolides s'avive, & annonce par ſon éclat la ſurabondance de la portion rouge du ſang, & celle des vaiſſeaux artériels, qui en eſt une conſéquence : c'eſt alors que la plénitude & la dureté du pouls commencent à l'emporter habituellement ſur la molleſſe, & que ſes mouvemens deviennent plus rapides & plus précipités. Les tempéramens ſanguins préſentent les mêmes phénomenes à un plus haut degré, tandis que chez les perſonnes phlegmatiques, lâches, & fort chargées

---

M. *Audirac*, a ſuivi les rapports, dans les différentes eſpeces d'êtres, & dans les divers individus de la même eſpece. *Mém. cour. par la Soc. royal. des Scienc. de Montp.*, *ſur la cauſe du refroidiſſement produit par l'évaporation* &c. J'aime à m'arrêter un peu ſur ce qui me rappelle des ſuccès dont le ſouvenir ſeul me procurera toujours une plus douce jouiſſance que ne feroit le ſentiment des miens propres.

d'embonpoint, ils ne procedent que d'une maniere plus foible & plus cachée, parce que la dégénération muqueuse, plus abondante chez ces dernieres, doit, en fortifiant l'action de l'organe cellulaire, opposer de la gêne & de la contrainte au développement du systême artériel.)

Mais si l'on est une fois venu à bout de prouver que les maladies muqueuses doivent être placées dans le département des organes, dont le systême artériel peut modérer l'action vicieuse il est assez vraisemblable qu'elles retirent des avantages sensibles de la fievre, qui s'annonce presque toujours par l'action augmentée de tout le systême vasculaire, quoique ce ne soit point là son caractere distinctif. Aussi M. *de Bordeu* disoit-il que la fievre est un secours heureux, dans les engorgemens du tissu cellulaire. Les observations de tous les Praticiens confirment cette efficacité de la fievre, dans toutes les maladies muqueuses. M. *Selle* observe que le tœnia peut être emporté par une fievre; & M. *de Tode* a avancé que le plus puissant des vermifuges étoit l'émétique, combiné avec la fievre. Or, il n'est pas douteux que la production des vers coincide le plus fréquemment avec l'efflorescence des sucs muqueux, même dans l'opinion des Médecins qui croient la préexistence des germes nécessaire à la génération des vers (1). *Baillou* & *Nicolas Massa* ont prétendu que le mercure ne guérissoit la vérole qu'en excitant la fievre; & il n'y a peut-être point de symptômes vénériens qui ne puissent se dissiper par

(1) On peut voir cette opinion, présentée avec tout ce qu'elle a de fort & de spécieux, dans une Dissertation très-bien écrite, soutenue à Montpellier par mon ami Guichard. *Animad. gener. circà access. Hist. Nat., &c.*

les ſecours qu'une fievre accidentelle leur procure. M. *Grant* rapporte que les purgatifs répétés par leſquels on a coutume d'attaquer la gonorrhée, dans les garniſons de Flandre, ne tardent pas à décider une fievre d'accès qui emporte preſque toujours la gonorrhée, ſi elle ſurvient avant qu'elle ſoit guérie; *tom.* 1, *pag.* 5. Cette obſervation de M. *Grant* revient à celle que m'a communiqué mon cher confrere M. *Creſpin*, connu dans l'Univerſité de Montpellier par de bonnes Theſes de Médecine, & par des Cours intéreſſans de Phyſiologie. Un jeune homme, après avoir pris huit onces de mercure dans l'eſpace de vingt jours, contre une gonorrhée, des bubons & pluſieurs chancres, ſans que ces ſymptômes éprouvaſſent le moindre ſoulagement, vint à Montpellier, & pendant le voyage il fut atteint d'une fievre qui adoucit bientôt tous les ſymptômes, de maniere qu'en la ſoutenant par des ſudorifiques & des lavemens ſtimulans, on amena au bout de trois jours une ſalivation abondante qui emporta le reſte de la maladie. Il eſt remarquable que les bubons vénériens diſparoiſſent fréquemment à la ſuite d'un accès fébrile, tandis que les bubons inflammatoires refuſent de céder à ce moyen naturel de ſolution. M. *de Bordeu* nous a fait connoître bien des cas d'écrouelles diſſipées par un ſimple mouvement de fievre, quoiqu'elles euſſent réſiſté juſqu'alors aux remedes les mieux indiqués; ce qui faiſoit dire à M. *de Bordeu*, *que la révolution du tempérament, la mutation de l'âge puérile, & même la révolution que procure le mariage, font des effets ſurprenans ſur les écrouelleux.* L'immortel *Sydenham* diſoit que la goutte ſe fait ſentir à des intervalles plus reculés, & s'annonce par des ſymptômes moins

cruels, chez les jeunes gens, que chez les vieillards; *tom. 2 de pod.* Ne pourroit-on pas penser que l'organisation plus mobile des jeunes gens se prête plus volontiers aux impulsions fébriles par lesquelles la nature élude, & le retour, & la rigueur des accès, outre que la dominance respective du système artériel, qui est propre à cet âge, paroît d'ailleurs suffisante pour enrayer & prévenir les progrès de toutes les affections muqueuses, & de celles qui, comme la goutte, ont avec elles la plus grande analogie.

Maladies bilieuses & séreuses chroniques.

Nous avons des exemples de la forme chronique, sous laquelle peuvent se produire les affections de ces deux classes, dans le scorbut chaud, par rapport aux premieres; & dans la plupart des hydropisies, par rapport aux secondes. Or, je crois que nous pouvons avancer, comme une proposition généralement vraie, que la fievre n'est d'aucun avantage ni pour les unes, ni pour les autres.

En effet, si l'on considere que les maladies bilieuses se manifestent spécialement en été, sous une constitution chaude & seche, comme est celle des pays méridionaux; si l'on fait attention qu'elles attaquent les hommes, préférablement aux femmes, & les hommes d'un tempérament sec & vigoureux, par préférence aux personnes lâches & délicates; si l'on remarque enfin que les violentes passions de l'ame, telles que la colere, ont le pouvoir de les renforcer & de les accroître, on sera tenté de croire qu'il existe dans les maladies bilieuses le même excès d'énergie & de vigueur

que nous avons déjà reconnu dans les affections inflammatoires; d'où il ſuit que les mêmes raiſons qui nous portent à craindre la fievre pour celles-ci, doivent nous engager à la redouter pour celles-là. Et réellement le célebre M. *Lind* a placé dans le nombre des choſes qui ajoutoient les plus grands dangers, aux fievres contagieuſes la circonſtance de co exiſter avec le ſcorbut chaud; en ſorte que ſi ces fievres attaquoient des hommes affectés déjà du ſcorbut, elles ne tardoient pas à ſe compliquer de malignité.

Les maladies ſéreuſes ſont auſſi aggravées par la fievre; mais cela tient à une cauſe toute différente, puiſqu'il n'y a aucune parité entre ces deux claſſes de maladies, qui ſont même en oppoſition à bien des égards: mais la fievre ne contribue pas moins à rendre celles-ci plus redoutables. Conſidérez en effet quelles ſont les cauſes qui les favoriſent & les aggravent, vous reconnoîtrez qu'elles tendent toutes à introduire une débilité radicale dans le ſyſtême des forces, en affoibliſſant la ſolidité ou la texture des organes que ces forces animent. Ainſi les vieillards, les tempéramens foibles & phlegmatiques, ſont les plus expoſés à ces ſortes de maladies, qui ſe trouvent d'ailleurs renforcées par l'humidité du climat & de la ſaiſon; par l'habitation des pays marécageux; par une vie oiſive & ſédentaire; par les paſſions triſtes; par l'abus des ſaignées & du régime délayant; & en général, par toutes les cauſes capables d'énerver la vigueur du tempérament: or, il n'eſt pas douteux que la fievre ajoute à cet affaibliſſement extrême, & qu'elle épuiſe tôt ou tard le reſte des forces néceſſaires à la nature pour qu'elle puiſſe ſe prêter au développement total des phénomenes que ces maladies

embraſſent : de là vient que les fievres quartes, en ſe prolongeant, inclinent aſſez volontiers à dégénérer en hydropiſies : *ex quartanis hydrops.* *Hippocrate* établiſſoit qu'en général la fievre étoit pernicieuſe aux hydropiques, ſur-tout ſi les urines couloient en petite quantité, & ſi elles portoient les marques d'une altération ſenſible dans la couleur & dans la conſiſtance. *Hydropico febricitanti urina pauca, rubra, turbida, perniciosa.*

Un des plus grands Praticiens qui honorent la Médecine, M. *Tiſſot*, met la fievre au nombre des choſes qu'il redoute le plus dans l'hydropiſie; & il ne ſe flatte de la guérir que lorſqu'elle en eſt pleinement exempte. *Illis cavendum qui putredinem augent aut febrim excitant. Nocet enim quidquid nonnulli fabulentur & deſperatus fere quem comitatur hydrops, ſpe nundùm deſtituimur quamdiù abeſt. Epiſt. ad Haller.*

Etat purulent des humeurs.

Les altérations humorales que nous venons d'examiner peuvent être exaltées au point de tranſformer les humeurs en véritables matieres purulentes, & de leur imprimer des caracteres ſenſiblement analogues à ceux que préſente le pus, dans le voiſinage des inflammations locales. Ce changement eſt commun à toutes les humeurs ſuſceptibles de former les cauſes matérielles des maladies, & elle peut avoir lieu indifféremment pour toutes les eſpeces de dégénérations exiſtantes dans le corps; en ſorte que le mot *purulence* eſt une expreſſion vague, dont le ſens doit être déterminé par la nature ſpécifique de la dégénération humorale, à laquelle

il ſe rapporte : car, encore un coup, chaque humeur morbifique, ou plus généralement, chaque cauſe matérielle de maladie peut ſe préſenter dans un état de purulence qui forme le dernier degré des altérations qu'elle eſt capable d'éprouver.

Mais quelle que ſoit l'origine de cette purulence, il eſt certain qu'elle ſe produit & s'engendre dans toutes les parties du corps, ſur leſquelles elle s'arrête quelquefois, pour établir des abcès vraiment chroniques, & qui n'ont été précédés d'aucun ſymptôme fébrile, d'aucun ſigne d'inflammation locale, puiſqu'il y a des états abſolument dénués de fievre qui introduiſent néanmoins dans les humeurs un caractere de purulence bien décidé, comme le conſtatent les obſervations de *Bonnet*, de *de Haën*. C'eſt à cette diſpoſition purulente qu'il faut attribuer un grand nombre de maladies chroniques, telles que ſont certains ulceres rebelles, toutes les affections dépendantes de la ſuppuration lente de quelque viſcere, ou de quelqu'organe conſidérable, la phthiſie dans ſon dernier degré, &c.

L'obſervation de tous les Praticiens a prouvé que la fievre qui ſe joint à ces divers états de purulence, tend à dégénérer en fievre hectique, ſi l'on ne ſe hâte d'arrêter & de prévenir ſes progrès, par l'adminiſtration prompte des fébrifuges appropriés (1). *Sthaal* ne reconnoiſſoit d'autre fievre hectique que celle qui dépend de l'exulcération profonde des viſceres majeurs : *Hoffmann* regardoit les mouvemens fébriles comme dangereux, lorſ-

(1) Lorſque les humeurs ſont parvenues à un degré de purulence bien déterminé, il ne reſte plus d'eſpoir que dans l'uſage des antiſceptiques, proprement dits. Or, il eſt remarquable que ces remedes ſont pour la plupart fébrifuges, & qu'ils préviennent la fievre en même temps qu'ils arrêtent les progrès de la putréfaction.

qu'ils étoient ſurvenus à la ſuite de la corruption lente de quelque viſcere. *Ex febribus ſive febrilibus ſpaſticis generis nervoſi & vaſculoſi commotionibus, minùs ſalutares ſunt quæ à corruptione lentâ viſcerum aut apoſthemate ut ſunt hecticæ oriuntur & phthiſicis, cachecticis atque hydropicis superveniunt : sect.* 3, *pag.* 410. *Foreſtus* parle d'un abcès purulent fixé ſur la région du foie, auquel ſe joignit une fievre hectique, dont les mouvemens furent inutilement combattus par tous les remedes convenables, & qui décida la mort, après avoir réſiſté aux ſecours qu'elle demandoit, ſoit par elle-même, ſoit par la nature de la maladie primitive. Or, la rapidité avec laquelle ces fievres tendent à une terminaiſon malheureuſe, eſt évidemment liée au caractere purulent qu'elles ſuppoſent dans les humeurs ; & dès lors il faut conſidérer la fievre & la purulence comme deux états qui ſe nuiſent mutuellement, & dont il eſt toujours malheureux d'éprouver la co-exiſtence, parce que l'une ſollicite en quelque ſorte le développement des funeſtes effets attachés à l'autre, & met en jeu l'action de cette cauſe deſtructive qui, ſans elle, ſeroit demeurée aſſoupie, & n'auroit amené que des accidens ordinaires.

Maladies qui ſe guériſſent par des ſpécifiques.

Il faut concevoir, dans les maladies de cette claſſe, deux cauſes diſtinctes, dont la conſidération eſt également néceſſaire à qui veut juger des effets avantageux ou funeſtes que la fievre produit par rapport à elles. 1°. La cauſe ſpécifique qui circonſcrit la nature de chaque eſpece de maladie,

qui en forme une affection *sui generis* & distinguée de toutes les autres. C'est elle, par exemple, qui fait que le *cancer* est *cancer*, & qui nous empêche de le confondre avec d'autres affections analogues. 2°. La cause matérielle, ou la dégénération humorale, avec laquelle cette cause spécifique s'unit & se combine. La premiere, ne peut être convenablement attaquée que par les remedes spécifiques, & dès-lors la fievre n'a aucune prise sur elle : mais il faut auparavant que la maladie soit simplifiée, & suffisamment dégagée des complications étrangeres qu'elle a pu contracter avec différentes dyatheses humorales. Les spécifiques n'ont aucune puissance, aucune efficacité pour détruire ces dyatheses, qui ne peuvent donc être attaquées avec avantage que par les remedes connus & appropriés. Dès-lors on doit estimer la maniere dont la fievre agiroit sur ces sortes de maladies, d'après la nature de la cause humorale qui se les subordonne, en les enveloppant sous la puissance étendue de son domaine. Or, nous avons déterminé quelles sont, parmi ces causes, celles qui rendent les efforts de la fievre avantageux ou nuisibles; en sorte que si les principes exposés dans cette seconde Partie ne souffrent point de difficulté, il ne reste plus aucun doute sur les véritables circonstances des maladies chroniques qui peuvent autoriser le dessein d'exciter ou de modérer la fievre. Il ne s'agit donc plus que d'indiquer les regles & les précautions d'après esquelles un Médecin doit diriger cette intention; & ce sera le sujet de notre troisieme Partie.





TROISIEME PARTIE.

La conféquence importante & majeure qui fe préfente à tirer des principes établis dans les deux premieres parties de ce Mémoire, eft que la fievre (1) a une influence manifefte fur plufieurs efpeces de maladies chroniques, par rapport auxquelles il faut diriger fes mouvemens de la maniere la plus avantageufe & la plus favorable à leur terminaifon naturelle. Nous n'aurions donc contribué que bien imparfaitement aux progrès de l'Art, fi, après avoir déterminé les rapports généraux fous lefquels la fievre peut être utile ou dangereufe, nous ne nous attachions à donner des regles qui puiffent nous conduire sûrement à retenir la fievre dans fes juftes bornes, en l'excitant ou la modérant, felon que l'un ou l'autre de ces effets paroît être néceffaire : car fi l'oppofition des phénomenes conftitutifs de la fievre avec la caufe des phénomenes d'une maladie lui rend l'exiftence de la fievre utile, c'eft l'accord de toutes ces circonftances, avec les moyens propres à l'exciter, qui rend fon utilité poffible. Il ne fuffit donc pas de favoir que dans les cas où les avantages de la fievre font bien prouvés, nous devons tenter de proportionner fes mouvemens à l'énergie des caufes extraordinaires de maladies, mais il faut de plus

(1) J'ai fouvent appellé la fievre un fymptôme, quoiqu'on ne puiffe pas dire d'elle qu'elle eft un fymptôme ifolé : mais j'ai pris ce mot dans un fens général & indéterminé, comme exprimant la collection des fymptômes qui conftituent la fievre.

empêcher que ces mouvemens augmentés deviennent funestes, par la difficulté où est le Médecin d'en déterminer le type bien précisément, & de fixer l'incertitude de leur issue. La même attention est indispensable dans les cas contraires, où il faut s'opposer aux dangers de la fievre, en tâchant de modérer & de contenir ses mouvemens dans un ordre convenable : d'où il suit que la fievre, soit qu'on l'excite, soit qu'on la modere, demande une grande prudence de la part du Médecin, qui peut commettre des erreurs graves, s'il s'écarte un instant des regles & des précautions d'après lesquelles il doit diriger sa marche. Or, c'est uniquement à faire connoître ces précautions que je vais consacrer cette derniere partie de mon Mémoire, en commençant par celles qui concernent le dessein d'exciter la fievre, ou d'augmenter & de renforcer l'intensité de ses moovemens.

S'il nous étoit possible de prendre les efforts fébriles que la nature oppose aux maladies, dont ces efforts mémes constituent une portion nécessaire, pour la mesure de ceux que nous sommes quelquefois dans l'intention de solliciter par des moyens artificiels, nous n'aurions aucun inconvénient à craindre, & les procédés sur lesquels seroient modélés les nôtres assureroient pleinement leur réussite : car un caractere qui ne trompe jamais, dans l'estimation des biens ou des maux que l'on peut produire, en excitant la fievre, c'est le rapport & la liaison intime qu'elle conserve avec les autres phénomenes essentiels à la maladie ; en sorte que la premiere & la plus générale de toutes les précautions qu'il faille observer, en l'excitant, est de le faire par des moyens pris, autant que cela se peut, de l'essence même de la maladie,

avec laquelle il faut, pour ainſi dire, l'identifier & la confondre. C'eſt là que doit s'appliquer la ſentence d'*Hippocrate*, qui ne voyoit rien de terrible ou de menaçant dans tout ce qui s'exécute ſelon les vœux & les loix de la nature : *nihil enim in his quæ ſecundùm naturam, aut formidandum, aut lethale contingit : de dieb. judic. cap.* 1.

Mais nous ne pouvons pas toujours nous arrêter où s'arrête la nature, & les procédés qu'elle emploie ne ſont pas d'ailleurs en notre pouvoir ; car les reſſources de la nature ſont infinies, comme la multiplicité de ſes opérations. Eh ! qui eſt-ce qui peut eſpérer en effet de diriger l'ordre des mouvemens fébriles de la maniere la plus conforme à ſes vues, & de diſpoſer à ſon gré les objets de ſenſation qui reviennent inceſſamment pour les altérer & les troubler ?

Si-tôt donc que la fievre eſt livrée à la ſeule puiſſance de l'Art, il eſt difficile qu'elle réuſſiſſe avec autant de certitude que celle dont le développement eſt dû à l'activité de la nature, parce que le concours néceſſaire à ſon ſuccès n'eſt ſous la dépendance de perſonne, & qu'il eſt rarement poſſible de le plier aux vœux & à la volonté de celui qui entreprend d'en uſer ſelon la petiteſſe de ſes vues. Tout ce qu'on peut faire, à force de précautions, eſt d'approcher plus ou moins du but, en rendant la fievre plus ou moins naturelle, & en la dépouillant avec ſoin de toutes les circonſtances qui la ſurchargent d'accidens étrangers, & qui en font un poids incommode à la maladie.

Mais les précautions qu'il faut obſerver pour atteindre ce but ne partent pas toutes d'une ſeule & même ſource ; il y en a qui ſe rapportent aux moyens que l'on met en uſage pour exciter la fievre;

il y en a qui concernent le ſujet ſur lequel on applique ces moyens ; d'autres regardent le temps convenable à leur application. Toutes reçoivent des modifications relatives à la nature de la maladie que l'on a deſſein de combattre par la fievre.

Précautions qui ſe rapportent aux moyens que l'on emploie pour exciter la fievre.

S'il y a quelque choſe de difficile & d'incertain dans la pratique de la Médecine, c'eſt ſans contredit l'emploi des moyens capables de donner la fievre au beſoin, & de la diriger conformément aux vœux de la nature, & à la volonté du Médecin. Il n'eſt pas douteux que l'Art, qui, depuis la découverte du quinquina, peut prédire, comme d'une maniere sûre, l'inſtant où il arrêtera la fievre, lorſqu'elle exiſte, n'ait qu'une puiſſance bien bornée pour la décider ou la rappeller, lorſqu'elle n'exiſte pas. Frappé de ces difficultés, *Boerrhaave* diſoit qu'il n'y auroit jamais de Médecin comparable à celui qui ſeroit en poſſeſſion d'un procédé par le ſecours duquel il pût mettre autant d'habileté à ramener la fievre, qu'à la ſupprimer.

Les moyens que l'on emploie pour exciter la fievre, peuvent avoir trois objets bien différens, ou d'augmenter l'intenſité de ſes mouvemens, & de les élever à un degré de force qui ſurpaſſe celui auquel ils exiſtent déjà, ou d'en ſolliciter le développement lorſqu'ils n'exiſtent pas, ou bien enfin de les rappeller après qu'ils ont été ſupprimés bruſquement & mal-à-propos. Il eſt clair que ces moyens doivent être bien différens, ſuivant la différence de ces deſtinations.

1°. Dans le choix des moyens qui vont à renforcer la fievre déjà exiſtante, il faut donner la préférence à ceux que l'obſervation prouve être propres à exciter doucement les fonctions, & à les ſoutenir dans un état d'énergie & de vigueur, qui *les* retire ſenſiblement de l'inertie dans laquelle la maladie les plonge. L'uſage des alimens placés de maniere qu'ils ſéjournent long-temps ſur l'eſtomac, & qu'ils produiſent un effet tonique bien marqué, l'exercice modéré & ſoutenu juſqu'à une légere laſſitude, l'application bien ménagée des moyens capables de ſolliciter l'action des organes ſecrétoires, l'influence des paſſions douces & affectueuſes, l'action des objets extérieurs, & les ſenſations variées qu'elles réveillent dans l'ame, &c. En voilà plus qu'il ne faut pour remplir les vues que l'on ſe propoſe.

Nous pourrions ajouter l'irritation produite par certains médicamens qui n'ont aucune priſe ſur la maladie, ou qui ne jouiſſent au moins que d'une puiſſance inſuffiſante pour la dompter. Car l'effet inutile & avorté de ces remedes ne pouvant préſenter à la maladie un obſtacle qui la ſurmonte complétement, devient pour la nature une occaſion de s'irriter & de déployer avec plus de force l'appareil de ſes mouvemens fébriles conſervateurs. *Verlof* a obſervé que les fébrifuges donnés en quantité trop petite pour arrêter la fievre, étoit ce qu'il y avoit de mieux pour ajouter à ſon intenſité; en ſorte que des doſes inſuffiſantes de kina ne font que troubler davantage la nature & ſe transforment en moyens propres à nourrir la fievre & à relever l'énergie de ſes efforts. Mais il reſte toujours beaucoup d'équivoque & d'incertitude ſur le ſuccès de ce procédé.

là, dont l'art ne doit dès lors uſer qu'avec une extrême réſerve. La même loi de prudence veut que l'on évite avec ſoin tout ce qui pourroit jeter du trouble ſur l'exercice des fonctions, en les portant au delà ou en deçà de leur mode d'activité naturelle. Il eſt bon de conſidérer auſſi quelles ſont les fonctions qui ſe trouvent le plus particuliérement intéreſſées par l'uſage des moyens dont on a fait choix, & il faut avoir ſoin d'en modérer l'action, ſi elle ſe porte ſur des fonctions importantes & eminemment vitales par préférence à d'autres qui ſont moins néceſſaires. Il faut encore mettre de côté tous les moyens qui, agiſſant par des efforts bruſques & inattendus, peuvent changer tout d'un coup & profondement la marche de la maladie & l'altérer au point de rendre ſes phénomenes méconnoiſſables, parce qu'il eſt rare que la maladie gagne à ce changement déplacé, après lequel il eſt d'ailleurs poſſible que la fievre donne lieu à des effets biens différens de ceux qu'on en attendoit. Une précaution eſſentielle dans l'adminiſtration de ces moyens eſt donc de les diſtribuer par gradations ménagées, de maniere que l'on s'éleve ſucceſſivement à faire uſage des plus forts, en ſuivant les loix d'une progreſſion croiſſante. Cette maxime s'étend à tous les remedes héroïques, dont il faut augmenter l'activité graduellement, & par un progrès uniforme, réglé & qui monte depuis les plus foibles juſqu'aux plus forts, en ne laiſſant entre eux que des nuances délicates. C'eſt ici que l'Art du Médecin ſe confond avec celui du Moraliſte, qui conſiſte auſſi à émouvoir l'ame par degrés, & à y faire pénétrer toutes les nuances des paſ-

ſions foibles & adoucies avant d'arriver à celle qu'il a deſſein d'y fixer.

2°. Lorſqu'il s'agit de décider la fievre dans des maladies, dont la nature ne la comporte pas eſſentiellement, on eſt néceſſité à ſe ſervir de moyens plus actifs & plus puiſſans pour ſuppléer à la diſpoſition fébrile qui manque, ou du moins pour lui donner autant d'énergie qu'il en faut lorſqu'on entreprend de la réaliſer. Or la regle de précaution la plus générale que nous puiſſions preſcrire par rapport à cet objet, eſt de proportionner la force de ces moyens à la diſpoſition actuelle du corps ſur lequel on les applique, de maniere que leur activité augmente graduellement à meſure qu'ils agiſſent ſur des ſujets moins diſpoſés à produire les mouvemens fébriles, & qu'elle diminue ſuivant un ordre de rapports inverſe dans les circonſtances contraires. En obſervant cette loi, on atteint preſque toujours le but qu'on ſe propoſe, parce que les divers degrés d'excitation correſpondent exactement aux différens degrés qui meſurent le beſoin qu'on en a.

Mais il y a plus ; il eſt à craindre que les moyens employés ne ſoient d'aucune efficacité pour décider la fievre, ſi l'on n'a ſoin de choiſir ceux qui ſont le plus en rapport avec la ſenſibilité individuelle, de celui que l'on doit ſoumettre à leur action. Car il arrive quelquefois que les mêmes ſtimulus appliqués ſur deux corps différemment diſpoſés, ſollicitent l'un à des mouvemens convulſifs terribles, tandis qu'ils changent à peine l'état naturel de l'autre, qui ſemble demeurer exempt de toute impreſſion ; & par une raiſon ſemblable des moyens d'excitation différens, peuvent produire des effets analogues, pourvu qu'ils s'exercent ſur

des sujets dont la sensibilité individuelle conserve avec eux des rapports évidens de convenance. Mais ce qui est encore plus décisif, c'est qu'on voit tous les jours des stimulus d'une force inégale, appliqués en même-temps sur les mêmes sujets, donner des résultats qui ne sont pas du tout proportionnels à leur intensité ; en sorte que l'impression des plus actifs & des plus forts, se trouve effacée & détruite par d'autre d'une activité plus foible en apparence, mais dont le mode d'action convient & s'assortit plus précisément à la sensibilité particuliere de celui qui est destiné à en éprouver l'effet. Et vous voyez dès-lors combien il est important de choisir dans le nombre des moyens propres à exciter la fievre, ceux qui sont les plus analogues à la disposition actuelle du corps, leque répond à leur action avec d'autant plus de vivacité que cette analogie paroît être plus étroite & mieux assurée.

Les procédés par lesquels on a tenté de décider la fievre, sont tellement multipliés, qu'il nous seroit bien difficile d'en donner ici une énumération exacte. Un des plus anciens est celui qu'employoit *Hippocrate*, qui consistoit donc, comme nous l'avons déjà dit, à verser brusquement de l'eau bien froide sur toute la surface extérieure du corps. Cette méthode qui est encore très-usitée aujourd'hui en Amérique, ne peut convenir à tous les tempérammens, & elle refuse plus qu'aucune autre de se prêter aux variétés nombreuses d'idiosyncrasie qui se rencontrent parmi les individus de lamême espece, lesquelles existent dans l'état de la plus parfaite santé & se fortifient par un état contraire. Il n'est pas douteux encore qu'il y ait des maladies qui contr'indiquent formelle-

ment l'usage de ce moyen, quoiqu'elles soient comprises dans la classe de celles dont la fievre revendique la guérison.

Sydhenam étoit dans l'usage de donner des purgatifs à hautes doses; il avoit remarqué que rien ne favorisoit mieux le developpement de la fievre. On a proposé de combiner les diaphorétiques avec les purgatifs, dans les cas où les purgatifs ne suffiroient pas, parce que ce mêlange, en donnant aux forces une impulsion qui les porte suivant deux directions opposées, invite la nature à déployer tout l'appareil des mouvemens fébriles. On pourroit recommander dans le même esprit, la méthode que le célebre M. *de Barthés* appelle *perturbatrice*, & qui consiste en général à entremêler avec art des remedes de nature directement opposée. Cette méthode, en communiquant au corps des impressions qui se succedent en sens contraire, l'oblige de mettre en acte toutes les forces qu'il tient en puissance. Ce qui ne peut avoir lieu sans exciter un désordre tumultueux que la fievre accompagne toujours. Mais ce désordre même auroit de grands inconvéniens pour les sujets qui, à une constitution foible & délicate, unissent une sensibilité vive que les moindres choses peuvent émouvoir plus qu'il ne le faut. *Ettmuller* se servoit avec beaucoup d'avantage de l'esprit volatil de sel ammoniac. *Cahausen* assure qu'il n'a jamais employé sans succès le vin médicamenteux, dans lequel il faisoit infuser des substances résolutives, diurétiques, déterfives. L'état pulvérulent sous lequel se présentent certains remedes, peut encore décider la fievre par l'irritation qu'ils portent sur l'estomac & les premieres voies. Mais il n'est permis de recourir à ce moyen que dans

le cas où les remedes dont nous parlons seroient d'ailleurs indiqués par la nature de la maladie.

C'est à la sagacité du Praticien exercé à juger, d'après toutes les circonstances de la maladie bien vues & bien estimées, quels sont, parmi ces moyens, ceux qui doivent mériter la préférence. Mais quelle que puisse être la douceur de celui sur lequel tombera son choix, la prudence exige qu'il fasse marcher de concert avec lui l'usage des remedes capables de brider & de chatrer ses effets, en adoucissant son action par un mêlange d'effets contraires. C'est ainsi que les Praticiens tâchent de corriger l'acreté vivement pénétrante de certains purgatifs en les combinant avec la manne ou avec d'autres minoratifs appropriés. *Werloff* disoit qu'il n'oseroit jamais entreprendre d'exciter la fievre, s'il ne possédoit la connoissance d'un remede, par le secours duquel il pût modérer ses mouvemens à son gré & même les arrêter complettement lorsqu'il le jugeroit à propos; *nisi remedio me pollere certus sim quo motus forsan excedentes tempestivè rursùm reprimere & penitùs avertere possim.* C'est du reste une loi qui s'applique également à toutes les circonstances, dans lesquelles il est utile d'exciter la fievre, quelques soient d'ailleurs les raisons sur lesquelles cette utilité se trouve être fondée.

3°. Le choix des moyens capables de rappeler la fievre lorsqu'elle a été supprimée par un traitement mal entendu, est bien moins difficile, & nous avons de bien plus grandes ressources pour le déterminer. Il suffit le plus souvent de les placer, quel qu'ils soient, d'une maniere convenable, & de faire tomber leur action sur le temps que la nature a marqué pour le retour de la fievre précédente.

Ainſi tout ce qui peut produire un changement notable dans le corps à cette époque, doit être mis au nombre des moyens qui ont le pouvoir de la rappeller. Les ſeignées, les purgatifs, les diuretiques, les diaphorétiques, les ſels ammoniacaux, les ſels volatils, les ſels amers donnés à doſes incomplettes poſſedent cette vertu.

La précaution la plus générale qu'il faille obſerver lorſqu'on eſt dans le deſſein d'exciter la fievre, eſt de ſoutenir les forces, ou même de leur donner une activité nouvelle; car, tant que la nature eſt en pleine vigueur, tant qu'elle jouit librement de toutes ſes forces, tant que rien ne manque à ſon énergie & qu'elle peut la déployer ſans contrainte, elle ſe ſuffit bien à elle-même, & elle eſt pourvue de tout ce qu'il lui faut pour décider la fievre lorſqu'elle la juge néceſſaire. C'eſt une regle que *Sydenham* preſcrivoit aux Médecins de ſon temps, & qui ſe rapporte indifféremment à tous les cas où il eſt permis de déſirer un certain degré d'intenſité dans les mouvemens fébriles.

Précautions relatives au temps où l'on doit appliquer les moyens propres à exciter la fievre.

Il ſeroit inutile d'avoir trouvé un moyen qui puiſſe donner ſûrement la fievre, ſi l'on ne ſavoit l'employer de la maniere la plus avantageuſe poſſible, en choiſiſſant, pour l'appliquer, le temps où la nature paroît être le plus diſpoſée à reſſentir ſon impreſſion & à produire les mouvemens fébriles, indépendamment des autres effets maladifs qui ont coutume de co-exiſter avec eux; car la fievre n'exiſ-

tant pour l'ordinaire qu'à raiſon de la cauſe qui l'entretient, & ſes efforts ſe trouvant unis à cette cauſe par une intime liaiſon, il eſt à craindre qu'elle ſoit pour la nature une occaſion de mettre en jeu quelqu'une de ces cauſes, & d'introduire par conſéquent dans le corps, des maladies bien différentes avec leſquelles la fievre ſe rencontre & ſe combine fréquemment. Il y a donc deux choſes à conſidérer avant de tenter l'uſage des moyens capables d'exciter la fievre, ſavoir, 1°. ſi l'application de ces moyens ſera bien-tôt ſuivie de l'effet qu'on en attend; 2°. s'il n'y a point d'inconvénient manifeſte qui ſoit attaché à la production de cet effet; dans le premier cas l'art devient nuiſible s'il manque ſon but; dans le ſecond, il eſt également blâmable s'il à le malheur de l'atteindre. Or, pour éviter l'un & l'autre de ces maux, il lui importe de choiſir un moment où il puiſſe placer ces moyens avec tout l'avantage poſſible, & cela ſans nuire au corps qui en éprouve l'action par aucune circonſtance accidentelle: en ſorte qu'il lui ſoit également facile, & de décider la fievre, & d'éloigner toutes les eſpeces de cauſes maladives qui pourroient former avec elle des complications pernicieuſes.

C'eſt ſur tout lorſqu'il s'agit de rappeller une fievre intermittente trop bruſquement ſupprimée, qu'il eſt néceſſaire d'avoir égard à cette diſpoſition différente de la nature en vertu de laquelle elle reproduit les mouvemens fébriles, avec plus ou moins d'aiſance en différens temps; car l'illuſtre M. *Werloff* a bien prouvé que chaque eſpece de fievre avoit des jours fixes & marqués pour les rechûtes qu'elle doit éprouver & au-delà duquel il eſt preſque impoſſible à l'art de les déterminer. Il a vu que ces rechûtes arrivoient pour l'ordinaire dans la ſe-

maine paroxyſtique, c'eſt-à-dire, dans la ſemaine qui à compter du moment où la fievre eſt terminée répond avec exactitude au jour ſur lequel tomboit le paroxyſme. Ainſi, par exemple, les rechûtes des fievres tierces arrivent l'un des jours compris dans la ſeconde ſemaine qui ſuit le moment où elles ſe ſont terminées, c'eſt à-dire, vers la quatrieme partie du mois lunaire; & ſi après ce retour elles diſparoiſſent de nouveau, il n'eſt pas rare de les voir revenir encore pendant quelque temps d'une ſemaine à l'autre; en ſorte que la fievre tierce dans ſes retours obſerve le même ordre qu'elle ſuivoit dans la diſtribution de ſes paroxyſmes. Il en eſt de même des fievres quotidiennes & quartes dont les rechûtes ſe font dans la troiſieme ſemaine à compter du moment de leur terminaiſon apparente, c'eſt-à-dire, vers la moitié du mois lunaire; de ſorte qu'en ſe prétant à l'idée de *Piſon* qui admettoit la plus grande conformité entre la fievre quotidienne & la fievre quarte, on voit que les révolutions qui amenent leurs rechûtes, correſpondent auſſi exactement à celles qui entretiennent la périodicité de leurs accès, tant qu'elles ſont en acte & en pleine vigueur. *Sidhenam* avoit déjà obſervé que les fievres quartes étoient ſujettes à revenir après une diſparition apparente de deux ou trois ſemaines; & en parlant en général de toutes les fievres intermittentes, il dit que leurs rechûtes ſe font pour l'ordinaire dans l'eſpace de quatorze jours. C'eſt dans la vue de les prévenir qu'il ordonnoit de continuer l'uſage du kina pendant pluſieurs ſemaines, & de ne l'abandonner qu'après en avoir reitéré les doſes à trois ou quatre repriſes différentes depuis l'extinction de la fievre. *Ne morbus denuo recrudeſcat, die octavo præcisè, à quo poſtremam doſim eger aſſumpſit, unciam*

in partes duodecim divisam certò certius exhibeo. Non tamen prorsùs in tuto collocatur æger, nisi tertio quartove eamdem methodum eodem temporis intervallo, iterare, non gravabitur. Morton avoit bien reconnu que les fievres tierces pouvoient revenir sans aucune cause évidente, si l'on ne s'opposoit à leur retour, en continuant d'administrer le kina jusqu'à la fin de la seconde semaine. *Quo circà solemnem corticis repetitionem post intervallum octo vel decem dierum bis terve imperare soleo, scilicet donec luna stadia sua singula semel decurrerit, quàm statis cursûs sui periodis vi exsuscitandi fermenta morbosa maximè pollere conspicimus.* *Hoffmann* recommandoit aux malades que le kina avoit guéri de la fievre tierce, de prendre une nouvelle dose de ce remede, sept jours après la cessation apparente des accès fébriles. Il est donc bien prouvé qu'il est certaines époques pendant lesquelles une fievre intermittente supprimée mal à propos est plus disposée aux retours ; & c'est alors qu'il faut tenter de la rappeller, si l'on veut le faire d'une maniere avantageuse & assurée. Tous les moyens d'excitation, placés dans un autre temps, demeureront inutiles, & leur efficacité deviendra nulle, si on ne les emploie dans quelqu'un des jours de ces semaines paroxystiques, auxquelles semble donc attaché le droit exclusif de décider des rechûtes. Lorsque *Bianchi* avançoit que les purgatifs donnés dans la convalescence des fievres intermittentes n'avoient pas le pouvoir de les rappeller, c'est qu'il en faisoit usage dans un temps trop éloigné de celui que nous venons de prescrire, d'après les belles observations de *Werloff*.

Le temps le plus propre pour exciter la fievre

n'eſt pas auſſi facile à déterminer, dans les cas où il s'agit d'une fievre abſolument nouvelle, & qui n'a point encore exiſté. La regle la plus sûre que l'on puiſſe ſuivre alors, eſt de raſſembler tous les ſignes qui indiquent la plus ou moins grande diſpoſition de la nature à produire des mouvemens fébriles, & de choiſir l'inſtant où ces ſignes exiſtent en plus grand nombre, & où par conſéquent cette diſpoſition touche à ſon plus haut degré. Il n'y a que le Praticien exercé qui puiſſe ſaiſir ces indications diverſes, & les claſſer ſuivant l'ordre de leur importance mutuelle.

Nous n'aurions fait connoître que la partie la moins intéreſſante des précautions auxquelles doit être ſubordonné le deſſein d'exciter la fievre, ſi, après avoir déterminé préciſément ce qu'il faut faire pour atteindre ce but, nous n'établiſſions des regles poſitives & certaines pour l'atteindre ſans danger.

Il y a deux ſortes de phénomenes à conſidérer dans la fievre, avons nous déjà dit; les uns ſe rapportent à elle ſeule, ſervent à la diſtinguer partout où elle ſe trouve, & exiſtent toujours les mêmes dans ſa plus grande ſimplicité; les autres ſont rèlatifs aux diverſes altérations maladives avec leſquelles la fievre s'unit & ſe complique, & dont par conſéquent les caracteres lui deviennent communs, en s'identifiant, pour ainſi dire, avec les ſiens. Ceux-ci ſont le plus ſouvent ſalutaires, & ils n'entraînent pas le moindre danger, tant qu'ils reſtent fixés à cet état de pureté & de douceur: ceux-là contiennent le germe de maladies eſſentiellement différentes, & ils peuvent décider des affections plus ou moins meurtrieres, ſuivant la diverſité des cauſes dont ils proviennent. Les pre-

miers n'exiſtent d'une maniere excluſive & pure que dans la fievre éphémere ſimple, & ils s'uniſſent avec les ſeconds, à meſure que cette fievre s'éloigne de ſa ſimplicité primitive, pour former des eſpeces plus compliquées; en ſorte que toutes les eſpeces de fievres différentes de la fievre éphemere préſentent ces deux ordres de phénomenes raſſemblés, puiſque toutes ſuppoſent une altération établie dans les humeurs, ou dans la ſubſtance des organes dont le corps eſt compoſé; altérations qui conſtituent leur cauſe particuliere, & celle des phénomenes qu'elles menent à leur ſuite. C'eſt ainſi qu'une fievre bilieuſe des premieres voies eſt accompagnée des ſymptômes qui appartiennent eſſentiellement à la cauſe bilieuſe, par laquelle elle ſubſiſte & s'entretient. Du reſte, nous avons déjà examiné avec aſſez d'étendue les modifications variées que les différentes cauſes maladives apportent dans la production des mouvemens fébriles. Mais ces cauſes une fois introduites dans le corps, peuvent donner lieu à toutes les eſpeces de maladies qui leur répondent; & nous voyons par-là combien Il eſt important de les écarter, & d'en affranchir, autant qu'il eſt poſſible, la fievre qu'on a deſſein d'établir. C'eſt ſans doute dans cette vue qu'*Avicennes* conſeilloit de ne décider jamais qu'une fievre ſimplement éphémere. M. *de Haën* obſerve, à cette occaſion, qu'il eſt extrêmement difficile de maîtriſer à ſon gré les mouvemens fébriles, de les retenir dans les bornes néceſſaires, & de les diriger enfin ſelon les vœux de la volonté. *Sed quis*, dit il, *febrim producturus adeò arbiter rerum verſatuſque in arte eſt, ut non plus febris generet, quàm voluerit?* Il arrive en effet tous les jours, ajoute-t-il, que dans le même temps de

l'année, le concours des mêmes causes décide une fievre éphémere chez les uns, & développe une fievre aiguë, ou même inflammatoire, chez les autres. *Quotidiè animadvertimus eodem anni tempore, ab iisdem omninò causis, alios tertianâ febre corripi, alios ephemerâ, alios acutâ vel etiam inflammatoriâ, prout vis adplicatæ causæ in peculiarem cujusque dyathesim agere possit.* Aussi M. *de Haën* regardoit-il en général la fievre comme un secours extrême, dont il ne falloit user que dans les cas extrêmes, conformément à l'Aphorisme d'*Hippocrate ; ut extremis in morbis extrema tententur auxilia. Aph. 6, sect.* 1.

Il n'est pas impossible cependant d'éviter une partie des dangers attachés à la fievre, en disposant toutes les circonstances sous lesquelles doit tomber son développement ; & dans le nombre de ces circonstances, celle du temps est sans contredit une des plus intéressantes ; car il est démontré que les constitutions de l'air ont une influence marquée sur les maladies régnantes, & que dès-lors le choix du temps ou des saisons, n'est pas indifférent, lorsqu'il s'agit de décider une maladie, quelque légere qu'elle puisse être. Chaque saison en effet, apporte dans l'état de l'air des modifications sensibles, qui disposent le corps à telle ou telle espece de maladies, plutôt qu'à telle ou telle autre, & qui le forcent, pour ainsi parler, à convertir d'une maniere plus ou moins pernicieuse, toutes les impressions maladives qu'il reçoit à cette époque. *Hippocrate* recommandoit l'étude des constitutions, comme celle qui devoit diriger le Médecin dans la pratique de son Art : *quicumque*, dit-il, *Artem Medicam integrè adsequi velit. &c.*

En suivant le cercle périodique de l'année, nous

voyons, comme l'avoit déjà reconnu *Hippocrate*, que la tendance des humeurs à telle ou telle dégénération, change d'une ſaiſon à l'autre, & que les différens germes de maladies qui ſe développent dans le corps, répondent toujours à un certain nombre de circonſtances dont l'ordre varie & ſuit les révolutions des temps. Ainſi le corps, pendant l'hiver, eſt diſpoſé à la production de la pituite ou de la mucoſité, comme le prouvent la nature des excrétions qui ſont les plus abondantes alors, & celle des maladies qui paroiſſent dominer. *Homines pituitoſiſſima & ſpuunt & emungunt hieme & tumores laxi albiſſimi ſiunt, itemque reliqui morbi pituitoſi; lib. de nat. hom., pag.* 11. Le printemps efface peu à peu la dégénération pituiteuſe qui ſurabonde pendant l'hiver, & il introduit à ſa place un état de pléthôre bien décidé, à la ſuite duquel vient s'établir la dyatheſe inflammatoire. C'eſt à cette époque en effet que le corps prend une couleur plus vive & plus brillante; que l'intenſité de ſa chaleur habituelle augmente, & que les maladies ſe jugent fréquemment par les hémorrhagies ſanguines : *vere ſanguis augeſcit ab imbribus videlicet & calidorum dierum tepore, quod demonſtrant frequentes dyſenteriæ, ſanguis ex naribus fluens, calorque ac rubor vigentes; de nat. hom., pag.* 13. A l'altération inflammatoire du printemps ſuccede une dégénération bilieuſe qui dure pendant tout l'été, & qui s'annonce par des vomiſſemens de ſucs bilieux, par la fréquence des fievres ardentes &c. *bilis autem per æſtatem corpus poſſidet, unde homines ſuâ ſponte hoc tempore bilem vomant & febribus & caloribus id magis manifeſtum eſt; lib. de nat. hom., pag.* 15. Enfin, pendant l'automne la dégénération pitui-

teuſe de l'hiver s'unit & ſe combine avec la dégénération bilieuſe de l'été, & donne lieu à cette conſtitution mixte qu'*Hippocrate* appelloit attrabilaire, & que pluſieurs modernes ont nommée putride : *ſanguis autem pauciſſima ſit, attra verò bilis & plurima, & pauciſſima eſt, pag.* 15.

Mais non-ſeulement chaque ſaiſon introduit dans le corps des dégénérations particulieres qui modifient le ſyſtême entier de ſes affections maladives ; elle les détermine de plus à porter leur impreſſion ſur tel ou tel organe, qu'elle affoiblit relativement aux autres : ainſi la tête ſe trouve affoiblie pendant l'hiver, tandis que ce ſont les organes de la poitrine qui ſe trouvent affectés de cette foibleſſe relative, pendant le printemps, & ceux du bas ventre, pendant l'automne. Voilà pourquoi la même maladie qui s'eſt annoncée au printemps par des affections de poitrine, ſe manifeſte en automne par des affections du bas-ventre, ſans que cette différence de ſymptômes doive changer en rien la méthode de traitement, comme l'a remarqué *Sydenham*.

Or, nous appercevons déjà combien eſt importante l'influence des ſaiſons ſur la nature de la fievre que l'art excite, car il eſt évident que l'application des moyens propres à la décider, doit attirer ſur le corps l'effet de cette influence, & déterminer par conſéquent des maladies plus ou moins graves, ſelon qu'elle eſt placée ſous une ſaiſon plus ou moins pernicieuſe. Une précaution néceſſaire eſt donc de choiſir celle de toutes les ſaiſons de l'année qui paroît être la moins meurtriere. C'eſt en effet ce que l'on recherche avec ſoin dans la pratique de l'inoculation qui, à bien des égards, peut être comparée aux procédés que l'on

l'on emploie pour exciter la fievre ; car la petite vérole étant une maladie ſimple, bénigne par elle-même, & qui ne devient dangereuſe qu'à raiſon des complications qu'elle ſubit avec différentes cauſes maladives, c'eſt en detournant ces complications meurtrieres, que l'inoculation peut être de quelque utilité ; la petite vérole inoculée ne l'emporte donc ſur la petite vérole naturelle, qu'en ce qu'il eſt permis dans la premiere de préparer les ſujets, d'éloigner ces complications, ou de ſaiſir au moins l'inſtant où elles ſont plus foibles & plus douces. Il y a donc des temps qui conviennent mieux à l'inoculation que d'autres, & ce ſont ceux, comme dit M. *Stoll*, qui paroiſſent être les plus exempts de maladies graves, *id anni tempus huic morbo ſecurius exantlando idoneum imprimis erit quod pauciſſimos morbos proferet. rat. med. tom.* 1.

Or ce que nous diſons ici de l'inoculation peut & doit s'entendre en général de tous les moyens capables d'exciter la fievre, puiſqu'encore un coup la fievre qu'on excite, de même que la petite vérole qu'on inocule, prend toujours le caractere des maladies affectées à chaque ſaiſon. La même fievre qui auroit été bénigne dans un temps de l'année peut donc devenir maligne dans un autre, par la circonſtance de coexiſter avec des maladies graves, ſi l'on n'a ſoin d'écarter auparavant l'empire abſolu que ces maladies exercent ſur les corps auxquels on veut communiquer la fievre, & d'empêcher qu'elles lui ſoient tranſmiſes du même coup. *Hippocrate* diſoit, avec raiſon, que la fievre qui ſurvient pendant le printemps eſt la plus douce & la plus facile à guérir. *Facilior curatu vernalis.*

A côté de l'influence des ſaiſons ſur la production artificielle des mouvemens fébriles, nous devons placer celle des épidémies régnantes qui, lorſqu'elles ſont bien établies, répandent leur caractere & leur génie ſur toutes les maladies qui ſe déclarent dans le même temps; en ſorte qu'une indiſpoſition, ſouvent légere, décidée, ſous l'action d'une épidémie quelconque, ne tarde pas à ſe compliquer avec elle, & à devenir dangereuſe au même point. *Sydhenam* avoit déjà remarqué que les conſtitutions épidémiques frappent de leur empreinte dominante toutes les maladies qui reignent alors, & qui lui deviennent entiérement ſubordonnées; comme on peut le voir dans l'hiſtoire qu'il nous a donnée de la fievre inflammatoire qui regna à Londres l'année 1667, & de celle qu'il a décrite ſous le nom *de novo febris ingreſſu.* M. *Stool* eſt celui de tous les Praticiens modernes qui a le mieux ſuivi cette influence des épidémies, & il a vu qu'une plaie aſſez légere ſuffiſoit quelquefois pour déterminer l'effet d'une conſtitution épidémique, & pour attirer ſur un corps mal diſpoſé les accidens dont elle renferme & entretient le germe: car parmi les ſujets ſoumis à l'influence d'une épidémie, il n'y en a aucun qui ne la porte en puiſſance & chez qui la moindre occaſion ne doive ſuffire pour la développer & la mettre en acte (1). Or tout ce qui tend

(1) Toutes les épidemies portent ſur les maladies chroniques un caractere de reſſemblance qui ſuffit pour les rapprocher toutes juſqu'à une identité apparente, malgré la diverſité des cauſes extérieures qui leur ont donné naiſſance; en ſorte qu'elles ſont aſſez généralement diſpoſées à céder alors aux remedes indiqués par l'épidémie. M. *Grant*, en parlant de la facilité avec laquelle les fievres gaſtriques-bilieuſes ramenent les maladies dont la nature a contracté l'ha-

à exciter la nature, tout ce qui va à changer l'ordre des fonctions, peut devenir une cause occasionnelle de ce développement. Ainsi, dans ce cas, l'état d'un homme attaqué d'une maladie légere par elle-même, est aggravé par la complication qu'elle subit, & il doit être regardé comme un état mixte composé de sa propre maladie & de celle qui regne épidémiquement sur tous les sujets qui habitent un même pays. Les moyens capables d'exciter les mouvemens fébriles appliqués alors, donneroient donc l'épidémie en même-temps qu'ils décideroient la fievre, puisque des causes d'irritation plus foibles, & qui ne produiroient que des affections simples & bénignes dans un autre temps, ne peuvent agir lorsqu'il existe une épidémie sans amener tous les troubles que cette épidémie exerce sur les corps exposés à ses atteintes. Nous en avons une preuve dans l'inoculation, dont le principal avantage est d'affranchir les petites véroles qu'elle décide, du pouvoir étendu des constitutions épidémiques. On sait aujourd'hui, en effet, que ce qu'il importe le plus de considérer dans le traitement de la petite vérole, est l'espece

---

bitude, parle d'une femme attaquée depuis long-temps d'une toux habituelle qui fut combattue efficacement par les seignées au mois de Janvier, & qui demanda l'émétique au mois de Juillet, pendant lequel il parut un grand nombre de fievres gastriques. Je connois peu d'observations qui prouvent aussi directement l'influence des épidémies que celle que m'a communiqué mon brave ami M. *Cabibel*, D.M. & dont il a fait le sujet d'un Mémoire qu'il se propose d'adresser à la Société royale de Medécine. M. *Cabibel* a donc vu que durant une épidemie d'angines pituiteuses-gastriques, des maladies très-refractaires, telles que les écrouelles, sur lesquelles portent principalement ses observations, se guérissoient par les remedes convenables à l'épidémie, quoiqu'on eût auparavant mis en pratique les mêmes secours sans aucuns succès. Il semble d'après cette observation, que les épidemies impriment aux affections chroniques les plus rebelles, un caractere qui les rend susceptibles de ressentir l'effet de certains médicamens dont l'action fût demeurée nulle dans toute autre circonstance.)

de fievre épidémique avec laquelle elle se combine. Or en choisissant le temps le plus convenable pour l'inoculation, il est facile d'éloigner celle de ces fievres dont la complication seroit dangereuse. Il en est de même lorsqu'il s'agit d'exciter une fievre par des moyens artificiels. La prudence exige du Médecin qu'il écarte toutes les maladies avec lesquelles la fievre a coutume de coexister sous l'influence ordinaire des constitutions épidémiques, & qu'il choisisse pour cela un temps qui paroisse en être dégagé autant qu'il est possible. Et cette précaution s'étend plus loin qu'on ne le pense communément, & il est presque nécessaire de l'observer en tout temps, puisqu'il seroit difficile d'assigner un moment dans l'année où il ne regne pas des constitutions épidémiques, quoique l'opinion la plus générale soit de regarder les épidémies comme des phénomenes extrêmement rares; erreur dangereuse que M. *Plenciz* a relevé avec beaucoup d'avantage. *Communis enim*, dit-il, *nostris Practicis ea est sententia morbos epidemicos de raris esse contingentibus; requirere has causas aliquas singulares determinato in loco accidentes epidemiamque producentes. ita ut epidemia & portentum illis synonima sint &c.; hoc utique indignationem movebit veritatis amanti, &c. act. & obs. med.*

Précautions relatives au sujet sur lequel on applique les moyens capables d'exciter la fievre.

Nous savons qu'en général l'application des objets extérieurs de sensation donne des résultats bien différens, selon la disposition différente des

ſujets ſur leſquels ils agiſſent. Tous les moyens artificiels par leſquels on tâche d'exciter la fievre ſont des objets extérieurs de ſenſation. Leur maniere d'agir ne ſera donc pas la même, s'ils s'exercent ſur deux corps différemment diſpoſés, & il faut bien connoître la conſtitution individuelle de chacun, ſi l'on veut apprécier, ſans erreur, ce qu'ils fe ront dans tous les cas obſervables.

Et premiérement, il eſt bien certain que chaque période de la vie, comme chaque ſaiſon de l'année, diſpoſe les humeurs à telle ou telle eſpece de dégénération déterminée. Ainſi l'altération muqueuſe ou pituiteuſe appartient à l'âge de l'enfance; la dyathefe inflammatoire eſt affectée à la jeuneſſe; la dégénération bilieuſe prédomine dans l'âge viril; enfin les humeurs, pendant la vieilleſſe, ſont ſujettes à ſe convertir en ſéroſité, ce qui donne lieu aux différentes cacochimies qui aſſiegent les hommes parvenus à ce période de la vie. Il ſuit de là, que les mêmes moyens employés dans l'intention d'exciter la fievre décideront une fievre pituiteuſe chez un enfant, une fievre inflammatoire chez un jeune homme, une fievre bilieuſe chez un homme d'un âge plus avancé, & une fievre lente chez un vieillard. Il faut donc tâcher de rendre nulles ces diſpoſitions différentes, afin de contenir, autant qu'il eſt poſſible, la fievre dans ſon état de ſimplicité & d'innocence, ſuivant le précepte que nous venons d'énoncer. Pour cela il faut que les ſujets auxquels on doit donner la fievre ſubiſſent des préparations relatives à leur âge & à leur conſtitution individuelle. C'eſt encore un nouveau point d'analogie entre les procédés uſités pour décider la fievre, & ceux que l'on met

en usage pour inoculer la petite vérole ; car l'inoculation demande aussi que l'on prépare les sujets sur lesquels on doit la pratiquer ; & la plus importante de ces préparations est sans contredit d'écarter toutes les maladies affectées à leur âge, ou qui découlent plus positivement de leur idiosincrasie particuliere.

Une autre précaution qu'il faut prendre, en excitant la fievre, concerne la foiblesse relative, dont certains organes, comparés aux autres, sont affectés dans chaque sujet ; il est à craindre en effet, que la fievre établisse son foyer sur l'organe le plus foible, & qu'elle ait dès-lors des suites plus ou moins funestes, selon la noblesse & l'importance de cet organe. Il faut donc bien chercher à connoître quelle est cette partie relativement affoiblie, afin de la renforcer, avant de passer à l'emploi des moyens capables d'exciter la fievre. La prudence exige même que l'on fasse marcher de concert avec ces moyens, les remedes propres à la fortifier, ou du moins à détourner d'elle les efforts des mouvemens fébriles, qui s'y porteroient comme vers un centre, à raison de la débilité radicale dont elle est atteinte.

Mais s'il est nécessaire de considérer l'état d'un ou de plusieurs organes en particulier, pour corriger leur foiblesse par des remedes convenables, il importe bien davantage encore de faire attention à l'état des forces de tout le corps en général, afin de voir si elles sont proportionnées aux efforts qu'on en attend, & si elles peuvent fournir au cours total de la fievre, dont la durée comprend quelquefois un intervalle de temps considérable. Le Médecin doit donc savoir mesurer l'intensité des forces, & désigner le point au-delà duquel

elles deviendront insuffisantes. Il doit ensuite comparer la somme des forces que possede le corps, avec l'énergie des mouvemens fébriles qu'il excite, afin d'arrêter entre ces deux choses une proportion fixe & permanente, de maniere que l'une demeure toujours au niveau de l'autre, & qu'elles se balancent & s'équilibrent mutuellement : car si les efforts fébriles sont trop violens, en comparaison des forces que la nature tient en sa puissance, il est à craindre qu'ils prennent le dessus, & qu'ils précipitent l'extinction complette de ces facultés même, sans lesquelles leur développement eût été impossible ; & en effet, rien ne porte aux forces une atteinte si profonde, rien ne contribue si puissamment à les énerver & à les détruire, que la fievre, pendant laquelle les mouvemens vitaux, qui procedent avec douceur & modération dans l'état ordinaire, se suivent & se pressent avec un désordre tumultueux, qui précipite & accélere le moment de leur ruine.

Enfin, ce seroit pécher contre les loix de la prudence, que de soumettre un sujet chez qui quelques maladies ont passé en habitude, à l'application de certains moyens incapables de décider des mouvemens fébriles, sans rappeller la maladie habituelle ; un corps assujetti de cette maniere à reproduire toujours le même appareil de symptômes morbifiques, subordonne quelquefois à la puissance de cette disposition individuelle, l'effet de toutes les causes d'excitation qui agissent sur lui ; en sorte que les impressions maladives qu'il éprouve à l'occasion de ces causes se changent & se convertissent toutes en celles qu'il a coutume de ressentir : c'est là ce qui rend si souvent incertain le succès des procédés que l'on emploie pour pro-

duire la fievre, & ce qui avoit engagé M. *de Haën* à les placer dans le nombre des remedes extrêmes, dont l'uſage n'eſt permis que dans les cas extrêmes: *ut extremis in morbis extrema tententur auxilia.*

Nous croyons avoir embraſſé les précautions les plus générales & les plus néceſſaires que l'on doive obſerver, en excitant la fievre: nous ne ſommes cependant peut-être pas entré dans tous les détails que comporte cet objet, parce qu'il y a bien d'autres précautions plus délicates, qui ne peuvent être ſaiſies que par l'examen des cas particuliers, & dont la connoiſſance ſe manifeſte facilement à l'inſtinct du Praticien exercé, ſans qu'il ait beſoin d'appeller à ſon aide un appareil déplacé de regles & de maximes. Telles ſont, par exemple, les précautions qui concernent les ſymptômes & les accidens qui accompagnent la maladie primitive, ou ceux qui ſurviennent pendant la durée totale de la fievre; car toute l'attention du Médecin doit ſe porter à détourner ces accidens par les ſécours appropriés, & à les combattre en eux mêmes, en arrêtant l'action des moyens fébriles, ſuppoſé que ces moyens puiſſent renforcer les accidens dont nous parlons, & empêcher l'effet des remedes que l'on dirige contr'eux.

L'état du malade peut être regardé alors comme un état mixte qui réſulte, & de la maladie primitive, & des ſymptômes étrangers; en ſorte qu'en excitant la fievre, on doit avoir égard à la maniere dont ces deux élémens ſe combinent, & diſpoſer ces moyens d'excitation d'après la connoiſſance du rapport ſous lequel ils ſe trouvent aſſemblés, afin de ne pas mettre en uſage des procédés convenables à la nature de la maladie même, mais contraindiqués, par celle des ſymptômes qui s'y joignent.

Jusqu'à-présent nous n'avons examiné que les précautions auxquelles doit être soumis le dessein d'exciter la fievre, & nous n'avons rien dit de celles qui doivent régler l'intention où l'on est quelquefois de la modérer. Celles-ci ne demandent pas d'être traitées avec la même étendue, parce qu'elles se trouvent détaillées dans tous les ouvrages de Pratique, & que ces cas là sont d'ailleurs de ceux qui se présentent communément : aussi n'est-il point de Praticien qui ne se soit trouvé dans la nécessité de mettte ces précautions en usage, & qui dès-lors ne soit à portée de les connoître (1).

La premiere de ces précautions est de s'assurer si la fievre est réellement dangereuse, par rapport à la maladie qu'elle accompagne, & s'il est possible d'éviter ces dangers en la modérant : la seconde Partie de notre Mémoire contient des regles capables de diriger la conduite du Médecin, relativement à cet objet. En supposant donc que la nécessité de modérer la fievre soit déjà bien établie, il ne reste plus qu'à assigner les précautions d'après lesquelles il faut disposer les moyens convenables pour remplir cette vue.

Maintenant ces précautions peuvent, comme les précédentes, se ranger sous plusieurs classes générales. Les unes concernent la nature des remedes capables de modérer la fievre ; les autres se rapportent au temps pendant lequel il convient de la modérer ; d'autres ont pour objet l'état de celui dont la maladie demande qu'on modere ses pernicieux efforts : toutes enfin sont diversement modifiées par les différentes especes de maladies sur

(1) Les ouvrages de *Morton*, *Torti*, & sur-tout celui de *Werloff*, ne laissent rien à désirer sur ce point.

lesquelles la fievre semble avoir une influence plus ou moins dangereuse.

Précautions relatives à la nature des remedes capables de modérer la fievre.

C'est une loi générale, & également applicable au traitement de toutes les maladies, que pour les combattre avec avantage, il faut attaquer la cause même dont elles dépendent : une méthode curative qui s'attacheroit à détruire les accidens, en laissant subsister sa cause, seroit une méthode insuffisante, & manqueroit le but que se propose le Médecin, dans l'exercice de son Art. Il n'y a donc de secours curatifs convenables à une maladie ; il n'y a de moyens propres à diminuer son intensité, & à prévenir ses progrès, que ceux dont l'action se dirige toute entiere contre la cause qui l'entretient. Or, la fievre est presque toujours attachée à un état maladif qui en forme la portion la plus essentielle : dès-lors on ne peut adoucir & modérer la violence de ses mouvemens que par les remedes appropriés à la cause qui les a suscités, & qui renferme la raison immédiate de ce qu'ils existent. La maniere de traiter, & par conséquent de modérer la fievre, reste toujours la même, soit qu'elle se trouve jointe à une maladie chronique, soit qu'elle jouisse d'une existence absolue & indépendante de toute espece d'union avec d'autres maladies étrangeres, puisque la forme, la tournure d'une maladie, ne change pas le fond du traitement, qui ne se tire que de la cause dont elle provient, laquelle peut donc indifféremment, ou demeurer dans son état de plus grande pureté, & donner lieu à une fievre absolument simple, ou

ſe joindre à d'autres maladies chroniques, avec lesquelles ſes phénomenes ſe mêlent & ſe transfondent. Une précaution néceſſaire pour parvenir à modérer la fievre eſt donc de s'aſſurer d'abord quelle eſt la nature de cette cauſe, & de choiſir enſuite les remedes auxquels on a reconnu la propriété d'attaquer cette cauſe en elle même, & ſans avoir égard au caractere des mouvemens fébriles, qui ne peuvent pas lui ſurvivre long-temps. Voilà pourquoi, dans la premiere partie de notre Mémoire, nous diſions qu'il n'eſt pas poſſible d'élever une méthode générale de traitement qui convienne à toutes les fievres (& cela doit s'entendre également de celles qui accompagnent les maladies chroniques), parce que, diſions-nous, le but d'une méthode curative devant être d'attaquer, dans ſon principe ou dans ſa cauſe réelle, l'affection qu'on a deſſein de détruire, il faut qu'elle ſoit déterminée par la nature de cette cauſe, & qu'elle varie dès-lors ſuivant la diverſité des modifications corporelles, auxquelles ſes mouvemens répondent. Voy. pag. 31. Il faut donc qu'il y ait autant de méthodes différentes, qu'il y a de cauſes capables d'exciter & d'entretenir la fievre qu'on ſe propoſe de modérer; & la premiere des précautions conſiſte à choiſir celle de ces méthodes qui paroît la plus directe & la plus sûre.

Ce n'eſt qu'après avoir diſſipé, ou ſenſiblement énervé la cauſe productrice de la fievre, qu'il eſt permis de tourner ſes vues contre elle-même, en l'attaquant par les fébrifuges, proprement dits : mais pour cela il faut bien faire attention au type & à la marche que la fievre ſuit, dans ſon développement; car l'adminiſtration des fébrifuges doit être ſubordonnée à des regles bien différentes,

ſuivant la nature de ce type ; & la maniere de les employer dans une fievre intermittente, n'eſt point celle qui conviendroit à une fievre continue. Il y a cependant certaines précautions générales & importantes, qui doivent s'appliquer indiſtinctement à tous les cas, & qu'il eſt bon de rappeller ici. Elles conſiſtent, 1°. à laiſſer de côté les moyens qui agiſſent bruſquement & tout d'un coup, parce qu'il eſt dangereux qu'en ſupprimant la fievre par un effort trop précipité, on n'amene tous les accidens qui ſont attachés à la ſuppreſſion mal entendue des fievres intermittentes ; 2°. à ménager l'action des remedes dont on a fait choix, en les diſtribuant de maniere qu'ils ne ſoient pleinement reſſentis par la nature, que lorſqu'elle eſt, pour ainſi dire, préparée à ce qui doit ſuivre leur impreſſion : 3°. à préférer toujours les moyens qui peuvent réparer les ravages qu'a fait la fievre, en même temps qu'ils s'oppoſent à la continuité & à l'augmentation de ſes progrès : 4°. à proportionner la force & l'adminiſtration de ces ſecours à l'intenſité & à la longueur des accès fébriles ; car M. *Werloff* a obſervé que les fébrifuges, quels qu'ils ſoient, ajoutent à la violence de la fievre, s'ils ſont donnés à doſes incomplettes ; en ſorte que l'excès en *plus* eſt, dans ce cas, mieux entendu que l'excès en *moins*, dont rien ne peut prévenir les ſuites fâcheuſes.

Précautions qui ſe rapportent au temps pendant lequel il convient de modérer la fievre.

Il n'y a gueres que le cas des fievres pernicieuſes qui permette au Médecin de s'oppoſer de front

à la fievre, & d'avoir recours aux remedes décidément fébrifuges, dès le début de ses accès, parce que les symptômes alarmans dont s'accompagnent ces sortes de fievres ne laissent aucun espoir sur le sort du malade, & forment une indication urgente qui demande à être remplie, avant même que l'on ait essayé de détruire la cause prochaine de leur existence. Mais il en est bien autrement, lorsqu'il s'agit des fievres qui se joignent pour l'ordinaire aux maladies chroniques: comme ces fievres-là marchent assez paisiblement, & comme leur intensité, assez généralement proportionnelle à l'énergie de la cause dont elles dépendent, ne présente rien de menaçant, il est bien plus naturel de diriger les premiers efforts de l'Art contre cette cause, & de l'affoiblir par des remedes appropriés, avant de passer à ceux qui ont un pouvoir direct sur la production des mouvemens fébriles. Il faut donc que la cause de la fievre soit en quelque sorte énervée, & réduite à l'état de sa plus grande innocence, pour que l'on puisse placer les moyens qui vont plus sûrement à tempérer son activité. C'est le seul temps où il convienne de les employer. *Sydenham* observoit cette regle par rapport à toutes les fievres, soit qu'elles marchassent seules & indépendantes de complications, soit qu'elles fussent unies à d'autres maladies particulieres. *Curandum est ante omnia*, dit-il en parlant de l'administration du kina, *ne hic cortex ingeratur, ante scilicet quàm morbus suo se marte aliquantisper protriverit; nisi collabescentes & jam fractæ ægri vires eumdem temporis suggerendum esse dictaverint.* Cette précaution indispensable, pour mettre les fievres en voie de terminaison, a de plus l'avantage parti-

culier de diſpoſer le corps à reſſentir avec plus de fruit l'action des médicamens, qui doivent exercer ſur elles-mêmes un empire plus immédiat & plus abſolu. *Torti* regardoit cet avantage-là comme un des plus précieux & des plus réels de ceux qu'il attendoit des ſaignées & des purgatifs, dont il faiſoit quelquefois précéder l'uſage du kina. *Quin & ad meliorem forſan diſpoſitionem pro ſuſcipiendâ febrifugi actione, poſſe priùs alvum leniri & venam ſecari. Thérap. ſpec., pag. 99.*

Il eſt bien certain que cette diſpoſition eſt toujours néceſſaire, pour qu'il ne reſte aucune incertitude ſur le ſuccès des fébrifuges, & que dès lors le temps où cette diſpoſition paroît être le mieux établie, eſt auſſi celui où il eſt le plus convenable de modérer la fievre. Il eſt donc toujours utile de conſacrer les premiers temps de la maladie à mettre le corps dans cette diſpoſition par les remedes indiqués pour cela, & de n'agir qu'après ſur les mouvemens fébriles eux-mêmes; car ce travail feroit abſolument nul dans un autre temps où cette diſpoſition n'exiſteroit pas, & il rendroit peut-être la fievre plus dangereuſe & plus indomptable, en irritant la nature par des efforts ſuperflus, loin de la calmer, en lui oppoſant d'inutiles obſtacles. Il ſuit encore de là qu'il faut en général reſpecter le moment où la fievre touche à ſa plus grande intenſité, & qu'il faut attendre qu'elle ait perdu quelque choſe de ſa vigueur, & que les forces ſoient un peu revenues à leur mode naturel de diſtribution, pour mettre en pratique les moyens dont nous tâchons ici de régler prudemment l'uſage. Il ſeroit également dangereux de s'en ſervir, & dans l'inſtant du paroxyſme, ſi la fievre eſt intermittente, & pendant

le fort de l'accès, ſi la fievre eſt continue.

La troiſieme claſſe de précautions tient de trop près au détail, pour que l'on entreprenne de la faire connoître dans toutes ſes parties : l'âge, le tempérament, le ſexe, & les habitudes du malade, doivent éclairer le Médecin, dans le choix qu'il fait des moyens propres à modérer la fievre, & dans la maniere dont il les diſtribue & les applique. Mais on ne peut établir là deſſus que des regles *d'exception* qui varient à raiſon des circonſtances, & qui ne peuvent être bien ſaiſies que par l'examen des cas particuliers. Cependant, il en eſt une aſſez générale pour que l'on doive l'eriger en loi ; c'eſt qu'il faut prendre garde d'affoiblir & d'énerver les forces appliquées à produire la fievre, au point de les rendre inſuffiſantes pour combattre enſuite la maladie chronique, qui ſubſiſte encore quelquefois longs-temps après l'extinction complette des phénomenes fébriles. Enfin, il eſt auſſi de la plus grande importance de conſidérer ſi dans le nombre des ſymptômes qui accompagnent la maladie principale, il n'y en a pas quelques-uns par rapport auxquels la ſuppreſſion de la fievre ſeroit funeſte. Or, c'eſt un point que nous devons avoir ſuffiſamment éclairci, dans la ſeconde Partie de notre Mémoire, & ſur lequel il ſeroit difficile, ou du moins inutile d'inſiſter davantage.

J'ai tâché d'expoſer des idées claires & nullement hypothétiques, ſur la nature de la fievre, & ſur celle des maladies chroniques ; & en faiſant l'application de ces idées, j'ai eſſayé de déterminer avec juſteſſe & préciſion quelles ſont, dans la claſſe entiere des maladies chroniques, celles qui ont des avantages ou des dangers à attendre de la fievre, & d'aſſigner enſuite quels ſont, parmi les temps

divers dont chaque maladie eſt compoſée, ceux pour leſquels ce ſymptôme ſeroit favorable ou funeſte. Il ſuit de ces recherches, que le nombre des maladies relativement auxquelles la fievre ſemble être nuiſible, l'emporte de beaucoup ſur le nombre de celles qui ſont ſoulagées par ſes efforts. Il ſuit encore que l'application des moyens propres à exciter la fievre eſt équivoque dans tous les cas, ſi elle n'eſt ſubordonnée à des regles invariables de précaution & de prudence, parce qu'il eſt toujours à craindre qu'en décidant la fievre, on ne détermine des maladies fort différentes, avec leſquelles la fievre a coutume de coexiſter. Cette diſtinction importante embraſſe, ſi je ne me trompe, tous les rapports d'influence de la fievre ſur les maladies chroniques, & elle me paroit répondre avec avantage à toutes les parties de la queſtion que l'on nous propoſe de réſoudre, puiſque d'un autre côté elle nous fait ſentir la néceſſité où nous ſommes d'établir des regles fixes & certaines, au moyen deſquelles nous puiſſions diriger & circonſcrire à notre gré l'étendue de cette influence.

F I N.

POST SCRIPTUM.

SI j'avois cru que la Société Royale de Médecine fût dans l'uſage de faire imprimer les Mémoires qu'elle couronne, j'aurois reſpecté les droits de propriété excluſive que cette intention lui donne ſur eux, & je me ſerois bien gardé de céder aux inſtances de mes amis, qui me preſſoient de livrer

le mien à l'impression. Mais j'ignorois tout cela, lorsque j'ai pris, avec un Libraire de Montpellier, des engagemens, par lesquels il s'est trouvé intéressé à en précipiter le travail. Il étoit déjà fort avancé, quand je reçus, vers la fin du mois d'Avril, la réponse de M. Vic-d'Azir, *à la lettre par laquelle je réclamois mon manuscrit. L'illustre & savant Secrétaire de la Société m'annonçoit que tous les Mémoires couronnés au jugement de cette Compagnie lui appartiennent* en propre, *& qu'elle les destine à être insérés dans le Recueil particulier de ses Œuvres. C'est avec peine que je me suis vu dans l'impossibilité de lui donner une preuve de ma gratitude & de mon respect, en me conformant aux intentions que cet avertissement m'a fait connoître trop tard. J'aime à croire cependant qu'elle ne me saura pas mauvais gre d'une faute commise par une erreur involontaire, & qui me servira d'instruction pour l'éviter dorénavant, si j'ai le bonheur d'être encore placé par le sort des concours, dans la circonstance satisfaisante qui m'en a rendu coupable cette fois. Du reste, les Auteurs qui seront dans le même cas, loin de se prévaloir de mon exemple, pour s'affranchir de la loi dont je m'écarte en cette occasion, ne doivent au contraire y voir qu'un motif de condamnation d'autant plus légitime, s'ils étoient tentés de l'imiter, qu'ils trouveront dans ce petit avertissement un témoignage authentique contre l'ignorance d'un usage & d'un droit dont la déclaration n'existe, je crois, nulle part d'une maniere aussi formelle.*

EXTRAIT DES REGISTRES

De la Société Royale des Sciences de Montpellier.

MESSIEURS Fouquet & Brouſſonet, qui avoient été nommés pour examiner un Écrit de Mr. Dumas, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, qui a pour titre : *Mémoire couronné par la Société Royale de Médecine de Paris, dans lequel, après avoir expoſé les idées générales que l'on doit ſe former ſur la fievre, &c., on tâche de déterminer dans quelles eſpeces & dans quel temps des maladies chroniques la fievre, &c.*, en ayant fait leur rapport, la Compagnie a jugé que ce Mémoire, qui a paru juſtifier complétement le jugement avantageux qu'en a déjà porté la Société Royale de Médecine, méritoit d'être imprimé ſous le privilege de la Société Royale des Sciences. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent Certificat. A Montpellier.

DE RATTE
Secrétaire Perpétuel de la Société
Royale des Sciences.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nos biens amés les Membres de l'Académie Royale des Sciences de Montpellier, nous ont fait exposer qu'ils auroient besoin de nos Lettres de privilége pour l'impression de leurs Ouvrages ; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposans, nous leur avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'ils voudront choisir, toutes les recherches & observations journalieres, ou relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les assemblées de ladite Académie Royale des Sciences, les Ouvrages, Mémoires ou Traités de chacun des Particuliers qui la composent, & généralement tout ce que ladite Académie voudra faire paroître, après avoir fait examiner lesdits Ouvrages, & jugé qu'ils sont dignes de l'impression, en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, & de les faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le temps de vingt années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes, sans toutefois qu'à l'occasion des Ouvrages ci-dessus spécifiés, il en puisse être imprimé d'autres qui ne soient pas de ladite Académie ; faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter lesdits Ouvrages en tout ou en partie, & d'en faire aucune traduction ou extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation desdits exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Exposans, ou à celui qui aura droit d'eux, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractéres, conformément aux Réglemens de la Librairie ; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copies à l'impression desdits ouvrages, seront remis ès mains de notre très-cher & féal Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur

de MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité desdites Présentes; DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans & leurs ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme en Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le trente-unième jour d'Octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-un, & de notre règne le huitième. Par le ROI, en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Regisiré sur le Registre XXI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris n°. 2531, fol. 586, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris ce 12 Novembre 1781.

LECLERC, Syndic, signé.

Faute essentielle à corriger.

Passez de la derniere ligne page 146 à la troisieme ligne page 147, & transportez les trois premieres lignes à la fin de la même page 147.

a $\frac{199}{184}$ **a pierre cazergues** de la plantade
£ 47.. 17.. 3. pour 1 pce cadis lauges quil a vendu au d.

28 25.. 7.. ---------------- a 37 s ------------- // 47.. 17..

a $\frac{199}{165}$ **a Jean causse** £ 94.. 4.. p 4 p^{ces} cadis
larges quil a vendu au d.

29 25.. -- }
30 25.. 2. } 50.. 2.. ------ a 37 s 6 d ---------- // 94.. 4..

a $\frac{199}{140}$ **a françois causse** £ 141.. 15.. p 6 p^{ces}
cadis lauges quil a vendu au d.

31 24.. 5.. }
32 25.. 4.. } 75.. 5.. ------- a 37 s 6 d ----------- // 141.. 15..
33 25.. 4.. }

a $\frac{199}{147}$ **a Estienne causse** vieux £ 323.. 2.. 9.. p
14 p^{ces} cadis lauges quil a vendu au d.

34 24.. 5.. }
35 25.. -- }
36 24.. 6.. }
37 25.. [illegible] } 173.. 4.. ------ a 37 s 6 d --------- // 323.. 2..